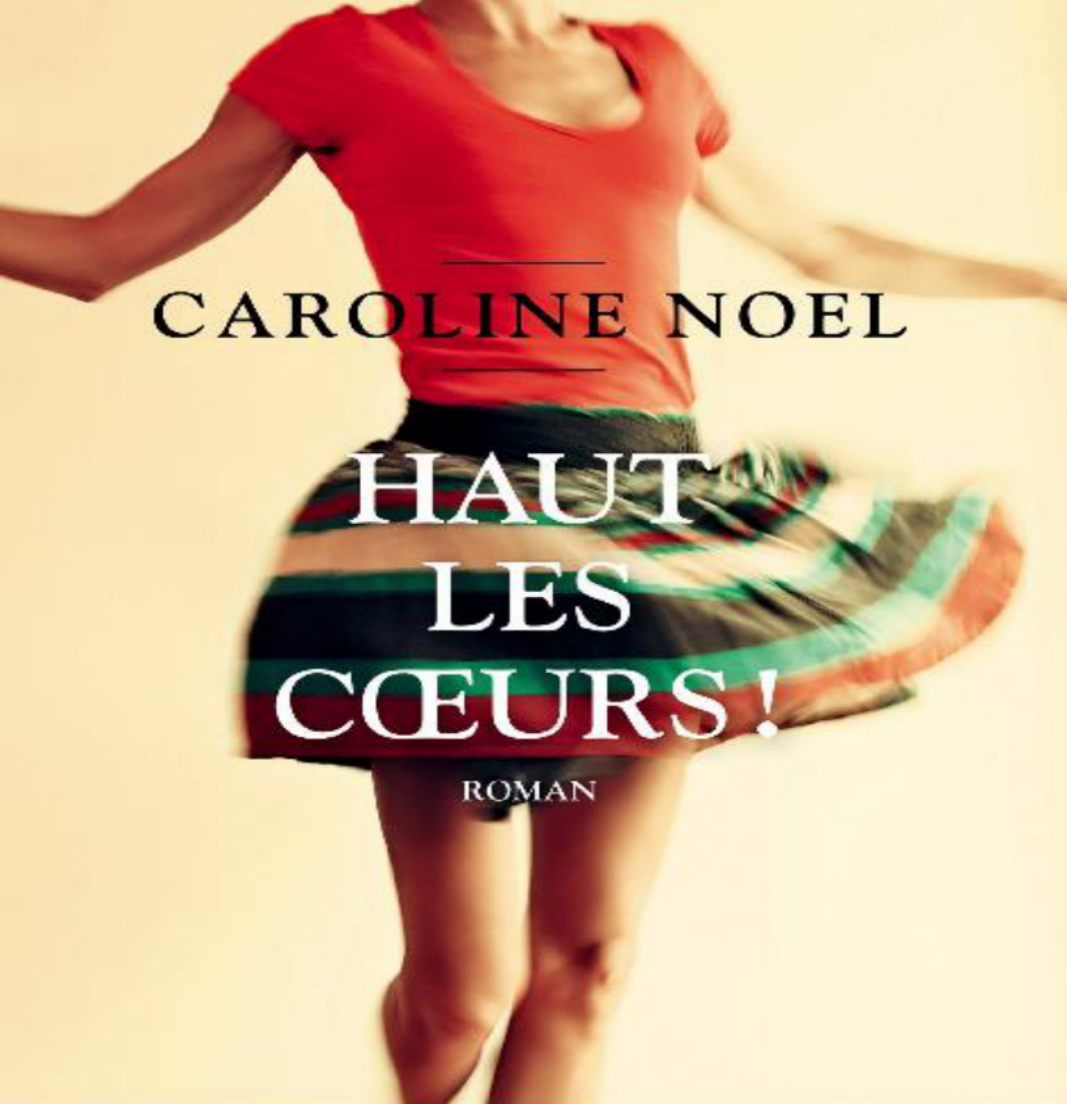


Haut les coeurs

Caroline Noel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



CAROLINE NOEL

HAUT
LES
CŒURS!

ROMAN

**Le premier roman de la blogueuse
Carobookine**


CHARLESTON

Caroline Noel

HAUT LES CŒURS !



Les lectrices ont aimé !

« Attachez et ajustez votre ceinture, vous allez décoller pour un moment de lecture rafraîchissant et authentique aux côtés de Chloé et ses amies. Ce livre va illuminer votre journée. Plus qu'une révélation, Caroline Noel s'impose avec son premier roman. Accueillez-le comme il se doit, haut les cœurs ! » Angélique, du blog

« Une histoire de femmes actuelles liées par une amitié indéfectible. L'écriture est fluide et dynamique. » Bénédicte du blog

« C'est une histoire que j'ai beaucoup aimée, qui ravira tous les blogueurs et ceux qui aiment les voyages ! » Marie du blog

« Ce roman met en lumière l'importance de l'amitié ; j'ai aimé suivre cet amour entre ces copines qui sont toujours là les unes pour les autres. Une lecture fraîche et sympa ! » Cindy du blog

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Auteur

Grande lectrice, jeune maman de deux garçons, **Caroline Noel** a créé en 2016 son blog Carobookine, dont le succès n'est plus à faire. Elle a été membre 2016 du Prix Relay des Voyageurs-Lecteurs, membre du comité de lecture Cultura 2016, juré du Prix du Livre Romantique en 2017, LECTRICE Charleston 2017 et LECTRICE-JURÉE 2017 du Grand Prix des LECTRICES ELLE. Elle organise régulièrement des apéros-littéraires dans les librairies de son entourage. *Haut les coeurs !* est son premier roman.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Photographie de l'auteur : © Albin Durand

Design couverture : Le Petit Atelier

Photographie : © Irene Lamprakou/Arcangel Images

© 2018 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-372-0) édition numérique de l'édition imprimée © 2018 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-303-4).

[Rendez-vous en fin d'ouvrage](#) pour en savoir plus sur les éditions Charleston



À Nathan et Thomas, mes enfants chéris.

Première partie

Jusqu'ici, tout va bien

Au moment où je pousse la porte d'entrée, je suis loin d'imaginer combien cette journée va changer ma vie.

Comme chaque matin, j'ai réveillé mes enfants, habillé le plus petit, préparé le petit déjeuner, vérifié le brossage de dents, fait mettre une petite veste car le printemps est encore frais et, exploite relatif certes mais non négligeable : j'ai réussi à les déposer à la crèche et à l'école à l'heure ! Ensuite, j'ai couru jusqu'à l'aéroport et sauté dans un avion à destination de Barcelone. Ce qui est aussi simple à dire qu'à faire car j'ai une double casquette : je suis hôtesse de l'air et blogueuse voyage.

Moi qui ai toujours adoré voyager, je suis cheffe de cabine depuis cinq ans, j'ai beaucoup de chance et j'en suis bien consciente. Je fais partie de ces gens qui ont un travail-passion.

Depuis toute petite, j'aime voyager pour découvrir de nouveaux paysages, une nouvelle langue ou utiliser une monnaie qui n'est pas la mienne. Passionnée, je ressens de l'excitation dès que je prépare ma valise. Que ce soit en voiture, en train ou en avion, c'est du pareil au même. Pour partir en week-end à quelques kilomètres ou bien à l'autre bout du monde, dans la famille ou à l'hôtel, peu importe ! J'aime préparer mes petites affaires, me demander s'il faut prendre un maillot de bain, un stick à lèvres ou la prise antimoustiques. Évidemment, c'est encore plus amusant de partir loin mais l'excitation du départ est la même : calculer le nombre de petites culottes et de paires de chaussettes qu'il faut emporter en fonction du nombre de nuits sur place. Penser aux doudous et à la veilleuse des enfants. Se réjouir à l'avance de ce que l'on va découvrir d'ici peu.

Petite, je recensais le nombre d'avions que j'avais déjà pris. Depuis que je suis devenue hôtesse de l'air, je ne compte plus. Voyager fait partie de ma vie. Contrairement à ceux qui angoissent en avion, moi, c'est dans les airs que je me sens le mieux. À ce propos, je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi certains ont peur en avion. Si on n'est pas ingénieur, pourquoi a-t-on ce besoin impérieux de saisir comment un avion vole (et, soyons réalistes, pourquoi il ne s'écrase pas) ? Personne n'a jamais analysé le fonctionnement d'une voiture avant d'y monter, non ? A-t-on jamais vu un voyageur angoissé à l'idée de prendre le train car ce n'est pas lui qui le conduit ? Dès que je cherche à comprendre, je

m'y perds, alors je ne cherche plus. En revanche, je suis très douée pour parler aux voyageurs, les rassurer, et faire de leur vol un moment plus agréable que prévu. Alors, j'y mets tout mon cœur et je le fais bien.

Dans l'avion, je finalise un article pour le blog prodiguant des conseils pour les week-ends prolongés des 1^{er} et 8 mai avec trois cibles bien différentes :

- Le 1^{er} tombant cette année pendant les vacances scolaires, les adultes avec enfants en profitent pour faire un break en famille, donc, proposer des destinations familiales.

- Le 8, c'est différent, les enfants ont repris l'école après quinze jours de vacances, leurs parents peuvent s'échapper quelques jours à deux, donc, proposer des escapades en amoureux.

- Pour l'un comme pour l'autre, proposer des destinations, seul ou à plusieurs, pour les parents sans enfants.

Il y a maintenant trois ans, j'ai créé Clollidays.com – la contraction de mon prénom, Chloé, et de *holidays*, en y mettant deux *l* comme les deux ailes d'un avion –, un blog spécialisé dans les destinations familiales. Alors forcément, au début, je ne m'intéressais que peu aux célibataires. Mais, depuis l'essor de la garde partagée – ce principe dont, soit dit en passant, aucun spécialiste n'est capable de trancher pour savoir s'il est mieux ou moins bien pour l'équilibre des enfants – j'ai dû m'adapter en ajoutant des recommandations spécifiques aux parents isolés, avec ou sans enfants selon s'ils sont *de garde* ou non.

Depuis que je m'adresse franchement à cette cible, j'ai recruté de nouveaux abonnés, très assidus et volontaires dans le partage des bonnes idées. Dans un monde où la concurrence est rude, c'est une aubaine, car leurs participations intensives augmentent la visibilité du blog de façon conséquente.

Dès la descente de l'avion à Barcelone, la chaleur me prend à la gorge. J'ai toujours entendu des critiques dithyrambiques sur cette ville catalane, alors, dans le taxi, je m'adosse confortablement pour reposer mon dos. Je relâche ma tête, constatant dans le même temps que ça n'est pas très agréable d'avoir la tête en arrière, et j'observe avec de grands yeux le paysage qui me mène jusqu'aux Ramblas.

À peine arrivée, je ressens l'effervescence de la ville, je remarque les prouesses architecturales qui font sa renommée, les façades colorées de certains immeubles et les Barcelonais qui virevoltent sur la chaussée. Je ne sais si mon esprit me joue des tours, si je vois toute cette gaieté parce que je l'ai imaginée ou si les gens sont réellement heureux, mais je dois reconnaître que, moi qui suis toujours en mouvement, par monts et par vaux, je commence à me détendre. À me sentir bien.

Chaque fois que je me rends dans une ville que je ne connais pas, j'ai la curieuse manie de me demander si je pourrais y vivre. Avec Maxime,

mon mari, même si nous n'avons aucun projet de déménagement, je me pose toujours la question : est-ce que je me sens assez bien dans cette ville pour éventuellement y habiter un jour ? C'est mon baromètre personnel pour savoir comment parler d'un endroit sur le blog. Si j'ai envie d'en savoir plus, c'est bon signe ; si, à l'inverse, le visiter est une corvée, alors il vaut mieux pour toute la famille changer rapidement de destination.

Aujourd'hui, c'est différent, je suis ici seule, j'ai tout le temps pour moi, mon loisir, ma passion. Ce soir, c'est Maxime qui récupère les enfants. Je n'ai pas de contrainte, pas d'horaire, plus d'obligations. En un mot, je respire... J'en profite pour me refaire une petite beauté à l'arrière du taxi, m'appliquant sur mon rouge à lèvres rouge coco – ma touche de féminité préférée –, avant d'arriver à bon port.

Lorsque le taxi me dépose à l'entrée du parc des expositions situé dans l'ancien village olympique, avec les premiers rayons de soleil et l'air marin que j'affectionne particulièrement, ma journée se présente sous les meilleurs auspices. Je suis prête à entrer dans l'arène du premier Salon des blogueurs de voyage.

J'ai bien préparé ma visite, je sais qui je veux rencontrer, à quelle heure et dans quel objectif. Je tiens mon programme d'une main. De l'autre, je porte mon sac recouvert par mon trench. À l'entrée, je m'assure que le plan du salon est conforme à celui que j'ai téléchargé sur Internet, me repère et me dirige immédiatement vers le stand A23, celui de l'office du tourisme du Canada. Si je n'avais qu'un seul partenariat à décrocher, j'aimerais que ce soit avec celui-ci. Ce pays qui m'a toujours attirée et que j'aimerais enfin découvrir.

Évidemment, je ne suis pas la seule, et mauvaise nouvelle : il y a une file interminable devant leur stand... Qu'importe, je suis rodée à l'exercice, je patienterai le temps qu'il faudra.

Près d'une heure plus tard, c'est avec un plaisir non dissimulé que je me présente enfin devant une jeune fille debout en tailleur jupe bleu marine, chemise blanche et petit chapeau avec une feuille d'érable sur son revers.

— Bonjour, mademoiselle, bienvenue au Canada, m'annonce-t-elle avec un accent très prononcé.

— Merci, mademoiselle. Je m'appelle Chloé, je tiens le blog Clollidays et je suis ravie de vous rencontrer. Merci de me recevoir.

— Bonjour Chloé. Je connais bien votre blog. Installez-vous s'il vous plaît, dit-elle en s'asseyant elle-même. Alors, quel est l'objet de votre visite ?

La discussion est enclenchée. Comme lors d'un entretien d'embauche, je sais que je n'ai que quelques minutes pour convaincre

et avoir une chance d'obtenir ce que je suis venue chercher : une invitation pour un voyage découverte pour toute la famille au Canada, en échange d'un article sur le blog, bien entendu.

Bien droite sur ma chaise, le buste légèrement penché en avant, la tête haute, je me lance :

— Hôtesse de l'air et passionnée de voyages depuis toujours, j'ai créé mon blog avec un objectif bien précis : tenir un journal de mes voyages et partager mes astuces avec d'autres passionnés. Ce qui me démarque des autres blogueurs de voyage, c'est l'importance que je donne aux solutions apportées aux familles, étant maman de trois enfants. Par exemple, pour chaque restaurant, j'indique s'il y a des chaises hautes à disposition, si les toilettes sont propres et s'il y a une table à langer. Dans les hôtels, s'il existe des chambres familiales ou communicantes, des garderies pour les plus jeunes et des mini-clubs. Aujourd'hui, j'ai plus de cent mille visiteurs chaque mois. Avec mon mari et mes enfants, nous aimerions découvrir les étendues sauvages du pays du caribou. J'ai vu que vous proposiez plusieurs séjours spécifiques pour les familles alors me voici. J'aimerais partir chez vous pour faire un reportage si beau qu'il donnera forcément envie à mes abonnés de s'y rendre aussi.

Oui, je suis professionnelle, et en ce sens, j'ai préparé ma présentation. Je sais mettre en avant mes avantages concurrentiels, utiliser les mots justes et surtout aller à l'essentiel. Je sais aussi que je parle avec les mains, mais ça je n'y peux rien, c'est plus fort que moi (je dois avoir des origines italiennes quelque part).

Depuis que nous sommes parents avec Maxime, nous sommes bien placés pour savoir combien il est difficile de concilier confort et famille nombreuse. Alors, il y a trois ans, lors d'une semaine de randonnée en famille dans les Alpes, tandis que mon mari me charriait sur ma manie de tout prendre en photo mais reconnaissant aussi que mes clichés rencontraient un franc succès sur les réseaux sociaux, je me suis dit qu'il fallait inventer une sorte de guide touristique personnalisé relayant des bons plans accessibles.

J'avais le contenu, Internet me permettait de le partager au plus grand nombre. J'ai profité de mon congé maternité pour affiner mon projet et me jeter à corps perdu dans la création du blog. Maxime étant graphiste, il a créé le design. En deux mois, mon blog était lancé !

Très vite, l'engouement des internautes a dépassé mes espérances les plus folles. Avec mes petits plus bien à moi (blog spécialisé dans les voyages en famille, tous budgets, rubrique spécifique sur la propreté des toilettes, *bookcrossing* de guides touristiques, les capitales européennes en trois jours...), le nombre d'abonnés a décollé et le site www.clollidays.com a commencé à se faire un nom. En un rien de temps, mon blog de voyages est devenu la référence en matière d'idées pour s'échapper du quotidien et profiter de la vie en voyageant

différemment.

Ce qui me permet de me tenir droite ici même, aujourd'hui, fière de ce que j'ai déjà accompli.

— Quel âge ont vos enfants, Chloé ?

— Mon aîné, Lucas, a neuf ans, ma fille Marion en a six et le petit dernier, Eliot, a deux ans.

— Êtes-vous déjà allée au Canada ?

— Non jamais. Avec mon mari, nous sommes partis aux États-Unis il y a dix ans, mais nous n'avions pas eu l'occasion de nous rendre au Canada. Aujourd'hui votre pays est une destination familiale très prisée, c'est la raison pour laquelle nous aimerions beaucoup le visiter tous les cinq.

Si je ne suis pas en position de force, j'ai tout de même un avantage. Clollidays est ma meilleure carte de visite. En trois ans, j'ai reçu énormément de retours positifs de la part des professionnels du tourisme en France et à l'étranger, j'ai donc acquis une petite notoriété. Mon site est connu et reconnu, mes abonnés sont chaque jour plus nombreux. Mes partenaires savent qu'en me choisissant ils auront de la visibilité et espèrent ainsi augmenter la foule de touristes dans leur pays.

— Je vois. Chloé, c'est la première fois que nous nous rencontrons et je souhaite vous dire tout le bien que je pense de votre blog. Vos articles sont réguliers, bien étayés et accompagnés de jolies photos, ce qui rend l'ensemble très harmonieux.

— Merci.

— Attachant beaucoup d'importance à la qualité de nos partenaires, nous sommes ici pour choisir les blogueurs que nous aimerions inviter car, cette année, nous fêterons le cent cinquantième anniversaire de la Confédération du Canada. Des événements spéciaux et de nombreuses animations sont prévues à partir du 1^{er} juillet. Des activités dans tout le pays sauront vous surprendre et vous divertir. Nous serions heureux que vous en fassiez partie et nous espérons que vos abonnés viendront prendre part aux célébrations d'envergure nationale qui dureront toute l'année. Voyons ensemble à quelle période vous pourriez partir.

Ô joie ! Certes, j'ai fait la queue pendant près d'une heure, mais ma patience a payé, j'ai réussi mon pari. J'ai toujours rêvé d'aller au Canada et voilà que je décroche le voyage que je m'étais fixé !

Immédiatement, j'envoie un message à Maxime pour lui annoncer la bonne nouvelle et j'enchaîne au pas de course la suite de mon programme : démarcher d'autres offices de tourisme de pays moins connus mais non moins intéressants, de régions françaises, car nous sommes aussi des baroudeurs et adeptes des randonnées en montagne, assister à des conférences sur l'écotourisme et me tenir informée des nouveautés.

Dans l'après-midi, les jambes en compote à force de piétiner, je suis

fourbue mais satisfaite. En plus du voyage au Canada qui aura lieu cet été, nous sommes invités une semaine dans un hôtel de haute montagne dans les Alpes du Sud, à un week-end découverte pour un nouveau concept de chambres d'hôtes dans la région montpelliéraine et, enfin, à participer à un événement qui ne manquera pas de plaire à mes amis : le championnat de France de barbecue. Moi qui avais peur de repartir bredouille, je suis heureuse d'être allée au bout de mon idée en venant à ce salon, malgré toute l'organisation qu'il a fallu mettre en place pour me libérer.

À 17 heures, j'assiste à la dernière conférence de la journée, organisée par un des grands noms des guides de voyages français, sur le thème : *Le numérique au cœur du développement touristique*. L'importance des outils numériques n'est plus à prouver. Les blogueurs le savent bien. Aujourd'hui, nous avons le pouvoir de communiquer en temps réel sur nos voyages et de susciter l'envie d'une sortie originale, simple et abordable.

Très concentrée sur les paroles de l'orateur, je ne fais pas attention à un homme qui, d'un œil, vérifie le badge que je porte sur mon sein gauche, avant de se glisser sur la chaise à côté de la mienne.

Il m'aborde sans détour :

— Madame, sans vouloir vous importuner, j'aimerais vous dire quelques mots en privé. Je m'appelle Marc-Antoine Ruitare, je travaille pour M. Danude, P-DG du *Guide du Globe-trotter*. Auriez-vous quelques minutes à m'accorder, s'il vous plaît ?

Très surprise, je ne me déstabilise pas pour autant. Bien sûr, je connais le célèbre *Guide du Globe-trotter*, mais quel est le rapport avec moi ? Que me veulent-ils ? Et pourquoi cet homme m'accoste-t-il de façon si singulière ?

Intriguée, j'évalue la situation, me retourne et jauge l'homme qui me fait signe de le suivre vers l'espace détente. Est-ce bien à moi qu'il s'est adressé ? N'y aurait-il pas erreur sur la personne ? Pour le savoir, je n'ai qu'à le rejoindre. Je me lève, tire sur mon top qui a tendance à remonter, et me dirige vers l'homme qui m'attend attablé à un mange-debout avec un café.

Sûr de lui, il reprend :

— Chloé, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. Je vous suis depuis vos débuts, je peux vous citer les derniers articles que vous avez chroniqués, vous dire quelles sont vos destinations favorites et à quelle fréquence vous partez en vacances. Vous êtes une femme de bon sens, une maman aimante et une vraie passionnée qui parle si bien de ce qu'elle aime le plus : ses voyages en famille. Aujourd'hui, à l'ère du tout-numérique, nous avons besoin de nouveaux visages comme le vôtre pour conforter notre place de numéro un du tourisme en France. Nous ne manquons pas d'idées, mais nous recherchons des

ambassadeurs comme vous pour les porter.

Abasourdie, je suis incapable de prononcer le moindre mot.

— Vous l'avez compris, nous avons une proposition à vous faire. Si vous êtes prête à l'entendre, contactez-moi dans les prochains jours. Et, si vous ne le faites pas, c'est moi qui vous recontacterai.

Marc-Antoine Ruitare me tend sa carte de visite, me serre la main et puis s'en va. Me laissant seule avec mes questions et mon café froid.

*M*esdames, messieurs, nous amorçons notre descente vers Naples.

Veuillez regagner votre siège, s'il vous plaît. Les tablettes doivent être rangées, les dossiers relevés et les toilettes sont désormais condamnées.

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Je dois bien l'admettre, depuis ma rencontre avec ce Marc-Antoine Ruitare, ma concentration en a pris un coup. Je n'arrête pas de repenser à notre discussion, ou devrais-je dire à son monologue.

Impossible de faire comme si de rien n'était et pourtant, je n'ai rien de concret. Quelqu'un que je ne connais pas me dit avoir une proposition à me faire, mais sans rien dévoiler. C'est étrange tout de même... Et depuis cinq jours, je conserve cette carte de visite comme un sésame, sans jamais oser téléphoner. D'ailleurs, n'a-t-il pas dit qu'il appellerait ?

Je souris en repensant à la tête de Maxime lorsqu'à mon retour de Barcelone, je lui ai raconté, mi-hébétée, mi-excitée, l'approche du *Guide du Globe-trotter*. Il n'en est pas revenu. Parce qu'il me connaît, je suis plutôt spontanée, un peu réservée certes, mais je n'ai pas la langue dans ma poche, alors m'imaginer bouche bée, ça l'amuse. Décidément, il n'y a qu'à moi qu'une chose pareille pouvait arriver.

Maxime, mon mari, est graphiste, illustrateur et fan de bandes dessinées. Il est le créateur de Théo, un petit aventurier débrouillard et malicieux qui a un objectif : parcourir tous les pays du monde à la recherche de nouveaux exploits à réaliser. Ce goût du voyage nous a toujours rapprochés. Par ailleurs, un homme qui concrétise ses rêves les plus fous par l'intermédiaire d'un personnage de fiction n'est-il pas craquant ?

Comme certains jouent du piano à quatre mains, Maxime et Yann, son ami d'enfance, aiment à dire qu'ils composent les aventures rocambolesques de Théo à deux cerveaux. Yann a toujours fait partie de la famille. Nous nous voyons régulièrement, en vacances, et tous deux passent beaucoup de temps ensemble, entre hommes pour, disent-ils,

stimuler leur créativité. Je ne peux pas leur en vouloir, j'ai moi aussi besoin d'un week-end entre filles de temps en temps, et puis Maxime est une perle, il est l'homme au foyer.

Autrement dit, d'un naturel indépendant, Maxime travaille en freelance, à la maison. Il organise ses journées comme bon lui semble, mais surtout il s'occupe des enfants après l'école. Chaque jour, il compense mes horaires aléatoires, prend en charge l'école, les activités et même les sorties scolaires lorsque la maîtresse cherche des parents accompagnateurs. En revanche, il ne cuisine pas. Alors, en échange, je gère les goûters d'anniversaire avec les copains. C'est notre équilibre.

Au fil du temps, même si leurs histoires sont toujours restées à l'état de maquettes, où qu'il soit, quoi qu'il se passe, Maxime persiste à se noter des idées de nouvelles aventures pour Théo. Mon mari croit en sa bonne étoile. Un jour, ses bandes dessinées seront éditées, pour le plaisir des grands et des petits.

Depuis mon retour de Barcelone, évidemment les spéculations vont bon train. Qui n'a jamais rêvé de se voir abordé de la sorte ? On dit que la vie est faite de surprises. Mon expérience du moment en est un bon exemple.

Bien incapables d'imaginer la proposition que cet homme a à me faire, avec Maxime on se prend à rêver. Quelle peut bien être cette offre si secrète ? Voulait-il parler d'un job ? Racheter mon blog ? Non, ça c'est hors de question bien sûr, mais quand même, pourrait-il me faire une offre assez incroyable pour nous permettre de ne plus compter ? Ou, tout au moins, pour dépenser en réfléchissant un peu moins ?

À trop y penser, j'en ai la tête qui tourne, mais j'essaie néanmoins de garder les pieds sur terre. Qu'est-ce que M. Ruitare peut-il bien avoir de si important à me dire qui nécessite une telle mise en scène ? A-t-il simplement le goût du secret ?

Comme dit Max, il suffirait de l'appeler pour le savoir...

À trente-cinq ans, j'ai tout pour être heureuse. C'est un peu cliché, mais je ne vois pas bien l'intérêt de travestir la réalité : mon sourire est ma marque de fabrique, j'ai de l'énergie à revendre et je suis très gourmande (plutôt sucré que salé d'ailleurs). D'accord, je suis un peu lunatique et il m'arrive de m'arranger quelquefois avec la vérité. Mais l'essentiel, c'est que je suis bien dans ma peau.

J'ai pour habitude de dire que j'ai trois costumes : celui de maman, de blogueuse et d'hôtesse. Hôtesse de l'air est mon métier, blogueuse est mon passe-temps, maman est ma passion. Chaque matin, une fois les enfants déposés à l'école et à la crèche, je me déleste de mon costume de maman pour endosser celui d'hôtesse de l'air. Chaque soir, je retire mon uniforme : robe gris anthracite, fine ceinture et foulard aux couleurs de la compagnie ; mais c'est surtout lorsque j'ai pris une

bonne douche que l'hôtesse de l'air qui est en moi disparaît pour laisser la place à la femme blogueuse, à la fois fée du logis et agitatrice d'idées pour ses abonnés.

Active, j'enchaîne les rendez-vous, professionnels et personnels. J'ai toujours pris les choses comme elles venaient, aimant sauter vers l'inconnu, faire de mon mieux, avec une part de risque néanmoins maîtrisé : je sais prendre les bonnes décisions au fur et à mesure qu'elles se présentent. Parfois, j'avoue, j'ai un petit coup de blues, mais je mets toujours cette baisse de moral sur le compte de la fatigue. Susceptible mais non rancunière, je pars du principe que le passé est le passé, qu'il faut vivre au présent avec l'espoir d'un futur riche de surprises. J'aime faire des projets (sur les prochaines vacances par exemple), mais je ne me projette pas (je suis incapable de répondre à la question : où seras-tu dans un, cinq ou dix ans ?).

Je jette un coup d'œil aux passagers, le vol se déroule calmement, aussi, je repars immédiatement dans mes réflexions. J'esquisse un sourire à la pensée du week-end à venir avec mes meilleures amies. Parce que, dans la vie, il faut aussi savoir se réserver des moments à soi, vendredi, nous avons prévu de partir pour un week-end printanier entre filles à Opièt, dans la maison de mes grands-parents maternels qui sont chez leur fils pour quelques jours.

Une fois n'est pas coutume, l'excitation est à son comble : ce week-end, mari, copain, soupirant et enfants seront relégués au fond de notre mémoire, nous pourrions parler librement entre copines. À la fin de ces deux jours, nous aurons fait le vide et reprendrons notre quotidien pleines d'entrain.

J'ai une chance folle d'avoir trois amies merveilleuses dans ma vie ! Et nous vivons toutes à Paris, ce qui nous permet de nous voir régulièrement.

Je n'ai pas toujours vécu dans la capitale. Originaire d'Aix-en-Provence, je suis arrivée en région parisienne à l'âge de onze ans pour le travail de mon père, John, un Américain de naissance, et les études de mon grand frère, Paul, qui a sept ans de plus que moi. Avec ma mère, Corinne, nous avons suivi sans sourciller, même si trois ans plus tard, mes parents ont divorcé. Mon père est alors reparti vivre aux États-Unis où il a depuis refait sa vie. Pour que le portrait de famille soit complet, je dois ajouter que j'ai aussi une demi-sœur qui a aujourd'hui vingt ans ; mais la différence d'âge et l'éloignement géographique font que nous nous connaissons peu.

À onze ans, je me sentais grande, forte et j'étais prête à sauter dans le grand bain. En entrant en sixième, j'allais gagner en autonomie. Mais, j'ai vite déchanté : déracinée de ma région au climat agréable, je me

suis retrouvée les pieds dans l'eau face à la grille d'un collègue inconnu. Mes parents m'avaient accompagnée jusqu'à l'entrée, mais, une fois dans l'enceinte du collège, j'étais seule et sans repères. Pas d'amie, aucune connaissance.

Heureusement, j'ai rencontré Adélaïde et Jessica !

Toutes les trois, nous nous sommes retrouvées dans la même classe et elles sont aujourd'hui mes plus proches amies. Plutôt froide en apparence, avec son visage pâle et ses longs cheveux raides noirs témoignant de ses origines asiatiques, Adélaïde s'est vite révélée joyeuse et pleine de vie. Meneuse, Ada avait toujours besoin de tout contrôler. Jessica, quant à elle, semblait un peu perdue. Avec son pantalon rayé, ses grosses chaussures et son pull ras de cou bordeaux, elle avait décidé de se fondre dans la masse. Et pourtant, très vite, sa personnalité attachante nous a séduites : Jess est devenue la gentille copine, serviable et généreuse qui nous remontait toujours le moral.

Grâce à notre joie de vivre débordante, nous avons rapidement formé un sacré trio : Ada, la plus ambitieuse (jamais satisfaite), Jess, la plus gentille (et rassembleuse) et moi, Clo, la plus sportive (rarement fatiguée). Complices, nos parents nous ont laissé entière liberté tant que nos résultats scolaires étaient bons. Le contrat respecté, nous étions toujours fourrées les unes chez les autres, mais il est vrai le plus souvent chez les parents de Jess qui avaient une maison si grande et chaleureuse que nous l'appelions la *maison du bonheur*.

Près de vingt ans plus tard, notre trio s'est transformé en quatuor avec la rencontre d'Émilie. Lors d'une soirée professionnelle organisée pour l'un de ses clients, Ada avait fait appel à un groupe de musique pour animer un cocktail dînatoire. Dès les premières notes, Ada est tombée sous le charme de la voix de la chanteuse, chaleureusement accompagnée par des musiciens qui la mettaient en valeur. Avec sa bouille ronde et son carré blond un peu fouillis, Mila est solaire : elle a une voix douce-amère et sait jouer de la basse à la perfection. À l'issue de la représentation, Ada a invité Mila à boire un verre pour mieux la connaître. Elles ont fini la soirée à danser sur les podiums, avinées certes, mais heureuses d'avoir pu transformer une soirée qui se présentait comme rasoir en un moment des plus festifs.

Avec Jess, nous avons rapidement sympathisé avec Mila, de six ans notre cadette. Quand on dit que la valeur n'attend point le nombre des années, c'est bien vrai. Nous avons rencontré Émilie il y a quatre ans seulement, mais c'est comme si nous nous connaissions depuis toujours. À quatre, nous partageons tout, absolument tout : les petits moments de bonheur comme les galères du quotidien. Une amitié sans faille et sans faiblesse. C'est simple, on se connaît depuis si longtemps qu'on n'a même plus besoin de se parler pour se comprendre.

Cependant, si on est toutes les quatre très soudées, je crois que c'est

d'Adélaïde que je suis la plus proche. Enfant unique élevée par ses grands-parents maternels suite au décès soudain de ses parents adoptifs, Ada, son baccalauréat en poche, s'est inscrite en classe préparatoire et a décroché une place en école de commerce à Paris, ville dont elle est littéralement tombée amoureuse. À vingt-cinq ans, ambitieuse, forte et meneuse même si un peu froide en apparence, elle a commencé à faire ses preuves dans la publicité, a gravi un à un les échelons et obtenu le poste qu'elle occupe aujourd'hui encore grâce à son professionnalisme hors pair : directrice de clientèle dans une agence digitale. Petite, elle ne rêvait que d'une chose : devenir assez grande pour s'habiller en tailleur et porter des hauts talons. Aujourd'hui, si elle a délaissé le tailleur traditionnel que portait sa mère au profit d'une jupe crayon noire avec un top blanc cassé fluide à manches longues, elle est convaincue que toute sa féminité réside dans le choix de ses escarpins.

Elle enchaîne les réunions de service, les rendez-vous clients, fournisseurs, les déjeuners d'affaires, les briefings, etc. Elle est à deux doigts de la réunionniste aiguë. À trente-six ans, c'est à la fois triste et flatteur de savoir qu'elle fait partie des plus anciens de l'entreprise. En un mot, elle a de l'ambition et elle réussit tout ce qu'elle entreprend.

J'esquisse un sourire franc en songeant à mon amie. Puis je me rends compte que je ne suis pas seule et que les passagers en face de moi m'ont peut-être surprise avec cet air béat, ce qui me donne encore plus envie de rire !

Constatant que le vol se déroule sans accroc, je me laisse à nouveau aller aux doux souvenirs, et repense alors à la rencontre d'Ada et Benoît, son mari depuis huit ans, cette belle histoire que nous nous racontons encore souvent.

Il y a dix ans, dans un avion à destination de Zurich, il était assis à côté d'elle. Alors qu'elle était en train de rédiger une recommandation pour l'un de ses clients, cet inconnu avait eu le culot de lui signaler qu'elle avait fait une faute d'orthographe.

— Pardonnez-moi mademoiselle, dans la phrase « Vous ne savez que choisir, vous êtes face à un dilemme », vous avez fait une faute sur le mot « dilemme ». Contrairement à « indemne » qui s'écrit *mn*, « dilemme » s'écrit *mm*.

Choquée par le comportement intrusif de son voisin de siège, Adélaïde n'avait même pas daigné lui accorder un regard. Alors, il avait insisté :

— Sans vouloir vous importuner, bien sûr.

Bien sûr...

— De nombreuses personnes font cette faute, vous n'êtes pas la seule, rassurez-vous. Mais maintenant que vous le savez, vous pourrez impressionner ceux devant qui vous vous présenterez.

Comme une furie, Adélaïde s'était retournée vers son voisin et l'avait

foudroyé du regard. Prenant cela pour une incitation à poursuivre, il avait pris un papier, écrit quatre phrases et lui avait demandé quelle était l'orthographe correcte :

1. *L'imbécillité est un dilemme étymologique.*
2. *L'imbécilité est un dilemme éthymologique.*
3. *L'imbécillité est un dilemme étymologique.*
4. *L'imbécilité est un dilemme étymologique.*

Pourtant très calée en français, tout à coup Adélaïde avait vu flou. Cet homme était-il en train de se moquer d'elle ? Pour qui se prenait-il ? Piquée au vif, sachant ce qu'il venait de lui dire et étant persuadée qu'étymologique prenait un *h*, elle avait entouré la phrase 2.

— Vous êtes moins originale que je ne le croyais, avait-il dit sans cacher sa déception. Comme la plupart des Français, vous pensez qu'imbécillité ne comporte qu'un seul *l*, que dilemme s'écrit *mn* et étymologique avec un *h*.

À la grande surprise d'Ada, il avait entouré la phrase 3. Coincée, car en altitude chacun sait qu'il est impossible de se connecter à Internet, elle n'avait eu d'autre choix que de le croire sur parole mais lui avait tout de même assuré qu'elle vérifierait à peine l'avion posé au sol. Leur conversation avait démarré bizarrement mais la glace avait été brisée. Après un regard appuyé sur cet homme que le destin avait placé sur sa route, Adélaïde avait convenu qu'il avait fière allure, ce qui lui avait immédiatement plu. Depuis, ils se sont mariés et comptent parmi ces couples qui font passer leur carrière avant tout.

Ada et son mari partagent la même passion pour leurs métiers respectifs. Ambitieux, intelligent et fier d'appartenir à une lignée d'hommes qui a toujours su défendre les droits de ses clients, Benoît est un avocat brillant et rassurant. Adélaïde le lui dit rarement mais moi, je le sais. Ce qu'elle aime le plus chez son mari, c'est l'admiration qu'elle lui porte. Elle est fière de lui, de son aisance à s'intégrer et à prendre la parole tout en sachant garder une certaine retenue, de sa volonté sans faille et de sa réussite professionnelle.

Contrairement à Ada et moi, Jess et Mila ont eu moins de chance avec les hommes...

Dès le collège, Jess est tombée amoureuse d'Anthony, un garçon généreux, simple et bon vivant, et très vite, elle est tombée enceinte. Roxane est née et je me suis retrouvée auréolée d'un nouveau rôle à tenir : celui de marraine ! Un joli cadeau venant de ceux qui représentaient à mes yeux la famille parfaite.

Mais parfois le destin se charge de briser les chemins tout tracés. Peu de temps après, Anthony est mort dans un accident de moto. En un instant, Jess a saisi que la vie ne tenait qu'à un fil. La fine touche

d'insouciance qui lui restait de l'enfance est partie en fumée. D'un coup, Jess s'est retrouvée mère célibataire avec une petite fille de cinq ans.

Elle qui a toujours été gentille, serviable, optimiste et chaleureuse, tente depuis sept ans de se reconstruire un semblant de vie normale avec toutes les interrogations que cela entraîne. Qu'est-ce que l'avenir lui réserve ? Comment élever sa fille sans figure paternelle ? Comment faire face quand on est décomposée de l'intérieur ?

Être veuve si jeune l'a d'abord dévastée mais, depuis trois ans je dirais, sa générosité reprenant le dessus, elle est devenue pleine de compassion envers les autres et très impliquée dans le domaine associatif en plus de son métier d'institutrice.

Mila, de son côté, est en couple avec Marco, italien, cuisinier et batteur, mais seule sa passion pour la musique anime Mila ; en dehors, c'est une jeune fille assez complexée qui vit dans l'ombre de sa sœur jumelle, Louisiane, journaliste reporter, avec qui elle partage un appartement dans Paris.

Rêveuse, naïve et solitaire, mais tout de même pragmatique, elle enchaîne les petits boulots le jour et les concerts la nuit. Très proche de sa mère, Brigitte, artiste peintre légèrement déjantée assumant complètement l'idée de vivre de rien avec son chien dans un vieux loft en banlieue parisienne, Mila est en conflit perpétuel avec son père, Jean, médecin, qui désapprouve totalement sa façon de vivre. Jean a toujours espéré que sa fille emprunterait le même chemin que lui pour exercer ce qu'il appelle *le plus beau métier du monde*. Ou, au moins intégrer la grande famille des soignants. Malheureusement, les résultats scolaires de Mila l'ont vite fait déchanter. Sans être mauvais, ils n'étaient toutefois pas suffisants pour intégrer médecine. Et, au-delà des résultats, c'était peut-être l'envie qui manquait à sa fille pour réussir dans cette voie. Qui sait ?... Une fois le deuil de cette ambition effectué, il s'attendait tout de même à ce qu'elle s'investisse dans une formation qualifiante pour avoir un *vrai* métier, un de ceux dont tout parent rêve pour ses enfants. Certainement pas dans la musique.

J'esquisse un nouveau sourire en songeant au week-end fabuleux qui nous attend. Dans ma vie, comme dans mon cœur, mes amies occupent aujourd'hui une grande place.

Mes premières admiratrices gèrent le forum Clollidays et m'aident à faire des vidéos ludiques. Oui, parce qu'à notre époque, un blog ne suffit plus, il faut savoir parler devant une caméra pour intéresser ses visiteurs. Et pas un jour ne passe sans qu'une idée émerge. Aujourd'hui, Adélaïde entend monter de nouveaux partenariats, Mila veut créer une rubrique « concerts » et Jess ne jure que par les recettes de cuisine. Aucune n'aurait idée de soumettre des solutions sportives bien

entendu, mais qu'à cela ne tienne, je m'en charge. Et le nombre d'abonnés ne cesse d'augmenter...

Au quotidien, nous aimons nous retrouver, malgré les imprévus et les tempêtes, parfois à deux, souvent à trois ou quatre, pour faire du sport, se faire une toile, un dîner ou partir en vacances. Nous avons besoin les uns des autres, nous serons toujours là l'une pour l'autre et nous pouvons tout nous dire. Si un jour, l'une de nous a un moment de faiblesse, nous serons là pour la soutenir, c'est certain.

Aussi sûr que deux et deux font quatre.

Mesdames, Messieurs, nous venons d'atterrir à l'aéroport de Naples Capodichino. Le temps est dégagé, la température extérieure est de vingt-quatre degrés. Nous espérons que vous avez fait un agréable voyage en notre compagnie et souhaitons vivement vous revoir bientôt.

Enfin, le week-end tant attendu est arrivé ! Nous en trépignons toutes d'impatience ! Ada, Jess, Mila et moi avons débarqué à Opièt dans la matinée et, à partir de ce moment, nous n'avons pas arrêté !

Après une après-midi shopping lors de laquelle nous avons revu l'intégralité de notre garde-robe grâce aux conseils d'Adélaïde, nous nous rendons au restaurant pour profiter de ces premières soirées chaudes et ensoleillées. À peine sortie de la voiture, Ada se rue avec élégance vers notre table pour avoir tout le loisir de choisir sa place : elle prendra la chaise de trois quarts pour apparaître sous son meilleur profil, la plus haute (car il y a toujours une légère pente lorsqu'on est attablé en terrasse) pour dominer, et face à la rue pour observer les passants.

Pour bien commencer la soirée, nous commandons une bouteille de vin et des planchettes apéritives de charcuterie et de fromage.

Tout excitées à l'idée que je leur raconte mon escapade à Barcelone, les filles entrent dans le vif du sujet :

— Alors, Clo, comment s'est passé ton voyage ? me demande Jessica qui vient de s'installer en toute hâte, manquant de justesse de renverser le jus d'abricot de la femme de la table d'à côté.

— Bien, Jess, très bien même ! J'y suis allée, j'ai visité, mais surtout je suis revenue avec une pile de propositions pour le blog. Je suis incorrigible, on a déjà tous nos week-ends pris jusqu'à l'été et je suis encore capable de solliciter des agences...

— Faut bien préparer le deuxième semestre ! dit Mila avec un petit sourire en coin.

— T'es pas croyable, Clo, rétorque Adélaïde. En même temps, qui d'autre que toi incarne à merveille l'expression « Voyager, c'est la santé » ? Essaie quand même de garder des moments pour qu'on se voie.

— Rassure-moi, enchaîne Jess, t'as rien calé sur notre semaine de cet été, au moins ?

— Mais non bien sûr, cette semaine est bloquée depuis des lustres ! En revanche, faut que je vous raconte un truc...

Je relate alors à mes amies la façon dont M. Ruitare m'a abordée, la mystérieuse promesse d'une proposition et le doute qui m'assaille

depuis.

— Mais, je ne comprends pas, t'as peur de quoi exactement ? me demande Ada. C'est une opportunité incroyable ! Peut-être va-t-il te proposer un poste d'ambassadeur de voyages ? Ou alors c'est ton blog qui l'intéresse ?

— Eh bien, justement, mon blog c'est un peu comme mon petit dernier. Je l'ai créé, je vis avec, j'y pense même la nuit et je n'envisage pas du tout de le partager.

— Qui t'a demandé de le partager ?

— Pour l'instant, personne. Mais j'ai toujours agi en toute autonomie et impartialité, je n'ai pas du tout envie d'être payée pour dire des choses que je ne pense peut-être pas, tu vois ? En revanche, j'avoue qu'avec Maxime on se prend à rêver...

— À rêver de quoi ?

— Au champ des possibles ! Je sais pas, moi, on essaie de deviner ce qu'ils ont à me dire.

— C'est pas à moi que ça arriverait un truc pareil... grogne Mila. Dommage, parce que si on m'abordait comme toi, je saurais quoi faire : j'arrêteraïs de cumuler les petits boulots, je m'achèteraïs une nouvelle basse et je ne m'imposeraïs plus aucune obligation. La liberté totale. Le rêve, quoi.

— Non mais attends, pour l'instant il n'y a rien de concret, j'ai même pas encore osé l'appeler, ce Ruitare.

Interloquées, mes copines me regardent de façon étrange.

— Tu serais pas en train de nous dire que quelqu'un a une offre à te faire et qu'il attend toujours que tu l'appelles, si ?... s'exclame Jess.

Mon silence vaut approbation.

— Et qu'est-ce que t'attends exactement, Clo ? me demande Ada. Qu'il se lasse de poireauter ou qu'il aille dégoter une autre blogueuse ? Appelle-le au moins, ça ne coûte rien.

J'avoue que je m'étais fixé de m'en occuper aujourd'hui mais, la journée ayant été chargée à bloc, je n'ai pas réussi à trouver un moment calme pour passer ce satané coup de fil.

Après m'avoir fait promettre d'appeler lundi et de leur téléphoner pour leur raconter dans la foulée, Jess déclare la soirée ouverte et entreprend de nous raconter les dernières folies de ses clientes. Autant pour arrondir ses fins de mois que pour égayer son quotidien, comme d'autres organisent des soirées pour vendre des boîtes en plastique, Jess, elle, s'est improvisée ambassadrice sex-toys à domicile. Ce qui, avouons-le, ne manque jamais de mettre du piment dans nos conversations entre filles !

Le dimanche matin, alors que nous avions prévu d'aller courir en forêt, nous sommes clouées au lit.

Lorsque le réveil sonne, j'étends machinalement mon bras pour l'éteindre. Mais, comme je ne suis pas chez moi, c'est mon téléphone qui fait office de réveil et il est trop tôt pour réfléchir : faut-il appuyer sur un bouton ou « glisser » pour l'arrêter, faute de quoi, si je ne fais pas la bonne manipulation, il va sonner de nouveau dans neuf minutes ? Neuf minutes, et pourquoi pas dix d'ailleurs ? Qui est l'inventeur du rappel à neuf minutes ? J'aimerais bien le rencontrer, celui-là.

Encore endormie, sans trop y croire, j'énonce à voix haute :

— Allez, les filles, c'est l'heure. Debout, on va courir !

Pas de réponse.

— Allez, on y va, non ? Enfin oui, je veux dire...

Toujours pas de réponse...

C'est sûr, moi aussi, j'aurais bien aimé faire une grasse matinée, mais avec la soirée de la veille, pas question de me laisser aller ! Je vais courir, même toute seule.

Alors, je me lève, me dirige vers la salle de bains, bois un grand verre d'eau, ouvre la cabine de douche pour faire couler l'eau et m'y glisse lorsqu'elle est suffisamment chaude. Une bonne douche au lever, il n'y a rien de mieux pour se réveiller.

Quelques minutes plus tard, vêtue de ma tenue de sport que je n'aurais donc pas apportée pour rien, je repasse devant les chambres et lance gaiement :

— Allez les marmottes, on se lève ! Vous m'aviez promis d'aller courir ce matin, ça nous fera du bien et puis il est presque 9 h 30 !

Rien à faire, personne ne bouge. Pouvoir de persuasion : zéro.

Seule face à la baie vitrée, je bois mon café en mangeant quelques fruits secs pour prendre des forces sans trop m'alourdir. En attendant, l'heure tourne et à part moi, personne n'est encore debout. Je fais une dernière tentative :

— Bon, les filles, vous n'allez quand même pas me laisser courir toute seule ? Non, franchement, c'est nul et puis c'est dangereux aussi !

Toujours rien.

— OK, donc moi j'y vais. Vive la solidarité féminine. Gardez votre portable allumé quand même... dis-je sur un ton mi-figue, mi-raisin.

Ayant pris soin de remplir ma gourde d'eau fraîche, je chausse mes baskets, j'enclenche mon chronomètre et, faisant fi de la règle de ne jamais courir seule, je m'élance dans la rue.

Pour rejoindre la forêt de pins, j'emprunte quelques allées résidentielles, complètement désertes à cette heure. Mais où sont les gens qui habitent ici ? Que font-ils ? Dorment-ils ? Préparent-ils le

traditionnel déjeuner dominical ? Une chose est sûre, ils ne sont pas en train de courir. Maintenant que je suis partie, je me demande ce qui m'a pris. Qu'est-ce qui m'est passé par la tête pour que je sois en train de m'infliger ça ?

J'essaie de me reprendre : j'ai décidé d'aller courir alors, je me conditionne pour. Un pas devant l'autre, à petite foulée mais sans m'arrêter, c'est tout ce qui compte. À chaque pas, ce sont des calories de brûlées et de la transpiration qui expulse les toxines que mon corps a emmagasinées. Surtout après la soirée d'hier ! Moi, au moins, je pourrai prendre un dessert ce midi sans culpabiliser !

À la sortie du lotissement, j'atteins un chemin qui zigzague au milieu des vignes provençales que je connais bien pour y venir depuis mon enfance. Le sol est caillouteux, mon équilibre est précaire, mais le plaisir d'être là, dans l'instant, l'emporte sur l'effort. *Right here, right now*. Quel paysage magnifique ! Il n'y a pas à dire, courir dans la nature a des vertus insoupçonnées. Surtout au printemps. Apercevoir les premiers bourgeons, entendre le pépiement des oiseaux, sentir les odeurs qui s'éveillent après un long hiver est un luxe auquel seuls les promeneurs ont accès.

La sensation d'être seule au monde est à la fois plaisante, car je peux jouir d'une totale liberté, et angoissante, car je me rends bien compte que je suis vulnérable. Sans vouloir tomber dans la psychose, avec tout ce qu'on entend aux informations, je ne suis pas complètement rassurée... mais j'y suis, et j'y reste. Je ne vais quand même pas faire marche arrière, alors autant essayer de me rapprocher d'autres coureurs. S'il y en a... Car dans l'immédiat, personne en vue !

Au bout de cinq kilomètres, mon corps a trouvé son rythme de croisière et c'est à vitesse modérée que j'arrive à l'orée de la forêt. Ici, il y a des sentiers balisés, un parcours de santé et c'est un lieu prisé des joggeurs. Peu nombreux sont les marcheurs ce matin, mais j'aperçois tout de même, au loin, un petit groupe de coureurs qui, au vu de leur vive allure, doivent au moins préparer un semi-marathon !

Je poursuis ma cadence, tout à mes pensées. Courir a toujours décuplé la vivacité de mon cerveau, libéré mon imagination. Habituellement, avec les filles, on papote en courant. On se dit toujours que, tant qu'on peut parler, c'est qu'on en a encore sous le pied. Ce matin, c'est différent. Je pense à tout et à rien, à ma vie, mon quotidien et ses embûches... Ce qui m'attend dans les prochains jours, et même les imprévus auxquels je vais devoir faire face. Dans un entretien d'embauche, on se prépare à « répondre aux objections ». Au quotidien, je fonctionne de la même manière. En deux mots ? J'anticipe. Garder la tête haute pour avancer. J'en vois tellement autour de moi qui, à cause d'un mauvais choix, une mauvaise décision, se sont retrouvés en difficulté. Moi, je suis forte, solide et équilibrée, si je

continue sur ma lancée, aucun problème de ce genre ne devrait m'arriver.

« Huit kilomètres parcourus. Temps : cinquante-huit minutes et trente-cinq secondes. Allure moyenne : sept minutes dix-sept secondes au kilomètre. »

Bien consciente que je ne ferai pas d'exploit sportif ce matin, mais heureuse d'être tout de même sortie, j'aperçois à une cinquantaine de mètres une vététiste allant, dans cette rocaille, à peu près à la même vitesse que moi. Le voilà, mon petit défi du jour ! Je vais essayer de la rattraper.

Sans accélérer mon rythme, j'allonge mes enjambées et je suis heureuse de constater que je commence à réduire la distance qui nous sépare. Mais, en forêt, le terrain n'est jamais plat et, à l'approche d'une côte, je peine un peu et perds de la distance. Par expérience, je sais que, plus haut, je pourrai récupérer mon avantage sur un faux plat qui enchaîne sur une longue descente. Justement, me voilà qui gagne à nouveau du terrain sur la cycliste qui, sans avoir le physique d'une athlète, a fière allure et ne paraît pas souffrir de l'effort qu'elle produit. Quelle injustice !

Mais j'ai vu juste. En bas de la descente, elle s'arrête et pose un pied à terre. Parfait ! Je suis sur le point de la rattraper lorsque, soudain, la situation dérape. Au sortir d'un virage, un homme étrange surgit de nulle part et pousse violemment la femme juste devant moi. Destabilisée, elle tombe à terre et il essaie de la traîner, évanouie, dans les buissons.

Mais l'homme a été surpris dans son geste par une seconde personne qu'il n'attendait pas. Moi. Son regard sombre et froid croise le mien. Effrayée par ce que je viens de voir, je suis incapable de détacher mes yeux du visage de l'agresseur. Ce qui a peut-être duré une seconde me paraît sur le moment être une éternité. Affolée, je marque un temps d'arrêt. Ou alors me suis-je peut-être déjà arrêtée, je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que l'agresseur délaisse sa victime inconsciente et se dirige vers moi. Terrifiée, j'empoigne dans ma poche l'une des clés de mon trousseau que je tiens fermement avec mon pouce entre le majeur et l'annulaire de ma main droite. Lorsque l'agresseur est à bonne distance, dans un réflexe de survie, je lui assène un coup de poing à l'épaule, assez fort pour le blesser avec ma clé. Surpris par la violence de mon geste, il se tient le bras avec sa main droite et regarde, ahuri, sa blessure. C'est l'instant dont je profite pour m'écarter, sauter par-dessus le vélo et courir, courir jusqu'à en perdre haleine...

Toute tremblante, mon cœur sur le point d'éclater, avec un point de côté à faire pâlir les plus courageux, je reviens enfin à mon point de départ.

De retour à la maison, aucun signe d'activité, les filles ne sont toujours pas levées. Incapable de contrôler mes tremblements, je m'assieds, essaie de reprendre mon souffle et de mettre de l'ordre dans mes idées. Sans succès. Il m'est difficile de l'admettre, mais j'ai fui devant le danger. Que s'est-il passé ? Comment les choses ont-elles pu basculer si vite ? Évidemment, je ne connaissais pas celle qui s'est fait agresser, mais j'aurais peut-être pu lui venir en aide. Pourquoi ne suis-je pas intervenue ? Pourquoi n'ai-je pas appelé au secours ? Dois-je aller voir la police ? N'est-ce pas déjà trop tard ?

Un flot de questions m'assaille alors : qui est cette personne ? Qui est l'agresseur et surtout, que lui voulait-il ? Que va-t-il lui faire ?

J'aurais pu être cette femme. Aurais-je vraiment pu être cette femme ? Que m'aurait-il fait ? Que serais-je devenue ?

Je prends conscience de l'horreur de la situation : je suis moi-même passée à côté du drame, j'ai réussi à sauver ma peau, mais j'ai abandonné l'autre femme. Y aurait-il un détail dont je devrais me souvenir ? Un moyen d'identifier l'agresseur ?

En fait, plus j'y pense, moins je trouve que c'est une bonne idée. Je revois le regard de cet homme malveillant dont les yeux noirs me transpercent et je suis transie de peur. Je suis saine et sauve mais je ne peux m'empêcher de culpabiliser. Non seulement j'ai pris des risques inconsidérés, mais en plus je ne suis pas venue au secours de cette femme. Pourrait-on m'accuser de non-assistance à personne en danger ?

Mon retour a dû réveiller mes amies car j'entends des bruits provenant des chambres. Des chuchotements, des bruits suspects qui finissent en éclats de rire. Évidemment, Ada, Jess et Mila ne peuvent pas imaginer l'agression dont j'ai été témoin. Que vais-je leur dire ? Comment auraient-elles réagi à ma place ?

Nous qui nous targuons d'avoir une confiance aveugle les unes envers les autres, dans ce genre de circonstance, puis-je toujours compter sur mes amies ? Me comprendront-elles ? Comment vont-elles pouvoir m'aider ?

Je prends peur lorsque je réalise que je suis en train de me demander si elles pourraient me couvrir... Couvrir, dans le sens protéger. Mais de quoi ? Et de qui ?

Que va-t-il se passer maintenant ? Ma fuite pourrait-elle être une fissure dans notre relation ?

Entre amies, peut-on vraiment tout se dire ?

Sans jugement ?

Et un tel drame peut-il rester entre nous ?

N'ayant que peu de temps pour réfléchir et trop peur que l'on puisse me reprocher ma mauvaise conduite, je prends une décision un peu lâche, mais indispensable pour ma tranquillité d'esprit : faire comme

s'il ne s'était rien passé. C'est plus sûr. Hors de question de risquer notre amitié avec cette sombre histoire.

Au moment où je me lève pour aller prendre une bonne douche et me laver de toutes ces impuretés, j'en suis convaincue : je n'ai rien vu, rien entendu. Tout compte fait, sans témoin oculaire, personne ne pourra me contredire...

Le lendemain matin, avec Jess et Mila, nous avons mis la table pour prendre notre dernier petit déjeuner entre filles. J'ai l'estomac dans les talons, rien pu avaler depuis la veille, mais j'essaie de ne pas me laisser décourager par les difficultés qu'engendre ma décision d'hier. Je m'efforce de me concentrer sur Mila qui est toujours en train de composer un nouveau morceau sur sa basse (sauf lorsqu'elle est en week-end, alors elle mime les accords avec ses doigts). Nous attendons donc, en chanson, Ada partie nous chercher du pain frais.

Lorsque, enfin, Jess aperçoit Ada passer le portillon du jardin, elle lui fait signe de se dépêcher. Jessica est un estomac sur pattes. Plus gourmande que gourmet, elle soigne ses formes, comme elle le dit si bien. Anthony qui n'aimait pas les filles sèches était servi avec elle. Toute en rondeur, sans toutefois être forte, elle est de celles qui aiment, dans l'acte, se faire attraper par leurs poignées d'amour.

Ada entre dans la maison chargée de plusieurs baguettes et de mini-viennoiseries.

— Et voilà ! Livraison à domicile pour mes copines d'amour. Avec, en prime le journal local !

Si Ada et moi aimons lire des romans, ce n'est pas vraiment l'activité favorite de Jess et de Mila qui préfèrent les magazines, et encore, si elles n'ont vraiment rien d'autre à faire, car l'une comme l'autre considère que c'est une perte de temps. Alors, lire le journal, quelle tristesse...

— Tu vas vraiment lire le journal ou c'est simplement pour te donner bonne conscience, Ada ? lui demande Jess.

— Évidemment que je vais le lire. Tu ne t'intéresses pas à l'actualité, toi ? À Paris, je n'ai jamais le temps, mais là, en week-end, je me dis que c'est sympa de savoir quelles sont les nouvelles locales, dit-elle en posant machinalement le journal sur la table du petit déjeuner.

Curieuse, je jette un œil au journal local dont le gros titre est :

UNE FEMME RETROUVÉE MORTE DANS LA FORÊT

Je pâlis.

— Ça va, Clo ? T'en fais une tête ! dit Mila en lisant à son tour le titre du journal.

Ayant décidé de faire bonne figure, je me force à sourire et répons :

— Ça va oui, mais j'ai plutôt mal dormi cette nuit.

— Oh... comme c'est mignon, ton mari te manque déjà ? me rétorque Jess encore en nuisette. Si tu veux, je peux te conseiller des

petits joujoux en attendant de le retrouver...

— Arrêtez de plaisanter, vous avez vu ça ? s'exclame Mila en montrant la une aux autres.

Interloquées, Ada et Jess se jettent sur le journal. La photo de une étant particulièrement angoissante, elles en détachent rapidement leur regard et me demandent si j'ai vu quelque chose.

Comme je ne réponds pas tout de suite, Mila insiste. Un instant, je me demande si ce n'est pas le moment de leur avouer la vérité, mais, craignant leurs réactions, je me reprends. À ma réponse négative, elles poussent un énorme soupir de soulagement et me grondent gentiment, m'obligeant à leur promettre que je ne retournerai plus jamais courir seule. Les discussions sur la dangerosité du monde vont bon train. Je suis encore plus meurtrie qu'hier mais je me conforte dans l'idée que je dois tenir bon car il est désormais trop tard pour parler.

Aux premières lueurs du jour, les rayons du soleil filtrent par les interstices des volets. Ce moment est mon préféré de la journée, celui que je prends pour moi. Doucement, j'émerge du rêve dans lequel j'étais plongée et dont je n'ai plus aucun souvenir une fois réveillée. Par la fenêtre ouverte, j'entends le bruit de la ville qui s'éveille, et par la porte entrebâillée, le gazouillis de mon petit dernier qui gentiment patiente jusqu'à l'heure du biberon.

Après m'être étirée dans tous les sens, je me lève. Le compte à rebours du quotidien a commencé. Le rythme effréné a démarré. Une heure de course chronométrée pour lever, doucher, habiller les enfants, leur donner le petit déjeuner, faire ma toilette, préparer les goûters, m'habiller, mettre les tickets de cantine dans les cartables, et puis se dépêcher pour attraper le bus au bout de la rue. Le bus qui m'emmène à l'aéroport.

Même quand il est tard ou qu'il fait nuit, j'ai toujours préféré le bus au métro. Pour de multiples raisons, mais une seule suffirait : la beauté du panorama ! Chaque fois que je monte dans le bus, à Paris, je m'assieds près de la fenêtre et profite de la vue. Mieux encore, je l'admire. Certains se disent blasés des paysages qu'ils voient tous les jours. Moi, c'est l'inverse. Plus le temps passe et plus je suis sensible à la beauté de la Ville lumière, ses monuments, ses parcs, ses ponts... Autant de photos magnifiques à faire et à publier sur Clollidays, quelle aubaine !

Le soir, quand, malgré la fatigue, j'ai du mal à m'endormir à force de penser à toutes les choses à faire le lendemain, au lieu de compter des moutons, je refais dans ma tête le trajet du musée d'Orsay à la Bastille. Cet itinéraire est certainement l'un des plus beaux de Paris. En longeant les quais de Seine, je songe au luxuriant jardin des Tuileries, à l'imposant musée du Louvre dont j'aperçois la majestueuse pyramide, à la place du Châtelet et son célèbre théâtre, à l'impressionnante place de l'Hôtel de Ville puis, au loin, à la colonne de Juillet, place de la Bastille. Ces rêveries suffisent à mon bonheur. Mais ce que je préfère par-dessus tout, c'est Notre-Dame. Ce monument historique qui trône sur l'île de la Cité m'a toujours fascinée. Ses secrets d'histoire, ses trésors mystérieux, sa mémoire spirituelle en font un lieu unique au monde.

Parfois, j'aime me mêler aux touristes toujours plus nombreux qui la visitent.

Malheureusement, ce matin, rien ne va plus. Une sourde angoisse me vrille le cœur. Pire encore, je ressens le besoin de quitter Paris. De quitter ma vie tout court, d'ailleurs.

Depuis mon escapade avec les filles, dire que je suis perturbée est un doux euphémisme. Tirillée par la décision que j'ai dû prendre en un instant et dont je doute qu'elle soit la bonne, je ressasse. Jusqu'ici, je n'avais jamais eu de problèmes pour dormir. Mes nuits étaient les seuls moments où mon cerveau se mettait en pause. Mais, désormais, des images de l'agression me reviennent en boucle et le sommeil ne me semble même plus salvateur. Je ne supporte pas de revivre la scène et pourtant, je suis incapable de m'en affranchir. Moi qui n'ai jamais été migraineuse, j'ai des maux de tête tellement forts que j'en viendrais presque à avoir envie de me cogner contre un mur pour arrêter la douleur... C'est affreux. En même temps, comment puis-je me plaindre alors que je suis loin d'être une victime ? En mon âme et conscience j'ai choisi d'oublier, alors pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ?

Puisque j'ai tu l'agression de la cycliste à mes amies, j'ai décidé de ne rien dire non plus à mon mari. Mais mentir à Maxime par omission me pèse plus que je ne l'aurais pensé. Essayer d'oublier ce que j'ai vu est un fardeau trop lourd à porter dont il va tout de même falloir que je m'accommode. Je n'ai pas le choix. J'ai pris une décision et je dois m'y tenir.

Pour m'occuper l'esprit et m'empêcher de penser au week-end dernier, je me suis jetée à corps perdu dans le blog. Comme promis aux filles, j'ai contacté M. Ruitare lundi. Nous avons rendez-vous dans six jours. Six jours pendant lesquels je n'ai qu'un seul objectif : anticiper sa proposition. M'y préparer au mieux. Ça, au moins, je sais faire.

En attendant, je me concentre sur les tâches quotidiennes. Il n'y a rien de mieux que la routine pour reléguer mes idées noires au second plan. Je vais donc commencer par aller faire mes courses au marché pour prendre l'air et acheter des fruits et légumes de saison. Non pas que le frigo soit vide mais, comme cuisiner m'a toujours vidé la tête, et que c'est exactement ce dont j'ai besoin, je sais ce qu'il me reste à faire. Aller acheter de quoi mijoter un bon petit plat pour ce soir. Cuisiner, c'est du plaisir, pas de la souffrance.

Au moment de partir, impossible de trouver mon téléphone. Il n'est ni dans mon sac à main, ni en train de charger. Je fais trois fois le tour de la maison, je soulève les coussins du canapé, je peste contre les jouets des enfants qui traînent au milieu du salon, dans le couloir, sur leurs lits... mais, rien à faire, mon téléphone est introuvable et ça commence sérieusement à m'énerver.

Je ne peux même pas m'appeler avec le fixe car Max a supprimé le

téléphone. De toute façon, il y a de bonnes chances que mon portable soit sur vibreur... Je pourrais partir sans, oui, je n'en ai pas besoin pour acheter trois carottes, quatre pommes de terre, deux échalotes et un kilo de viande. Mais quand même, tout l'intérêt d'avoir un portable, c'est de pouvoir être joignable à tout instant. Alors, où est-il ? C'est pas croyable de ne pas savoir où sont ses affaires...

Au comble du désespoir, je me résous à m'en aller sans mon téléphone quand je réalise qu'au-delà d'une certaine habitude, cet objet pourrait m'être extrêmement utile. Imaginons que j'ai un accident, ou un imprévu, j'aurais l'air bien bête de ne pas l'avoir emporté. La scène de l'agression me revient alors en pleine face, comme un boomerang. Et si cela n'arrivait pas qu'aux autres ? Et si je me faisais agresser sur le chemin ? Et si l'agresseur, de peur d'être démasqué, en avait désormais après moi ? Aussitôt, je me raisonne. J'habite à huit cents kilomètres du lieu de l'agression, personne ne peut savoir où je me trouve, alors il faut que j'arrête de paniquer. Je vais sortir, même sans mon téléphone. De temps en temps, ça peut aussi faire du bien de couper, ne pas être esclave des joujoux électroniques. Je peux le faire.

J'enfile donc mes chaussures, je saisis mes clés et je pars en claquant la porte de façon énergique. Je n'ai besoin de rien, ni de personne. Je vais bien, après quatre jours de rotations, aujourd'hui je suis *off* et je compte bien en profiter. Ma force de conviction ne dure qu'un court instant car, à peine sortie dans la rue, je me surprends à observer avec attention les ruelles perpendiculaires, redoutant à chaque croisement de faire une mauvaise rencontre... Et puis, comme évidemment rien d'extraordinaire ne se passe, je poursuis mon chemin en soupirant. Regrettant d'être si sujette au stress, je me dis que maintenant que je suis en route, je n'ai plus qu'un seul objectif : acheter au plus vite ce dont j'ai besoin pour rentrer le plus rapidement possible chez moi. Ma maison est mon refuge, même si elle me semble bien loin en cet instant.

Arrivée sur la place du marché, je repère mes commerçants traditionnels et cours d'un étal à l'autre. Voilà, j'ai ce qu'il faut. Inutile de traîner plus longtemps, je jette un œil derrière moi pour vérifier que personne ne me suit et, rassurée, je prends le chemin du retour.

Aussitôt rentrée, je referme la porte derrière moi.
À clé.

Là, je me dirige vers la cuisine dans laquelle je déballe mes courses. Je sors une cocotte du placard, j'enfile mon tablier, me lave les mains et commence à éplucher les légumes. Je suis dans mes pensées lorsque j'aperçois une ombre s'approcher de la baie vitrée. Persuadée que Maxime est chez un client, je sursaute. Un geste brusque et je me coupe avec l'économe. Il ne manquait plus que ça : je saigne. Je jure. Je m'en

veux.

— Hey *sweetie*, tu t'es coupée ?

Américaine par mon père, des expressions me viennent naturellement en anglais. Et Maxime, taquin, aime en user. Il n'y a pas de *chéri*, *doudou* ou *amour* entre nous, c'est plutôt *sweetheart*, *honey* et *darling*. C'est devenu une habitude, une sorte de jeu ; non seulement nous aimons les expressions anglaises mais en plus, c'est la langue que nous utilisons lorsque nous avons envie d'avoir une conversation d'adultes. Astuce très pratique en présence des enfants qui, même si je m'attache à leur apprendre la langue depuis leur plus jeune âge, ne la maîtrisent pas aussi bien que nous.

— Évidemment que je me suis entaillée, tu le vois bien, dis-je d'un ton sec pour le rembarrer.

Immédiatement, à la tête de Maxime, je me rends compte que ma réaction est complètement disproportionnée. Ma gorge se noue. Incapable de me contrôler, les larmes me montent aux yeux.

— Je vois surtout que tu n'as toujours pas compris la technique pour éviter de pleurer en épluchant des oignons, dit Maxime sur le ton de la plaisanterie. Laisse-moi faire, je vais te montrer.

Je sais bien que ce n'est pas à cause des oignons que je pleure mais ce n'est pas grave, ce prétexte est bon à prendre pour m'extraire de cette situation gênante. Mon mari est évidemment à mille lieues d'imaginer ce que j'ai dans la tête. Tant mieux, j'en profite donc pour aller me passer un coup d'eau fraîche sur le visage. En relevant la tête, je me regarde dans le miroir de la salle de bains. Moi qui ai d'habitude un visage jovial, j'ai une petite mine ce matin. Et ce n'est que ce que je laisse paraître... Qu'y a-t-il sous ma carapace de femme modèle ?

Quand je le rejoins dans la cuisine, Max a fini d'éplucher les légumes et me demande de sortir le beurre pour les mettre à mijoter. J'ouvre la porte du réfrigérateur pour attraper la plaquette de beurre et, par miracle, je retrouve mon téléphone ! Cela me revient à présent... Juste avant de partir, ce matin, j'ai débarrassé la table du petit déjeuner et j'ai dû ranger mon portable en même temps que la bouteille de lait. Logique. Pas malin, mais logique. Enfin, ça peut arriver à tout le monde ; ce qui compte, c'est que je l'aie retrouvé.

Apparemment pas surpris de me voir sortir mon téléphone du réfrigérateur, Maxime me demande :

— Tu vas courir avec les filles aujourd'hui ?

Ayant toujours entendu dire que quand on ne savait pas quoi répondre, il valait mieux se taire, je choisis le silence. Mais, dans ce cas précis, cela ne fonctionne pas, car Maxime, croyant que je ne l'ai pas entendu avec le bruit de la hotte, insiste :

— Clo, tu m'entends ? À quelle heure tu cours ?

— Je ne vais pas courir.

— Ah non, c'est pas vrai ! s'exclame-t-il comme s'il le savait déjà. Elles t'ont toutes lâchée pour aujourd'hui ? Attends, laisse-moi deviner, vous êtes trop crevées, vous avez du mal à récupérer du week-end dernier, c'est ça ?

Vexée, je m'empresse de répondre qu'il se trompe complètement, que le week-end dernier entre filles n'a connu aucun excès si ce n'est celui des discussions jusqu'à pas d'heure.

— Arrête, Clo, t'es rentrée avec une sale tête et tu t'es traînée toute la semaine. Je ne te juge pas, mais tu pourrais reconnaître que vous avez tiré sur la corde...

Piquée au vif, le rouge me monte aux joues. Je ne peux m'empêcher de le contredire :

— Mais non, pas du tout ! Si je te dis qu'on n'a rien fait de spécial, pourquoi ne me crois-tu pas ?

— T'énerve pas comme ça. Un week-end entre potes, c'est jamais très reposant, c'est tout. Et puis, avoue que t'as une sale tête...

Suis-je vraiment si transparente ? J'avais pourtant l'impression d'avoir bien donné le change cette semaine. En apparence, tout au moins. Enfin, que la journée commence sur ce ton n'augure rien de bon. Étant donné que je ne peux pas lui parler de ce qui s'est réellement passé dimanche dernier, je botte en touche.

— Tu dois avoir raison. Je suis fatiguée, j'ai dû attraper un truc.

— Oui, c'est ça oui...

Moqueur, il s'approche de moi pour m'embrasser furtivement et se dirige vers sa cabane faisant office de bureau au fond du jardin. Il ajoute :

— Je te laisse, j'ai un rendez-vous client. Puisque tu ne cours pas, tu peux récupérer les enfants à 16 heures ?

On a toujours fonctionné comme ça avec Maxime, mais je ne sais pas pourquoi, dans le cas présent, j'ai l'impression qu'il me dit ce que je dois faire et je n'aime pas du tout ça. Malgré tout, j'opine du chef. Maxime peut aller bosser tranquille, j'irai chercher les kids à l'école.

Des surprises, des secrets, des mystères... j'ai toujours aimé ça. Un peu moins en ce moment, je l'avoue.

Six jours plus tard, quand j'arrive au pied du superbe immeuble haussmannien dans lequel j'ai rendez-vous avec M. Ruitare, je me dis qu'il est grand temps d'éclaircir toute cette histoire.

Experte en bonnes manières sans pour autant faire des manières, je suis un peu impressionnée par le côté majestueux de l'entrée de l'immeuble. Mal à l'aise, je m'annonce auprès de la réceptionniste :

— Chloé Tomasini, j'ai rendez-vous avec M. Ruitare.

— Veuillez prendre place, madame. Je l'informe immédiatement de votre arrivée.

Je m'installe dans un des fauteuils de l'accueil résolument modernes, design et rouges. Mais si peu confortables ! Qu'il est difficile de paraître à son avantage dans un fauteuil qui vous oblige à vous tenir raide comme un piquet sur l'extrême bord de peur de vous enfoncer jusqu'au fond du siège, affalée contre le dossier... Dans ces cas-là, je repense toujours à la phrase que mon père n'a jamais cessé de m'asséner : « On n'a jamais deux fois l'occasion de faire une bonne première impression. » Certes. Mais les designers de ces fauteuils ont dû manquer une étape alors. Car il est tout bonnement impossible de faire bonne impression dans ces conditions.

Quelques minutes plus tard, l'assistante de M. Ruitare vient me chercher et me mène jusqu'au septième et dernier étage. Lorsque la porte s'ouvre sur une superbe salle de réunion, je comprends qu'on souhaite m'en mettre plein les yeux. La vue sur les toits de Paris est époustouflante ; d'ici, on a la sensation de dominer le monde. Toutefois, et même si mille idées me passent par la tête, je garde les pieds sur terre et attends de connaître cette mystérieuse proposition.

M. Ruitare arrive par une porte dérobée au fond de la salle et prend place à côté de moi. S'il est entré dans ma zone de confort, je n'ai pas pour autant l'intention de céder à ses avances – professionnelles cela va de soi.

— Chloé, vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? me demande-t-il.

Ça commence bien ! Malgré tout le respect que je lui dois, je trouve qu'il se montre trop familier. Mais peut-être pense-t-il que dans le monde des blogueurs, tout est moins formel ? Après tout, pourquoi pas. Alors, je réponds :

— Oui, bien sûr.

Après les formalités d'usage, M. Ruitare va directement à l'essentiel :

— Chloé, je ne vais pas vous refaire l'histoire du *Guide du Globe-trotter*, vous nous connaissez depuis toujours en tant que touriste et, depuis quelques années, en tant que blogueuse influente. Comme je vous l'ai déjà dit, nous vous connaissons aussi, mais pas pour les mêmes raisons.

Je sais parfaitement que M. Ruitare essaie de me flatter. Je connais bien cette méthode d'approche pour amener finement une proposition que je ne serai plus à même de refuser. Mais je suis venue ici pour écouter une proposition, il n'est pas question que je donne ne serait-ce qu'un début d'avis sur celle-ci. Je me suis promis, quoi qu'il me présente, de lui répondre que je devais y réfléchir. Pas de décision hâtive, jamais.

M. Ruitare poursuit :

— Si nous sommes leader sur le marché des guides de voyage, nous

n'avons malheureusement pas assez anticipé l'explosion du numérique, et aujourd'hui nous avons du mal à rattraper notre retard face à des concurrents exclusivement sur Internet.

Un peu gêné par ce constat d'échec, M. Ruitare marque une pause. Puis, il reprend d'un ton plus convaincant :

— Vous avez une excellente réputation et de fidèles abonnés, tandis que nous avons une forte notoriété et une expérience historique dans le domaine des voyages. À nous deux, nous sommes complémentaires.

Ce n'est pas faux, me dis-je.

— Aussi, plutôt que de passer des mois à essayer de mettre en place une nouvelle stratégie digitale innovante sur le long terme, nous pensons qu'il serait plus efficace de vous faire une proposition. Chloé, que diriez-vous d'envisager de nous vendre votre blog ?

Estomaquée, je ne sais que répondre. Évidemment, puisque *qui ne dit mot consent*, M. Ruitare prend mon silence comme un assentiment. Alors, il enchaîne :

— Bien sûr, l'intégration de votre blog sous la marque du *Guide du Globe-trotter* nécessiterait quelques adaptations techniques. Et, pour participer à son lancement et à sa réussite, nous aurions besoin de vous pour effectuer sa promotion lors de certains événements. Travail pour lequel nous sommes bien entendu disposés à vous rémunérer. En revanche, une fois cette période de transition effectuée, cet outil serait notre propriété et vous, dégagée de toute obligation. Libre à vous de reprendre une vie normale, et peut-être même créer un nouveau blog sur un autre thème qui vous tient à cœur, qui sait ? Chloé, qu'en dites-vous ?

— J'ai besoin d'y réfléchir, dis-je comme prévu.

— Bien entendu. Mais j'insiste sur un point : soyez assurée que nous sommes convaincus de la réussite de notre projet commun, faute de quoi nous ne vous aurions pas abordée. Prenez le temps qu'il vous faudra, nous saurons être patients. Et, si vous me le permettez, je vous recontacterai d'ici quelques jours.

Habitué à aller droit au but, M. Ruitare a déjà mené la discussion à son terme. Il me raccompagne vers la sortie, récupère mon badge visiteur et retourne vaquer à ses occupations.

Dans la rue, seule, je suis un peu perdue. Je réalise que je marche avenue de Wagram, et j'essaie de me raccrocher à des choses concrètes, rassurantes. Mes amies savent-elles que je connais par cœur les noms des douze avenues formant l'étoile autour de l'Arc de Triomphe, et dans l'ordre, s'il vous plaît ?

Avec mon frère, Paul, nous avons toujours eu des relations privilégiées. Est-ce pour cette raison que je suis tombée amoureuse de Maxime, son meilleur ami à l'université ? Amoureux de la vie, après

avoir royalement raté sa première année de maths sup', il avait réussi à convaincre ses parents de l'intérêt de se présenter aux Beaux-Arts. Ce qui était au départ vu comme une lubie a finalement abouti sur un vrai métier : celui de graphiste.

Puis, il y a onze ans, par une belle soirée d'été, Maxime m'a sorti le grand jeu : dîner aux chandelles pour fêter notre anniversaire de rencontre suivi d'une promenade au clair de lune et enfin, la montée des marches de l'Arc de Triomphe. Là, à plus de cinquante mètres de hauteur, Paris à nos pieds, il a d'abord étalé sa culture générale en me récitant les noms des avenues. Ensuite, alors que j'étais encore impressionnée par ses connaissances, il m'a fait sa demande. Lui qui n'a jamais été particulièrement romantique a cette fois laissé s'exprimer toute sa créativité pour me surprendre. Cela a marché. Subjuguée par la magie du lieu, j'ai dit oui. Un oui franc, sincère et massif, à l'image de l'engagement que je prenais.

Toujours tournée vers l'avenir, je ne me suis jamais attardée dans le passé. Chaque seconde passant étant une seconde de moins à vivre, je préfère profiter pleinement de l'instant. Aimer, désirer et oser sont les maîtres mots de ma façon d'être et de penser. Avancer, toujours plus loin, ne rien regretter. Dans mon boulot comme dans ma vie privée.

Me marier avec Maxime était une décision logique, de bon sens, facile à prendre. On aurait largement le temps plus tard de cogiter ; en attendant, j'étais prête à me lancer, sauter dans le vide, vers l'inconnu d'une vie à deux dont j'espérais qu'elle nous réserverait bien des surprises.

Mais là, dans l'immédiat, comme disent les petits, j'ai une bonne et une mauvaise surprises.

Pour changer, commençons par la bonne. Depuis quelques jours, je ne suis tellement pas dans mon assiette que je commençais à me dire que toute cette histoire n'était peut-être qu'une supercherie. Mais non. M. Ruitare avait bien une proposition à me faire. On ne peut plus sérieuse de surcroît. C'est bien, au moins, maintenant je sais à quoi m'en tenir, ou presque puisqu'il n'a donné aucun montant. Serais-je prête, sur le principe, à vendre mon blog ? Je suis incapable de répondre à cette question mais il va falloir que je m'y penche, sérieusement.

La mauvaise surprise, c'est l'agression dont j'ai été témoin. Comment ai-je pu me mettre dans une situation pareille ? Plus seule que jamais, je me prends à rêver d'un bouton *reset* sur lequel je pourrais appuyer pour ne plus penser. Mieux encore, un bouton *rewind* pour revenir en arrière, ne pas aller courir ou plutôt si, y aller, avec les filles, et sauver cette femme. Pourquoi n'ai-je rien fait ? Rien dit ? Que vont penser mes amies lorsqu'elles apprendront la vérité ? Car tout finit toujours par se savoir, j'en ai bien peur... Non, inutile de broyer du noir, si cela devait

se savoir, ce serait déjà fait. Or, comme rien ni personne n'est venu me poser de questions, je suis à l'abri. Sereine, non. Mais à l'abri, oui. Il ne tient qu'à moi de faire comme si de rien n'était.

Coûte que coûte.

— Alors, ça donne quoi ? m'interroge sans préambule Mila au téléphone.

En général, quand Mila m'appelle, c'est plus pour un service que pour prendre de mes nouvelles, aussi, je lui demande à quel sujet.

— T'allais bien chez le dentiste aujourd'hui, non ? T'as pas eu trop mal ?

Voyant que je ne réagis pas à son humour du jour, elle change de stratégie, et enchaîne d'un ton plus posé :

— Mais non, allez je te charrie, ton entretien, voyons ! Pourquoi crois-tu que je t'appelle ?

— Ah oui ! Oui, super, faut que je te raconte. Franchement, leurs bureaux sont magnifiques, je suis impressionnée. M. Ruitare ne m'a pas menti, il avait bien une proposition à me faire. Ils veulent racheter mon blog, tu te rends compte ?

— C'est vrai ? Mais c'est génial ! Alors, combien ils te proposent ?

— Attends, t'enflamme pas. Pour l'instant il m'a juste parlé de leur intention. Mais je n'ai rien, aucune proposition concrète, aucun chiffre.

Étonnée de la lenteur des décisions dans les grandes entreprises, Mila ne voit plus l'intérêt de poursuivre cette discussion, alors elle change de sujet :

— Dis-moi, tu pourrais venir ce soir à mon concert ?

— Je crois pas, non, Maxime m'attend à la maison et je me suis levée tôt ce matin, j'étais sur le vol de 6 heures Paris-Malaga, je suis épuisée, Mila...

— Allez, s'il te plaît, Clo ! C'est la première fois qu'on joue aux *Petits Pères*, le nouveau concept de Valéry, celui qui nous a permis de faire notre première scène il y a trois ans, tu te souviens ? C'est un bar branché dans lequel on peut jouer nos morceaux, et pas toujours des reprises. Ada et Jess sont d'accord. C'est vraiment important pour moi de pouvoir compter sur mes amies...

Surprise par la tournure que prend la conversation et le ton suppliant de Mila, je lui promets d'en parler avec Maxime dès que je serai rentrée. Car si je veux sortir ce soir, il faudra que je négocie avec lui pour qu'il garde les enfants.

À peine le seuil de la porte franchi, je suis ensevelie sous une avalanche de bisous qui chasse mes sombres pensées. Pour faire plaisir à Eliot, qui a encore toute l'énergie et l'innocence d'un enfant de deux ans et demi, Lucas et Marion s'amuse à me sauter au cou.

Contrairement à leurs camarades de classe, mes enfants ne savent jamais où leur mère se trouve. À tout moment de la journée, je peux être dans une autre ville ou quelque part dans le ciel. Leur imagination débordante leur permet de rêver. Depuis qu'ils sont tout petits, je suis une fée, me déplaçant au gré des missions que j'ai à mener. Les passagers des vols que j'effectue sont mes lutins dont je dois m'occuper en attendant de rentrer. Même si mon planning de rotations est planifié des semaines à l'avance, dans mon métier, il n'est pas rare d'avoir un changement de dernière minute. Aussi, chaque retour à la maison est une fête. Ça tombe bien car toute la famille aime célébrer et se réjouir des petites choses du quotidien.

Un jour, alors qu'Eliot s'est esclaffé en voyant un écureuil passer dans le jardin, Marion a lancé l'idée qu'on devrait noter les choses qui nous font le plus plaisir dans la vie. Maxime, qui a trouvé l'idée de sa fille excellente, a ajouté qu'il n'était pas nécessaire de citer des choses exceptionnelles mais que cela pouvait être aussi des petites attentions. Attablés dans la cuisine, le point central de notre maison, Lucas a sorti un stylo et Marion a proposé son premier *petit moment de bonheur*. J'ai renchéri, puis Lucas, Maxime et ainsi de suite. Pour Eliot, il suffisait de se rappeler ce qui le faisait le plus rigoler et on pouvait le retranscrire. Ainsi, au bout de quelques minutes, nous avons réussi à nous accorder sur une liste de dix petits bonheurs que voici :

- Voir un écureuil passer dans le jardin et grimper dans l'arbre (encore mieux s'il grignote une noisette) – Eliot
- Deviner des formes d'animaux dans les nuages – Maman
- Bouquiner sur la plage avec un oreiller de sable confectionné par ses enfants – Maman
- L'odeur du beurre sur les doigts quand on fait des gâteaux et l'odeur du gâteau qui cuit – Marion (et Lucas)
- Une baguette fraîche et croustillante – Papa (et toute la famille)
- Courir dans les champs de maïs et voir les épis bouger – Lucas
- Partir en vacances ! – Tous
- Inviter une copine à la maison – Marion
- Manger des fraises – Eliot (et Marion)
- Se trouver en haut d'un sommet et voir un paysage à couper le souffle – Papa

Depuis, comme une sorte de dix commandements de notre famille, cette liste est affichée sur le réfrigérateur avec un magnet en forme de voiture. Avec le temps, l'encre s'est un peu effacée et le papier a gondolé, mais Marion a décidé de bientôt refaire le tour des petits

moments de bonheur de chacun pour la mettre à jour. Plutôt petite pour son âge, ma fille compense avec le langage. C'est un vrai moulin à paroles ! Qui sait mener son petit monde à la baguette, ses frères comme ses copines.

Après un plat de pâtes carbonara confectionné à toute vitesse, et avalé goulûment par toute la famille, il est l'heure de coucher nos enfants.

— Allez hop, au lit ! dis-je à ma tribu tout en débarrassant. Demain il y a école...

Une fois les enfants couchés, je raconte à mon mari les détails du rendez-vous avec M. Ruitare tout en chargeant le lave-vaisselle, cette invention qui a révolutionné nos vies.

Maxime est estomaqué. Comment mon blog, qui est un passe-temps rappelons-le, peut-il intéresser un grand nom du tourisme français ? Est-ce que j'aurais pu imaginer ça ? Était-ce mon intention inavouée ?

En train de me battre avec un verre qui ne veut pas rentrer dans l'interstice restant dans le panier du haut, je détrompe Maxime dans ses idées de conspiration.

— Non, je n'ai jamais pensé si loin. Tu sais bien que j'ai créé mon blog pour partager mes bons plans et là, je suis allée au rendez-vous parce qu'il s'est présenté à moi, mais comment voulais-tu que je prévoie tout ça ? Je ne suis pas devineresse !

Pouffant de rire, Max me reprend :

— Euh... devin, tu voulais dire devin, c'est ça ?

— Oui, sauf que je suis une fille et qu'au féminin, *devin*, c'est *devineresse* !

— Non mais c'est quoi ce mot, Clo ? T'es pas devin, quoi. Fais simple, tout le monde comprend.

Avec Max, j'ai souvent l'impression de devoir me justifier. Et puis d'ailleurs, pourquoi ce verre ne veut-il pas trouver sa place ?

— Faire simple ou pas, c'est pas la question. Il faut utiliser les bons mots. En l'occurrence, ici, le bon mot, c'est devineresse.

— *En l'occurrence*, donc... répète mon mari en exagérant sa prononciation.

— OK, je suis pas voyante si tu préfères...

En s'apercevant que j'ai ressorti un mug, deux verres à pieds et trois coupelles pour tenter de tout faire rentrer dans le lave-vaisselle, Maxime me charrie :

— T'es pas non plus experte en rangement de lave-vaisselle, je vois.

Au moment où il se rapproche pour m'aider, je pousse de façon énergique le dernier verre – espérant ainsi lui couper l'herbe sous le pied – et, malheureusement, mon geste se solde avec un bris de verre. Je pousse un juron. Je ne prends même pas la peine de ramasser le verre brisé, je repousse violemment les paniers d'une main et referme la

porte du lave-vaisselle d'un pied. En pestant.

— Vas-y, casse-le ! dit Maxime passablement irrité. Non mais, t'es en train de t'en prendre à un lave-vaisselle. Qu'est-ce qui ne va pas, Clo ?

Énervée, bien incapable de poursuivre cette discussion, je décide de revenir au sujet du blog. Je rappelle à mon mari que, comme on s'intéresse à Clollidays, il faut absolument que je continue à l'enrichir, pour lui donner encore plus de valeur. Bien sûr, Max est d'accord avec moi, même s'il ne sait pas dans quoi il vient de s'embarquer.

Je le laisse se débrouiller avec la vaisselle, et je passe une tête dans les chambres de mes enfants, endormis, l'insouciance incarnée. Quand ils étaient bébés, je souriais lorsqu'ils dormaient littéralement à *poings fermés*. En voilà une bonne expression, si simple et si juste. Quand pourrais-je à nouveau dormir si paisiblement ? Oublier mes tracas. Ne plus penser à rien. Rêver. Seulement rêver.

Partie dans notre chambre le temps de me calmer, je reviens, rafraîchie, remaquillée et habillée d'une petite robe noire et de mes ballerines fétiches. Mes cheveux châains étant toujours en bataille, j'aime dire que je suis coiffée au naturel.

— Tu sors ? s'étonne Maxime.

— Mais oui, tu sais, ce soir, Mila est en concert dans un nouveau club.

Troublé, Maxime me demande s'il a raté quelque chose car il ne se souvenait pas que je sortais ce soir. Sachant combien mon mari est étourdi, j'abuse de la situation pour lui faire croire que je lui en ai déjà parlé mais que, comme d'habitude, il n'a pas dû l'entendre... Un petit mensonge de rien du tout me paraît plus simple que de négocier avec lui pour ressortir à peine rentrée. Il faut parfois savoir éviter des discussions à n'en plus finir !

— Bon, faut que je file, j'ai rendez-vous avec les filles, et puis si l'endroit est sympa, je pourrais peut-être en parler sur le blog, qui sait ?

Le lendemain, je reçois un message de M. Ruitare me félicitant pour l'article épatant rédigé sur le nouveau lieu de concert à la mode. Ce billet, joliment habillé de photos du concert du groupe de Mila, fait un carton. Il est liké, commenté et partagé à foison. Tant mieux, un petit succès dans le genre est toujours bon à prendre.

Message d'Ada :

« Apéro en terrasse ? Chiche ! »

Ma réponse :

« Impossible, invitation pour le blog »

Message d'Ada :

« What a shame !! »

Nombreux sont ceux qui ne savent qu'écrire en langage SMS avec des abréviations et raccourcis phonétiques, mais pas Adélaïde. Au contraire, elle a toujours accordé beaucoup d'importance à écrire correctement, et sans jamais oublier la ponctuation, s'il vous plaît. C'est son côté carré, pour ne pas dire maniaque, qui ressort.

Pour aller plus vite, je l'appelle :

— Ada, je suis invitée à l'inauguration d'une toute nouvelle agence de voyages, mais viens avec moi si tu veux.

— Haha, je savais bien que t'aurais besoin de mon palais pour goûter les petits-fours.

— Viens plutôt avec ton nez, miss Paname, cette agence teste le marketing olfactif pour inciter ses clients à choisir une destination plutôt qu'une autre.

Interloquée, Ada renchérit :

— C'est pas vrai. Ça voudrait dire qu'ils sont capables de te faire sentir une bonne odeur de pizza pour te donner envie d'aller en Italie ?

— Absolument !

— Je serais curieuse de savoir si la brandade de morue remporte autant de succès pour le Portugal, dit-elle en se moquant. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire aujourd'hui pour vendre...

— T'as raison. Mais tu viens alors ou pas ?

— Envoie-moi l'adresse, j'arrive !

Je raccroche en souriant à l'idée de passer une soirée seule avec Ada. Ma confidente, mon double, mon âme sœur. À elle normalement, je peux tout dire... Depuis que nous nous connaissons, notre amitié est pleine et entière. On a vécu tellement de choses ensemble, belles ou moins belles, mais c'est dans l'adversité qu'on s'est soudées. Alors, comment se fait-il qu'aujourd'hui, je lui cache quelque chose ? Pourquoi ne lui raconterais-je pas tout simplement ce qui m'est arrivé ?

Sur le trajet pour rejoindre l'agence de voyages, j' imagine Adélaïde perchée sur ses talons de dix centimètres, se délectant du bruit de ses pas sur le bitume. Comme un signe du destin, nous arrivons en même temps à notre lieu de rendez-vous. J'aperçois sa démarche chaloupée, nous nous embrassons et entrons dans l'agence avec entrain.

— Clo, tu vas bien ? me demande Adélaïde une fois dans la boutique.

— Oui.

— C'est un petit oui, ça...

— Oui ! dis-je si fort que les autres invités nous regardent d'un mauvais œil.

Adélaïde a toujours aimé être la reine des lieux, mais jamais en se faisant remarquer par mes facéties, alors elle me gronde gentiment des yeux. Un verre de vin blanc bio dans une main, un petit-four dans l'autre, elle me questionne encore :

— Qu'est-ce qu'on fait là exactement, tu m'expliques ?

— On découvre, on goûte, on teste et après tu m'aideras à écrire l'article pour le blog !

— OK, si tu es prête à publier quelque chose du genre : « Si vous aimez les mélanges d'odeurs nauséabondes, les endroits surchauffés et que vous n'avez pas de cerveau, alors la nouvelle agence *Senteurs de voyage* est faite pour vous ! »

— Je vois que tu es inspirée...

Je connais bien Ada, je n'aurais jamais dû la traîner dans ce genre d'endroit qui se veut novateur mais qui ne s'en donne pas les moyens. Que peut-il y avoir de pire pour une agence de voyages dans laquelle les clients passent généralement du temps pour choisir leur destination que de ne pas avoir de climatisation ? Malgré toute la bonne volonté de l'hôtesse, les clients qui ont chaud ressentent généralement un malaise qui, inconsciemment, leur fait redouter leur départ. Ils s'imaginent déjà coincés dans l'avion à chercher de l'air frais qui manque cruellement. C'est humain. À ceci s'ajoutent les odeurs qui sont décuplées sous le compte de la chaleur et le rendu final est... pitoyable.

Cette soirée de lancement est un fiasco et pourtant, en tant qu'invitée de marque, je vais devoir en parler sur le blog. Je n'ai vraiment pas besoin de ça en ce moment. Au contraire, j'aimerais n'avoir que des articles positifs à publier pour montrer combien Clollidays est au top. Si seulement je pouvais ne participer qu'à des événements de prestige ! Pourquoi m'être spécialisée dans les voyages en famille et pas dans les voyages de luxe ? On commet tous des erreurs.

Il n'empêche qu'il va falloir que j'use de subterfuges pour parler en bien de cette nouvelle agence car de cela dépend mon entrée dans le prestigieux groupe auquel appartient cette franchise. La fin justifie les moyens. J'ai toujours été honnête dans mes écrits, même si parfois j'ai dû taire certains bémols. Mentir par omission ? Connais pas. Il faut parfois savoir s'arranger avec la vérité pour s'approcher au plus près de ce que l'on escomptait. Une fois n'est pas coutume, je saurai trouver des points positifs à ce nouveau lieu incontournable dans le monde du voyage. Adélaïde n'aura qu'à commenter mon article pour nuancer mes propos, et ainsi apporter de la crédibilité à mes dires, car oui, aussi étonnant que cela puisse paraître, des avis négatifs renforcent le sentiment de sincérité.

— Clo, et si on allait boire un dernier verre dans un endroit plus calme pour finir ? me propose Ada, de façon assez directive après avoir réussi à se montrer sous son meilleur jour pendant près d'une heure.

Je sens bien qu'Adélaïde me soupçonne de lui cacher quelque chose. Depuis deux semaines, pour faire taire ma révolte intérieure, je compense en rayonnant à l'extérieur. En tout cas, je m'efforce de faire bonne figure, même si je donne l'impression d'être survoltée.

— Une autre fois, Ada. Cette soirée m’a épuisée, je rentre, dis-je en esquivant.

Surprise par ma réaction, Ada n’a pas le temps de répondre que je suis déjà partie vers mon arrêt de bus.

— Attends ! clame-t-elle en me courant après. Mais qu’est-ce qui te prend de partir comme ça ? Je te rejoins dans ta soirée pourrie et tu me laisses en plan alors qu’il n’est même pas 21 heures. T’es bizarre quand même...

Si je voulais lui répondre franchement, je lui dirais qu’il me prend que depuis l’agression je fais des cauchemars.

Même dans la journée. Dès que je suis en dehors de chez moi, je suis aux aguets, je m’assure que personne ne me suit. Pour être plus juste, j’ai peur d’être suivie. Alors je me retourne, souvent, j’essaie d’avoir des yeux dans le dos ; à défaut, je regarde par-dessus mon épaule pour m’assurer que je ne cours aucun danger. C’est idiot, ce n’est pas moi qui ai été agressée et pourtant, c’est moi qui ai l’impression d’être poursuivie. Chassée. Comme une proie. Car cet homme m’a vue. Assez longtemps pour se souvenir de mon visage. Et s’il me cherchait ? S’il en avait après moi ?

Mais comme je suis incapable de dire la vérité à mon amie, et qu’il est inutile de prendre le risque de me retrouver seule dans la rue la nuit, je réponds :

— Je suis crevée, Ada. Je suis désolée de t’avoir fait venir pour rien. Ne m’en veux pas, mais entre mes rotations, le blog, la proposition, j’ai juste envie de dormir.

Sceptique, Ada choisit de me faire confiance. En même temps, si elle a remarqué les traces bleues sous mes yeux, elle doit bien se rendre compte que j’ai besoin de repos. Sagement, elle m’embrasse et s’en retourne vers chez elle.

— Repose-toi bien et n’oublie pas, jeudi soir, 19 heures, rendez-vous aux Tuileries. En tenue de sport, miss ! énonce-t-elle à voix haute.

J’entends au loin le tac-tac rassurant de ses talons aiguilles. Son pas est vif, assuré, sans crainte, sans peur. De mon côté, en revanche, sa dernière phrase résonne en moi comme une menace...

Quelques jours plus tard, Maxime et moi nous retrouvons dans un café.

J’adore les premiers jours du mois de juin car le soleil me chauffe la peau au travers de mes vêtements dès les premières heures du jour. D’autant que je me suis

débarrassée des manteaux de mi-saison qui m’encombrent.

Je n’ai jamais aimé porter plusieurs couches.

Je ne me sens bien que lorsque je me sens libre. Il n'y a que pour mon travail que j'accepte d'être engoncée dans un uniforme, sinon je fais tout valser. En digne petite-fille de ma grand-mère, voilà déjà plusieurs semaines que je ne porte plus de collants : en effet, tous les ans entre le 15 avril et le 15 septembre, le *Code de la jeune fille épanouie*, rédigé par ma grand-mère en opposition au *Guide des bonnes manières* que lui imposait la tradition, exige de ne jamais porter de collant. Au début du printemps, il faut montrer ses jambes pour leur faire prendre un peu de couleurs ; à l'approche de l'automne, une femme doit être fière d'exhiber ses jambes dorées par le soleil estival. Les cacher serait un affront à la beauté et au désir.

Avec mon mari, nous avons prévu de passer la journée ensemble. Habituellement nous en profitons pour faire les boutiques, aller au cinéma ou nous octroyer une pause détente dans un spa, mais aujourd'hui notre priorité sera tout autre : nous devons prendre la décision de donner suite à l'entrevue que j'ai eue avec M. Ruitare au sujet du rachat du blog.

En me rejoignant, Maxime a du mal à me reconnaître : je suis tendue, limite un peu nerveuse, cela ne me ressemble pas. En même temps, cette situation complètement imprévisible n'est pas commune et lui aussi est un peu anxieux. Angoissé à l'idée que, pour une fois, nous ne soyons pas d'accord, que nos avis soient si divergents que ce qui pourrait être perçu comme une opportunité devienne en fait un problème. Des épreuves, nous en avons surmontées, raisonnablement, mais cette fois-ci la situation est différente. Ce qui devrait être positif et nous permettre de gagner un peu d'argent est en réalité comme un caillou dans une chaussure : dérangeant.

Convaincu qu'il n'y a jamais rien d'insurmontable, Maxime s'approche doucement derrière moi et m'embrasse dans le cou. Surprise de cette touchante attention, je souris. Coincée.

— *Hello sweetheart, how are you ?*

Là, ce n'est pas pour nous isoler mais pour me montrer combien il est heureux d'être ici avec moi qu'il me parle anglais.

— *Fine, thank you.*

Nous aimons aussi ces moments juste à deux, entre mari et femme. Nous déjeunons, nous buvons, nous nous sourions mais, à la fin du repas, la question du jour n'a toujours pas été abordée. Le serveur apporte deux cafés, noir pour moi, avec un soupçon de lait pour Maxime. Puis, il décide d'attaquer le sujet de front :

— Clo, j'ai bien réfléchi, appelle M. Ruitare là tout de suite maintenant et dis-lui que ce qu'il a à te proposer ne t'intéresse pas. Tu n'as aucune intention de vendre Clollidays. Point final, ça s'arrête là. Qu'il ait la décence de ne pas insister.

Surprise par le ton vindicatif de mon mari, et à vrai dire un peu

vexée, je feins de ne pas comprendre.

— Maxime, je croyais qu'on devait en discuter, justement.

Content de lui, Maxime enchaîne :

— Je voulais voir ce que tu avais dans le ventre, Clo. Et j'ai bien vu à ta tête que tu n'étais pas du tout d'accord avec ce que je viens de te dire, alors vas-y, appelle-le et dis-lui que tu as décidé d'écouter sa proposition chiffrée.

— OK, alors j'appelle M. Ruitare et je lui dis que je suis prête à l'écouter. C'est pas un peu rapide tout ça ? D'autant qu'il a dit qu'il m'appellerait. Le rendez-vous ne date que d'il y a cinq jours...

— Faut avancer, *my dear*. Toute cette situation est bizarre et ce depuis le départ. Pour l'instant, ça ne t'engage à rien, ce n'est que du positif. T'as pas envie de savoir, sérieux ?

— Si, je crois que si, mais je n'ai pas envie d'être déçue. Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre et en même temps je me dis que, vu comme ils font les choses, ils doivent avoir de bons arguments.

— Alors, vas-y, lance-toi. Tout compte fait, on n'a rien à perdre. Soit ils te font une offre alléchante et on y réfléchit, soit ça n'a que peu d'intérêt et dans ce cas c'est réglé, on continue notre vie comme on la mène aujourd'hui, non ?

Dubitative, je sens bien que je n'ai pas vraiment le choix. M'arrêter avant même d'avoir commencé serait inconcevable pour moi qui vais toujours au bout des choses. Pourtant, je ne sais plus ce que je dois faire. Serais-je perturbée au point de ne plus être moi-même ?

Je repense à la façon dont M. Ruitare m'a reçue et je me dis que, quelles que soient mes craintes, j'ai besoin de savoir.

— T'as raison, je sais quoi lui dire mais j'attendrai qu'il appelle.

En sortant mon téléphone pour vérifier qu'il n'y a pas d'appel en absence, j'entends la phrase qu'inconsciemment j'espérais qu'il prononcerait :

— *Everything is gonna be OK*, Clo, susurre Maxime.

Tout est toujours question de confiance et là, en cet instant, avec mes doutes et mes peurs nouvelles, j'ai vraiment besoin de me sentir soutenue.

La semaine suivante, c'est dans un chic restaurant parisien que je retrouve M. Ruitare. Seule à seul.

Nous sommes installés à une table carrée dans un coin de la salle, à l'abri des regards indiscrets, et il a pris place à ma gauche. Pas de face-à-face, pas de position dominant-dominé, mais un rapport de partenaires.

Je l'observe à la dérobée. M. Ruitare est plutôt bel homme, le prototype du gendre idéal. Avec son luxueux costume et ses bonnes manières, il a du charisme, c'est certain. Son physique affûté laisse à penser qu'il pratique une activité sportive régulière. En situation de stress, voire en sentiment d'infériorité vis-à-vis de quelqu'un, j'ai toujours aimé imaginer cette personne en train de courir. Quiconque est impressionnant dans un costume l'est beaucoup moins habillé en jogging et baskets, surtout s'il est en train de suer sang et eau pour gravir une côte. Je l'imagine facilement courir mais, bizarrement, beaucoup moins transpirer. Cet homme doit avoir la classe même en plein effort.

Excepté le vouvoiement, ce déjeuner n'a rien d'un rendez-vous professionnel habituel. Après m'avoir fait les louanges de son employeur chez qui il travaille depuis huit ans, M. Ruitare expose clairement la stratégie digitale innovante qu'il souhaite développer et la place qu'aurait mon blog dans cette nouvelle organisation.

— Chloé, vos abonnés vous suivent aujourd'hui pour deux raisons : 1. Vous êtes indépendante et avez une liberté de parole et d'action certaine. 2. Vous les conseillez en leur donnant des idées nouvelles. Tout le monde aime la nouveauté. L'attrait du changement, de la découverte, de l'inédit est le moteur de tout globe-trotter. Par ailleurs, votre expérience rassure les familles car, si vous, avec votre mari et vos trois enfants, l'avez fait et que vous avez pris le temps d'en parler, c'est que cela en vaut la peine.

Que répondre à ces compliments ? Merci ?...

— Merci.

— Pour le premier point, nous ne pourrions pas suivre, évidemment, puisqu'une fois intégré dans notre site internet, votre blog sera exclusif au *Guide du Globe-trotter*. Mais cela n'empêche pas la transparence. Les abonnés pourraient continuer à donner leurs avis, lesquels offriront

une autre vision de l'endroit présenté. En revanche, pour le second point, nous sommes très doués.

M. Ruitare poursuit en m'indiquant que les guides papier connaissent une édition annuelle et que les informations en ligne sont actualisées en temps réel. Ainsi, un internaute qui se connecte à six mois de son projet de voyage et qui se rend à nouveau sur le site à quelques jours de son départ n'aura pas les mêmes informations. Partant du principe qu'il n'y a rien de pire pour un touriste que de chercher un bon plan proposé par un guide et de s'apercevoir, une fois arrivé à l'adresse indiquée, que l'établissement a fermé, le *Guide du Globe-trotter* a toujours fait des mises à jour sa priorité.

— Alors Chloé, maintenant que vous avez réfléchi à l'éventualité de nous vendre votre blog, qu'en pensez-vous ?

Comment parler d'argent sans passer pour une personne intéressée ?... Pourquoi l'argent est-il encore de nos jours un sujet tabou ? Pourquoi M. Ruitare ne m'a-t-il pas tout de suite dit le montant de leur proposition ? Car qui dit proposition, dit coût et celui-ci influencera forcément ma décision. *Savoir négocier.*

M'armant de courage, je lui demande :

— Pourrais-je savoir à combien vous estimez la valeur de mon blog, monsieur Ruitare ?

— Parfaitement, Chloé.

À ce moment, il sort de sa mallette un porte-documents qu'il fait glisser sur la table pour me le présenter.

— Allez-y, je vous en prie, ouvrez-le.

Confiante, j'ouvre le porte-documents, me saisis de la feuille volante qui s'y trouve et lis la proposition rédigée en bonne et due forme.

Tout d'abord, après une période de passation, je m'engage à me détacher complètement de mon blog, je cède entièrement mes droits. Le site n'allant plus s'appeler Clollidays, je ne toucherai aucun droit d'auteur sur le nom de marque. La vente doit avoir lieu dans les trois mois suivant la signature de l'accord, durée pendant laquelle je m'engage à travailler main dans la main avec les équipes du *Guide du Globe-trotter* pour assurer le changement en douceur. Puis, si toutes ces conditions sont remplies, est alors indiquée une somme à six chiffres que je toucherai pour la vente de mon blog. En un instant, je change de couleur. Jamais je n'aurais pu imaginer un montant pareil. Tout à coup, j'ai chaud, mes joues me trahissent en rosissant, mes mains deviennent moites et, même si je suis assise, mes jambes se mettent à trembler. C'est bien la peine d'apprendre à se maîtriser dans son travail pour faillir à la première émotion forte ! Je m'en veux terriblement. Non seulement je ne peux pas parler, mais en plus je suis persuadée que mes pensées sont perceptibles à des kilomètres.

Relevant la tête, j'observe, pensive, le décor qui m'entoure et m'aperçois que ce lieu représente assez bien la situation. Dans un écrin vieillissant, le restaurant dans lequel nous sommes attablés offre une ambiance tamisée, chaque table étant à l'abri des regards indiscrets.

Moquette rouge au sol pour atténuer les bruits, banquettes confortables dans l'esprit des brasseries parisiennes, tapisserie aux murs recouverts de tableaux qu'on pourrait qualifier, sans mauvais jeu de mots, de franchouillards. Un peu comme l'image que je me fais du *Guide du Globe-trotter*, en somme. Mais, même dans un endroit comme celui-ci, la modernité a réussi à percer. Par les assiettes et leur contenu. Car si l'environnement est assez vieille France, l'art de la table est très moderne : nappes blanches, assiettes effilées, couverts stylisés, verres en cristal certes, mais sans fioritures et aux lignes épurées, photophores au top du design et soliflores raffinés. Le tout mettant en valeur des plats du terroir revisités au goût du jour et présentés avec soin dans des contenants rivalisant d'originalité.

Serait-ce l'image que M. Ruitare se fait de mon blog ? Dans un futur proche, si l'on poussait la métaphore à son extrême, serais-je le contenu tandis que le *Guide du Globe-trotter* serait le contenant ? Ainsi, l'œil du voyageur serait attiré par la notoriété historique de la marque et il aurait quelque chose à se mettre sous la dent grâce à la nouvelle identité internet ?

Revenant à l'instant présent, je regarde M. Ruitare avec amusement et lui dis :

— Monsieur, étant donné l'attention dont vous avez dû faire preuve pour élaborer cette offre, je ne me permettrai pas de vous répondre à chaud. Votre proposition est alléchante, je vous remercie de me l'avoir transmise mais, si vous me le permettez, je prendrai le temps d'y réfléchir et d'en discuter avec mon mari.

Ne cachant pas son amusement face à mon aplomb déguisé, M. Ruitare reprend d'un ton plus léger :

— Bien entendu, c'est tout à votre honneur. Prenez votre temps, et n'hésitez pas à me contacter pour la moindre question. Mais, si je peux émettre un conseil personnel, ne tardez pas trop. Nous avons hâte d'entamer le travail pour offrir un nouveau souffle à Clollidays qui, admettez-le, aurait bien besoin d'un petit coup de jeune.

Voyant mes yeux lui lancer des éclairs, il se ressaisit immédiatement :

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous vexer, mais il me semblait que vous-même en aviez parlé récemment sur votre blog. C'était ma façon à moi de vous dire que nous étions sur la même longueur d'onde.

Ravi d'avoir réussi à me titiller, il a confiance en la suite des événements.

— Laissons passer l'été, une période peu propice aux négociations professionnelles de toute façon, et faisons le point à la rentrée. Vous

êtes d'accord, Chloé ?

Je suis d'accord et le lui fais savoir en opinant de la tête.

Puis, connaissant mon dessert préféré grâce aux #instafood que je publie régulièrement, M. Ruitare ajoute :

— Vous prendrez bien un dessert, tout de même ? Leurs profiteroles sont excellentes.

Incapable de résister à une telle proposition, et reconnaissant volontiers que le numéro de charme de M. Ruitare a été parfaitement orchestré, j'acquiesce avec plaisir. Mon grand-père m'ayant toujours appris que le meilleur moyen de résister à la tentation était d'y céder.

J'ai toujours adoré le début de l'été, ce mois lors duquel les jours sont les plus longs et, par ricochet, les nuits les plus courtes. Le mois du soleil au plus haut, des déjeuners en terrasse, des premiers barbecues de la saison, du rosé bien frais avec des glaçons...

Mais cette fin d'année scolaire est aussi synonyme d'une fin de cycle. Ce n'est pas seulement l'approche des grandes vacances des enfants, c'est aussi l'occasion de faire le point sur sa vie professionnelle. Peser le pour et le contre, prendre de bonnes résolutions et repartir du bon pied au moment de la rentrée scolaire de septembre.

En traînant dans les rues de Paris, changeant souvent de trottoir de peur d'être suivie, je songe que cette année, l'été sera un tournant dans notre vie à tous les cinq. Maintenant que j'ai une proposition concrète, il va falloir que j'y réfléchisse sérieusement mais, surtout, nous allons devoir en discuter avec Maxime.

J'en suis là dans mes réflexions lorsque j'approche de chez Jess pour me changer avant que nous allions courir aux Tuileries toutes les quatre. Pour la première fois depuis l'agression, j'ai ressorti ma tenue de sport. J'ai eu du mal à les extraire de mon armoire, mais c'est un fait, mes affaires sont bien dans mon sac.

Malheureusement, moi qui pensais qu'il suffisait d'y croire pour oublier, je me rends compte que ce que je m'apprête à faire est au-dessus de mes forces. Je n'ai plus couru depuis un mois, j'ai trouvé toutes les excuses possibles et imaginables pour retarder l'échéance, mais voilà, Ada, Jess et Mila m'attendent pour un jogging, et ce soir je ne peux y échapper.

Pourtant, plus j'avance, plus je me surprends à scruter les alentours, j'appréhende l'irruption soudaine et violente d'un piéton. Or, des piétons, en plein Paris, il y en a partout. Aussi, à tous les coins de rue, mon cœur, inquiet comme jamais, bondit dans ma poitrine.

Fatiguée avant même d'avoir commencé à courir, j'envisage honteusement de faire demi-tour. D'emblée, je sais que c'est une mauvaise idée, mais je ne peux m'empêcher d'y penser. Je dois bien pouvoir trouver une excuse valable, sous couvert de la vente du blog...

Alors que j'ai toujours été sûre de mes choix et maîtresse de mes

émotions, ces derniers temps, seules les flatteries de M. Ruitare me permettent de positiver. Je m'active et je tourbillonne. Plus que jamais, chaque événement est matière à écrire pour le blog qui a pris le pas sur notre vie de famille. Entre mes vols professionnels et les multiples invitations que j'accepte avec plaisir, je n'ai plus une minute à moi. Même si je ne l'avouerais jamais à mon entourage, je dois bien reconnaître que je suis un peu dépassée par les événements. J'ai toujours eu un rythme de vie soutenu, mais en ce moment je ne cours plus, je cavale. Moyennant quelques mensonges par-ci par-là pour masquer mes retards ou absences. Rien de grave.

Un mensonge de plus ou de moins, quelle importance ? À présent que l'idée a germé, j'en suis certaine, il m'est impossible d'aller courir. J'en suis tout bonnement incapable. Alors, j'envoie un message à Jess l'informant d'un empêchement de dernière minute. Et je m'invente dans le même temps une nouvelle obligation : publier une interview inédite sur Clollidays. La semaine prochaine, je suis invitée à une conférence de femmes aventurières, eh bien, je viens de décider que j'irais. Au lieu d'aller courir, je vais rentrer préparer les questions que j'aurai à leur poser. Cette excuse n'est pas un leurre, au contraire, elle est parfaitement recevable.

D'un coup, mon moral remonte en flèche. Moi qui ai toujours cru en l'équilibre des choses, je craignais qu'un jour la roue tourne. *Erreur*. Ma vie est parfaite et sans problème. Certes, je suis à une période charnière. Mais si j'oublie ce que j'ai décidé d'oublier, je n'ai à répondre qu'à une simple question : vais-je refuser la proposition du *Guide du Globe-trotter* et continuer à vivre de mon travail passion avec mon blog échappatoire, ou vendre pour passer à un autre projet ? Et si oui, lequel ?

Ce week-end, direction la Normandie pour aller fêter les Camembertises en famille !

Normandes, Jess et sa fille Roxane aiment le célèbre fromage populaire à pâte molle et à croûte fleurie autant que la convivialité d'une fête villageoise. Chaque année, durant trois jours, ce festival met à l'honneur les producteurs locaux ainsi que le fromage emblématique : le camembert. Tous les petits villages du coin organisent des animations, dégustations et même des portes ouvertes dans les fermes, musées ou fromageries.

Cette année, pour la huitième édition, le Moyen Âge est à l'honneur. Les *gueux* sont invités à festoyer au pays du camembert avec campement médiéval, atelier de calligraphie, contes et légendes, initiation au tir à l'arc et à la médecine médiévale, et enfin démonstration de fabrication de cottes de mailles. Le programme est alléchant.

Une fois n'est pas coutume, nous partons à deux voitures. Je retrouve Jess et Roxane dans l'une, tandis que Maxime et les enfants prennent l'autre. Nous attraperons la célèbre nationale 12, passerons Versailles, puis Dreux, pour rejoindre le pays du camembert.

Le soleil étant au rendez-vous, j'aime voir les champs de coquelicots à perte de vue. La journée s'annonce radieuse.

— Alors, tu nous as plantées jeudi soir, Clo ! T'avais mieux à faire ? ironise Jess, sur un ton qui n'a rien de fair-play.

Erreur, la journée s'annonce obscure...

— Non, Jess, c'est juste que je suis débordée en ce moment et que j'avais peur de ne pas réussir à tout faire. La semaine prochaine, je suis invitée par M. Ruitare à une conférence importante et comme on n'est pas là ce week-end, j'avais besoin de préparer cette rencontre.

— Arrête ton char ! Depuis quand tu te prépares pour une soirée, Clo ?

— Depuis que je ne maîtrise pas le sujet. Avant je prenais les opportunités comme elles se présentaient. Maintenant, je dois tout contrôler, être en totale maîtrise. Sinon, je passe pour une fantaisiste et, tu me connais, je n'aime pas ça.

Je déteste avoir à me justifier. C'est pourtant ce que je suis en train de

faire. Du coup, je décide de changer de sujet.

— Et toi alors, t'en es où, t'as obtenu ta mutation ?

Jess n'aime pas le conflit alors je sais qu'elle va saisir la perche que je lui tends pour éviter qu'on se dise des choses qu'on pourrait regretter ensuite.

— Non, pas encore mais logiquement, je devrais recevoir ma nouvelle affectation d'ici la fin du mois.

Je sens bien qu'elle manque d'entrain et que sa vie future dépend de ce poste qu'elle brigue sans enthousiasme.

— Et alors, t'as des chances d'obtenir l'école que tu voulais ?

— J'espère, oui. Ce serait une bonne occasion d'aller de l'avant.

— Quoi qu'il t'en coûte de l'admettre, tu es la meilleure, Jess ! Tes élèves t'adorent et tes collègues aussi. Tu l'auras ton poste, j'en suis sûre.

Sachant que rien n'échappe aux oreilles de Roxane, je n'ai pas le cœur d'interroger Jess sur l'état de ses relations amoureuses. Pourtant, des questions, j'en ai. A-t-elle revu le charmant surfeur qu'elle avait rencontré lors d'un week-end au bord de mer ? A-t-il cherché à la revoir ? Est-ce un homme bien ? Car s'il doit un jour y avoir un nouvel homme dans sa vie, il devra d'abord montrer patte blanche. Jess est mon amie, je dois la soutenir et la protéger, envers et contre tous. Il ne manquerait plus qu'elle tombe sur un détraqué.

La promiscuité de ce moment toutes les trois seules dans la voiture est une invitation à la confidence. Comme je ne compte pas m'épancher sur mon sort, je me tourne vers Roxane et j'engage la conversation.

— Et toi, Roxane alors, au collège, tout va bien ? dis-je, l'air de rien.

— Ouais super.

Ma filleule ne fait malheureusement pas exception à la règle : comme tous les ados de son âge, douze ans, elle ne lève pas les yeux de son téléphone pour me répondre. Alors, lorsque j'insiste en lui demandant si elle a de bons amis, je m'attends à ce qu'elle lève les yeux au ciel, l'air de dire *Si tu savais comme tu me fatigues*, mais au lieu de cela, elle sourit et répond laconiquement :

— Absolument.

Comme nous avons de longues heures de voiture devant nous et que ce trajet est l'occasion de parler entre filles, j'ajoute :

— Et sinon, c'est quoi ta matière préférée en ce moment ?

— Musique.

Connaissant Roxane, ses répliques me laissent penser qu'elle a décidé de jouer à un petit jeu. Petite, elle adorait répondre *pourquoi* ? à quiconque lui parlait. Aujourd'hui, j'ai l'impression que le défi est de ne répondre qu'en un seul mot.

— Non mais la musique, c'est pas une matière, c'est un passe-temps ! je lance en guise de provocation. À moins

que tu aies envie de devenir joueuse professionnelle de flûte à bec, peut-être ? Je te vois bien sur scène annoncer, au sommet de ta gloire, que tu as découvert ta passion pour la musique au collège.

Je pouffe.

— Non mais franchement, Jess, t'entends ça ?

Concentrée sur la route, Jess sourit. Au même instant, nous nous souvenons de nos propres cours de musique, avec ce prof tellement passionné qu'il mettait tout son cœur à nous faire travailler. Jess étant aussi nulle que moi, on n'arrivait jamais ne serait-ce qu'à lire les notes alors que d'autres obtenaient toujours vingt sur vingt grâce à leurs cours au Conservatoire. C'était injuste !

Jessica réprime tant bien que mal un fou rire.

Ne pas regarder Jess, surtout rester concentrée sur la voiture de devant, sinon... Ne pas regarder Jess, se focaliser sur le panneau bleu au loin, sinon... Ne pas regarder Jess, jouer son rôle de la marraine digne, modèle et rabat-joie, sinon... Sinon, bien sûr, j'écarterais de rire, là, tout de suite ! Voilà trop longtemps que ça ne m'était pas arrivée.

— Allez chérie, sois sérieuse deux minutes. Tiens, tu ne m'as jamais dit ce que tu voulais faire plus tard ? reprend Jess calmement.

— C'est vrai ça, Roxane, t'as envie de devenir quoi ? Astronaute, médecin, avocate ?...

Puisqu'on est dans les clichés, je pourrais même ajouter : vétérinaire, journaliste ou coiffeuse.

— Militaire, assène Roxane sur un ton sec.

Un ange passe dans la voiture.

Roxane sourit, elle a trouvé le job pour faire mouche. Elle n'y avait certainement jamais vraiment réfléchi avant, mais là, elle en est sûre, elle a trouvé le métier qu'aucune des deux *vieilles* à l'avant ne voulait l'entendre prononcer.

— Ah oui, c'est... original. Remarque, c'est bien, tu sauras te défendre au moins.

Je ne sais plus quoi dire, alors, comme chaque fois dans pareil cas, je raconte une part de mon enfance.

— Tiens, tu veux que je te raconte ce que je voulais faire moi, comme métier quand j'étais jeune ?

Puis, n'attendant pas la réponse-soupir de ma filleule, je poursuis :

— Eh bien, quand j'étais petite, je ne savais pas vraiment ce que je voulais devenir mais j'adorais nager. Je faisais croire à tout le monde que je deviendrais nageuse professionnelle alors qu'en fait, mon idée c'était de nager avec les dauphins.

Replongée dans mes souvenirs, je raconte que le dauphin étant le mammifère le plus proche de l'homme, j'étais convaincue que je saurais créer une relation avec eux, jusqu'à les apprivoiser. Alors, je m'étais mise à nager, nager et nager encore sur des kilomètres. Le soir, dans ma

chambre, je lisais des livres à n'en plus finir pour tout connaître sur les dauphins. À l'époque, on n'avait pas Internet, mais j'avais réussi à dénicher une cassette reproduisant des sons de dauphins et j'étais persuadée que je saurais parler avec eux. Pendant des mois et des mois, je me suis entraînée dans ma chambre. Le seul avec qui j'avais partagé mon secret, c'était Paul. Au départ, il s'était gentiment moqué de moi, mais plutôt que de me décourager, cela m'avait au contraire confortée dans l'idée que mon désir devait rester secret. Et très vite, devant la force de ma volonté, Paul s'y était intéressé et m'avait soutenue et couverte lorsque je dérobaïs de l'argent dans le portefeuille de notre mère pour m'acheter de nouvelles revues spécialisées.

Nos manigances auraient pu durer longtemps mais, un jour, alors que nous étions tous les quatre installés devant la télévision à regarder un documentaire animalier, il y avait eu un reportage sur un delphinarium aux États-Unis. Un parc dédié aux dauphins, à leur élevage, leur dressage et leur entraînement pour des activités présentées au public. Les soigneurs parlaient de leur métier, de la passion qui les animait et de la relation unique qu'ils avaient réussi à créer avec ces mammifères marins, allant même jusqu'à affirmer qu'ils étaient l'espèce animale la plus intelligente après l'homme.

— Ce jour-là, repris-je, ayant réussi à capter l'attention de Roxane qui était suspendue à mes lèvres, malheureusement, mon rêve a pris fin en raison d'un détail insignifiant. Les soigneuses ont confié sur le ton de l'anecdote qu'une seule chose leur était interdite, c'était d'avoir les cheveux longs. En période de reproduction, certains dauphins peuvent tenter d'avoir des relations sexuelles avec des humains, et devenir alors extrêmement dangereux. Car le dauphin est un animal très fort qui peut se montrer agressif et s'il t'attrape par les cheveux pour t'entraîner à de grandes profondeurs, tu es cuite. Pour une question de sécurité, elles étaient donc dans l'obligation d'avoir des cheveux courts.

À neuf ans, me couper les cheveux était impensable pour moi qui aimais tant faire ma belle ! Du jour au lendemain, sans désolation aucune, j'ai décidé d'abandonner mon métier de rêve. Bien sûr, j'ai toujours la folle envie de nager un jour avec des dauphins, mais pour mon plaisir, et ce jour-là, je te garantis que je mettrai un bonnet !

— Tu ne m'avais jamais raconté ça Clo, c'est dingue !... dit Jessica.

— Non mais t'es mytho là, marraine... Tu me racontes ça pour que je me concentre sur mon avenir, avoue... me questionne Roxane.

Gagné ! Elle a aligné plus de trois mots d'affilée. J'ai toujours été joueuse... Et puis ça m'évite de penser à autre chose.

— Y a rien de plus vrai, ma belle. C'est ton histoire de militaire qui m'y a fait penser parce que figure-toi que, par la suite j'ai appris que l'armée américaine se servait des dauphins pour trouver des mines sous-marines et repérer la présence de plongeurs ennemis pendant la

guerre. La qualité de leur sonar dépassant amplement celle de ceux fabriqués par l'homme, ils ont investi des millions pour dresser des dauphins. Évidemment personne n'a jamais reconnu avoir dressé des dauphins à tuer mais on sait en revanche qu'en pleine guerre froide, les Russes se sont inspirés des méthodes américaines. De là à savoir précisément ce qu'ils en ont fait...

— Incroyable, c'est incroyable ! renchérit Jessica. Ça fait vingt-cinq ans qu'on se connaît et voilà que j'en apprends encore sur toi, c'est drôle quand même.

— Ouais, c'est fou cette histoire... dit Roxane.

L'ambiance dans la voiture n'est plus du tout la même, elle a ce petit goût du secret partagé, des espoirs inavoués et des choix de vie que l'on fait pour une bonne ou une mauvaise raison. Désormais, quelque chose de plus nous lie toutes les trois, de façon anodine mais puissante. Même Maxime ne connaît pas toute l'histoire...

Au bout de quelques minutes, Roxane se rapproche des sièges de devant et, accoudée entre les deux dossiers, nous confie :

— En fait, faut que je vous dise, c'est pas vrai, je veux pas être militaire plus tard, j'ai dit ça pour vous embêter. Mon rêve à moi, c'est de devenir danseuse. Pas danseuse étoile hein, non pas un truc ringard. Danseuse moderne, plutôt jazz, c'est stylé. J'aimerais faire partie d'une troupe et partir en tournée pour danser tous les soirs.

En détachant notre regard de la route, Jessica et moi voyons des paillettes dans les yeux de Roxane. En dépit de tout ce qu'elles ont vécu ces dernières années, Jessica comprend que sa pré-ado est encore une enfant, avec un rêve qui la remplit d'espoir. Voyant que Roxane attend avec appréhension une réaction de la part de sa mère, sans la consulter, je m'avance avec assurance :

— T'as tout à fait raison, Rox. T'y arriveras, j'en suis sûre.

On ne devrait jamais lâcher ses rêves d'enfant.

La matinée a été chargée. Je me suis retrouvée à traire une vache avec Eliot sous les yeux ébahis de Lucas et de Marion. Pendant ce temps, Jess dégustait avec Maxime et Roxane des vins et des fromages selon les conseils avisés d'un œnologue réputé.

Quand arrive midi, toute la troupe prend place autour d'une longue table. Ici, pas de chichis, table commune en plein cœur du marché, on va commander au bar, on s'assoit, on mange et on laisse sa place aux autres. À la bonne franquette. Sous l'effet des verres de vin dans lesquels ils ont seulement « trempé les lèvres », Jess et Maxime sourient bêtement et parlent à tout bout de champ. Donnant à manger à Eliot d'une main pendant que je picore dans mon assiette de l'autre, je fais un clin d'œil à Roxane et lance :

— Ça va, les deux, là, on ne vous dérange pas ?

Pris comme un gamin en train de faire une bêtise, Maxime se ressaisit et répond :

— Tout va bien, je te remercie. Et toi, *honey* ?

— Tout va très bien, tu vois. J'ai le dos en compote après cette traite improvisée, je n'ai pas assez de mains pour attraper mon verre, mais tout va bien.

— En clair, t'en as plein le dos !

Maxime s'esclaffe, et, s'il fallait encore prouver que le rire est communicatif, Jessica éclate de rire à sa suite. Devant leur impossibilité de se contrôler, Marion s'y met à son tour et c'est toute la table qui rit à gorge déployée.

À cet instant précis, le seul qui est étonné de nous voir nous esclaffer ainsi, c'est Paul, qui nous a rejoints pour l'après-midi.

— Je vois que vous êtes en forme ! s'exclame-t-il en arrivant. Vous avez commencé l'apéro sans moi ?

— L'apéro, l'apéro, c'est un bien grand mot, répond Maxime. On a juste dégusté des vins ce matin, c'est peu de chose.

— Ça dépend combien de vins ! Et dois-je te rappeler que goûter un vin ne signifie pas vider d'un trait le verre que l'on te tend ? ajoute Paul en s'asseyant.

Puis, se tournant vers moi, mon frère m'interroge :

— Et toi aussi, sœurlette ? Tes yeux m'ont l'air moins brillants pourtant.

— Non, moi je suis l'adulte responsable ici, je gère les enfants, tu sais bien.

Paul embrasse ses neveux et nièce ainsi que Roxane et Jess, pour laquelle il a toujours eu un instinct de protection.

— Alors, quel est le programme de l'après-midi ? s'enquiert Paul.

— Excellente question, répond Maxime. Qui veut faire quoi ? Allez, chacun dit quelque chose et après on avise.

— Moi, je voudrais aller voir les engins agricoles avec tonton, dit Lucas.

— Bien sûr, fiston, répond Paul qui, n'ayant pas d'enfants lui-même, a toujours adoré s'occuper des nôtres.

— Et moi, je voudrais aller faire un tour de manège, maman, dit Marion. Et j'aimerais bien aussi manger une glace pour faire plaisir à Roxane parce que je sais que Roxane elle adore ça, enchaîne-t-elle en regardant la grande avec connivence.

— OK, répond Roxane, allez viens on y va toutes les deux. Tu me donnes un billet, maman, s'il te plaît ? demande-t-elle en se tournant vers sa mère.

Un instant, je manque de m'interposer car je pense que Roxane est trop jeune pour être responsable de Marion et qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver mais, pour ne pas passer pour une mère surprotectrice,

je me retiens. Jessica, ayant ressenti ma crainte, se lève pour accompagner les filles main dans la main vers le marchand de glace.

Eliot endormi dans la poussette, avec Maxime nous nous retrouvons seuls. Reprenant tant bien que mal son sérieux, mon mari me questionne :

— Alors, Clo, t'as réfléchi ? Qu'est-ce qu'on va faire avec ton blog ?

— Franchement, je ne sais pas... Et puis, tu crois que c'est vraiment le bon moment pour parler de ça ?

Un peu surpris par ma répartie cinglante, Maxime me fait remarquer que, depuis quelque temps, sans savoir situer depuis quand précisément, mon blog est omniprésent. Avant, je vivais l'événement avec eux bien sûr, je prenais des notes, des photos, et puis j'écrivais mon billet à mes heures perdues entre deux rotations. Depuis peu, je suis tellement débordée que je ne peux m'empêcher de travailler sur l'ordinateur le soir à la maison. Quand je suis là, bien sûr, car entre mes déplacements, les invitations

à des soirées privées et les événements que je veux couvrir pour le blog, il ne reste que peu de soirs où je suis vraiment à la maison.

— Je ne te comprends pas, Clo. Toi qui as toujours abordé les sujets de front, pourquoi je te sens si frileuse sur cette affaire ?

— Écoute, Max, je fais au mieux. Je gère une chose à la fois et j'avance comme je peux. Tu trouves que je ne suis pas assez présente en ce moment ? Qu'à cela ne tienne, mais ça n'engage que toi. Les enfants n'ont pas l'air de se plaindre. J'ai toujours tout géré et je continue à le faire. Alors, s'il te plaît, je ne te retiens pas, va avec les autres et laisse-moi tranquille.

— Décidément, tu ne comprends rien. Je te dis qu'on ne passe plus assez de temps ensemble et tu m'envoies balader ? Alors, c'est ça ta solution ? Détrompe-toi, ce n'est pas du tout ce que j'ai en tête. Au contraire, je suis ici avec toi, on a un moment ensemble et je ne compte pas le gâcher. Même si tu as décidé de tout faire pour qu'on s'engueule, je vais te montrer combien je suis lucide, poursuit-il au moment même où Paul revient avec Lucas, Marion, Roxane et Jessica, échangeant un petit sourire complice.

— Alors, les amoureux, on se chamaille ? nous demande Paul.

— Mais non, frérot. Comme d'habitude concilier vie privée et vie professionnelle n'est pas chose facile et parfois Maxime mélange tout.

Vexé, mon mari réplique du tac au tac :

— Parce que ça va être de ma faute maintenant si c'est ton blog qui nous pourrit un week-end en famille ?

Avant que le ton monte, je me reprends et j'adresse à mon mari un baiser magique (le genre de baiser qu'on formule avec nos lèvres et qui s'envole pour atterrir virtuellement sur les lèvres de l'autre). Convaincue d'être dans mon bon droit, j'ajoute, pour le titiller :

— Parce que t'es sûr que Théo, lui, ne s'immisce pas dans nos petites virées par exemple ?... Alors là, ça me fait bien rire !

— Un point pour toi, *darling*.

Brusquement, maintenant que j'ai eu le dernier mot, je me retrouve bien bête. Car finalement, que ce soit Théo ou Clollidays, tous deux font partie de notre vie. À quoi ça sert d'avoir déclenché une bataille pour mesurer l'importance de nos créations ? Et sur quelle échelle, d'ailleurs ? En me recentrant sur l'essentiel, je m'aperçois que tous ces non-dits me rongent et m'empêchent d'être celle que je suis. Où est passée la Chloé aimante et joyeuse que Max a toujours connue ? La bonne copine toujours disponible et à l'écoute pour ses amies ?

C'est bien joli de faire comme si de rien n'était, d'essayer de profiter de cette journée, en prétendant vouloir changer les idées de Jess, mais quelle amie je suis pour l'interroger sur sa vie privée sans lui dévoiler ma part d'ombre ?

Au fond de moi, en essayant de mettre des mots sur la situation dans laquelle je me suis mise toute seule, j'ai l'impression d'avoir trahi sa confiance. Leur confiance, à tous. Ma vie me paraît tout à coup en équilibre instable. Je dois me reprendre. À tout prix.

La semaine suivante, je m'organise pour assister comme prévu à la conférence de presse de deux femmes aventurières. Normalement, Ada m'accompagne dans ce genre de réception. Pendant que je papillonne au milieu des invités à la recherche d'informations croustillantes pour le blog, elle est en représentation et distribue mes cartes de visite Clollidays. Souvent, d'ailleurs, c'est après une soirée comme celle-ci que je suis contactée par un journaliste, invitée au lancement d'un nouveau produit ou tout simplement félicitée par un nouvel abonné qui a découvert mon blog grâce aux paroles dithyrambiques de mon amie.

Aujourd'hui, tout est différent. Mes relations avec Ada ne sont plus si simples. Craignant qu'elle perce mon secret, je suis devenue anxieuse en sa présence, je m'en rends bien compte. Du coup, pour ce soir, j'hésite vraiment à la contacter...

Cette situation ambivalente me met mal à l'aise, aussi, je me retranche derrière un message :

« Hello, tu me rejoins ce soir à la conf' des aventurières ? »

Elle me répond dans la seconde qui suit :

« À quelle heure ? »

« 18 h 30. »

« T'as oublié qu'on est vendredi ? »

Je réponds en essayant un trait d'humour :

« Non, pourquoi ? Tu sors plus le vendredi ? »

« Le vendredi, à 19 heures, on court !! Quand tu veux je t'accompagne, mais pas ce soir-là. »

Maintenant que je sais qu'Ada ne m'accompagnera pas, je réalise que j'aurais préféré qu'elle vienne... Et puis, alors que je songe à la faire changer d'avis, je reçois un nouveau message de sa part :

« Jess et Mila ont confirmé. Dommage qu'une fois de plus tu ne sois pas là. »

Ok, je m'incline et choisis de ne pas répondre. Inutile de jeter de l'huile sur le feu.

Le soir même, je me rends à la rencontre des deux Françaises, une mère et sa fille, qui se sont lancé il y a un an un défi extraordinaire : gravir les sept plus hauts sommets des sept continents. Passionnée de montagne, l'année dernière j'avais assisté à leur conférence avant départ. Je me souviens qu'après une longue préparation physique et

mentale, leur rêve était à la hauteur de l'exploit qu'elles s'apprêtaient à relever.

Aujourd'hui de retour d'expédition, les traits tirés, légèrement amaigries mais apparemment en bonne condition physique, elles sont présentes pour raconter leur expérience aux journalistes, sponsors et blogueurs qui ont suivi leur exploit. Les deux femmes prennent la parole chacune leur tour, racontant les conditions climatiques rigoureuses et changeantes dans lesquelles elles ont gravi les sommets. Leurs ascensions ont parfois été terriblement difficiles mais elles ont été récompensées de leurs efforts au sommet, avec des paysages à couper le souffle.

Ces deux femmes qui ont réussi à aller au-delà de leurs limites sont époustouflantes. De nombreux facteurs auraient pu entraver la réalisation de leur exploit sportif (manque de moyens financiers, mauvaise condition physique, dangers de l'alpinisme sont autant de causes d'échec) mais non, mère et fille, main dans la main, ont atteint l'objectif qu'elles s'étaient fixé.

Malgré leur fatigue et quelques blessures bénignes apparentes, depuis la salle, je les admire. Elles sont ambitieuses, courageuses et sportives, des qualités qui me font terriblement défaut en ce moment. Mais ce qui me frappe le plus est leur tendre complicité. Au-delà de l'exploit sportif qui est certes exceptionnel, elles ont réussi à s'entendre et à faire preuve de bravoure pendant près d'une année, repoussant toujours plus loin leurs limites. Se soutenir et s'encourager dans les moments difficiles, se féliciter à chaque sommet, s'écouter et se ranger à l'avis de l'autre lorsqu'il a bien fallu prendre une décision face à l'imprévu. C'est en cela que je les trouve extraordinaires. Et c'est ce que j'ai prévu d'écrire dans mon billet pour Clollidays.

Je joue des coudes pour les atteindre dans l'espoir de réussir à leur poser quelques questions pour une interview exclusive. Malheureusement, je ne suis pas la seule... Si je veux obtenir des réponses à mes questions, je vais devoir user de séduction pour passer devant mes confrères.

Mais justement, au loin, je repère M. Ruitare faisant apparemment partie d'un petit groupe de privilégiés.

Je m'approche de lui et l'aborde sans détour :

— Monsieur Ruitare, bonjour.

— Chloé, ravi de vous revoir. Comment allez-vous ?

— Bien, très bien même. J'ai suivi les aventures de Marie et de Catherine et je suis ravie d'être ici ce soir pour les écouter parler de leur expérience. Je vous remercie pour l'invitation.

— Je vous en prie. J'espère que vous aurez matière à écrire sur Clollidays. À ce propos, voulez-vous que je vous les présente ?

N'en espérant pas moins de la part de celui qui est au cœur du

Réseau des voyageurs, j'accepte avec emphase. Toutefois, alors que je suis en pleine discussion avec les deux aventurières, un homme s'immisce dans notre conversation pour venir les saluer. Interrompant mon interview, il se confond en compliments. Incapable de me contenir plus longtemps, je ne manque pas de lui faire remarquer combien son intrusion est impolie. Mi-gêné, mi-amusé, l'homme me propose de poursuivre l'interview à deux. Agacée, je comprends que je ne peux refuser sans paraître capricieuse ; aussi, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'accepte.

— N'avez-vous à aucun moment eu affaire à une menace ? demande-t-il d'entrée.

Moi qui étais en train de leur parler de choses positives, de surpassement de soi, de repousser ses limites, il tombe directement dans le dramatique.

— Non, jamais, répond la plus jeune, un peu surprise de la tournure que prend l'interview.

— Pas de danger ?

Non, mais c'est pas vrai, il exagère !

— Non, vraiment pas, confirme la mère. Vous savez, on n'avait pas du tout ce genre d'appréhension avant de partir. Un doute sur nos capacités physiques et sur les conditions climatiques, ça oui, mais rien d'autre.

— Revenons à votre performance... dis-je pour tenter de reprendre la main.

— Pas même une bête sauvage ? me coupe-t-il. Je veux dire, en montagne, il n'est pas rare de tomber sur un ours ou un loup, non ? Comment vous étiez-vous préparées à une éventuelle mauvaise rencontre ? N'aviez-vous pas l'infime espoir d'approcher de plus près ces espèces fascinantes ?

OK. S'il a envie de parler de danger, qu'il le fasse. En attendant, je relis mes notes et me liste les questions qu'il me reste à poser. Mais si les prouesses font rêver les gens, à l'inverse exprimer ses peurs n'intéresse personne, il devrait le savoir. À quoi joue-t-il ?

À l'issue de l'interview, j'essaie d'en savoir plus sur ce collègue intrusif, et je m'aperçois que nous avons déjà participé à un même blogtrip – comme son nom l'indique, un voyage organisé pour les blogueurs.

Il y a deux ans, j'ai été invitée par une station de ski qui souhaitait lancer sa saison d'hiver en inondant le Web avec des billets de blogueurs. De mémoire, nous étions une vingtaine et je n'ai jamais été dans le même groupe que lui mais son visage me dit quelque chose.

Taquin, il en est à sa troisième coupe de champagne lorsque, euphorique, il ne manque pas de me rappeler une anecdote survenue

lors de ce séjour au ski.

— Mais si, tu te souviens, c'est moi que t'as pris pour un collègue ?

S'esclaffant, il poursuit :

— Alors que j'attendais tranquillement mon groupe – tu sais, les Experts comme on nous appelait – je t'ai vu arriver avec ton pantalon blanc et ta doudoune jaune fluo qui était raccord avec ton casque de robot. Non mais sérieusement, à vélo, tu mets aussi un casque ? demande-t-il en se moquant.

— Absolument ! Je ne plaisante pas avec la sécurité, moi. Je suis une mère de famille responsable, je montre l'exemple.

— Toi, responsable ? Ne me fais pas rire, de mémoire, tu ne manquais pas d'audace, Chloé-la-téméraire...

— Pas du tout. Tu dois te tromper de personne, je ne suis pas ce genre de fille.

— Ah oui ? Tu ne te souviens vraiment pas de notre rencontre ? Ou plutôt de notre intimité immédiate, devrais-je dire...

Malgré tout l'effort que je fournis, je suis incapable de me rappeler à quoi il fait allusion. Ou alors si... J'ai peut-être un vague souvenir, mais non, ça ne peut pas être lui.

— En pleine descente, tu as fait un dérapage juste devant moi pour m'éclabousser de force. Recouvert de neige, j'étais méconnaissable. À tel point que tu es partie dans un fou rire en me reprochant de ne pas t'avoir attendue. Satisfaite de ta vengeance, ton visage s'est soudain assombri lorsque tu as compris que je n'étais pas la personne à laquelle tu pensais t'adresser... Tu te souviens, maintenant ? Forcément, après tu t'es confondue en excuses, c'était si drôle ! Tu étais tellement gênée que tu ne savais plus comment rattraper le coup, alors tu as choisi la fuite. Tu es repartie aussitôt, oubliant le danger de skier tout droit en pleine descente. Heureusement que le ridicule ne tue pas, n'est-ce pas, Chloé ?

La fuite... Il était déjà question de fuite à l'époque... C'est pas possible, ça me poursuit. En fait, ma réaction face à l'agression n'est peut-être pas due au hasard, je suis peut-être comme ça finalement. Une lâche qui ne souhaite pas faire face.

Je dois me ressaisir. La meilleure défense, c'est l'attaque, c'est bien connu. Alors, je décide de reprendre les choses en mains.

— Puisque tu es si malin, l'Expert, tu devrais savoir qu'il n'est jamais bon de rappeler à une femme un détail qu'elle aurait aimé oublier...

Lorsque je me décide enfin à rentrer chez moi, je me dis que, tout compte fait, faire de nouvelles rencontres n'est pas si mauvais. Car, quand le passé nous pèse, qui d'autre nous offre la possibilité de le taire à jamais ? Avec des inconnus, je peux continuer à garder la tête haute, sans culpabiliser. Ne connaissant pas la Chloé d'avant, ils ne peuvent

pas me faire remarquer que je suis différente. C'est ce qu'il me faut : vivre dans l'instant présent, sans penser au lendemain, me contenter de relations tellement superficielles que les autres sont incapables de ressentir mon trouble.

Ou alors peut-être devrais-je partir, moi aussi ? Prendre une année sabbatique avec Max et les enfants pour faire le vide ? Abandonner, non, mais souffler, oui. Et, qui sait, peut-être qu'en dehors de ce quotidien que je n'arrive plus à assumer, j'arriverais à repartir du bon pied ?

Quand je pense qu'il suffit d'un mot anodin dans une conversation pour que je sursaute. *Fuite*. J'ai l'impression de perdre le contrôle de ma vie. De fuir mes responsabilités. Face à mes enfants, mon mari et mes amies, je vis de plus en plus mal le mensonge que je tais. Qu'il est difficile de porter le masque de celle à qui tout sourit, alors que dès que je me retrouve seule, je ne cesse de penser à cette cycliste et que cela me plonge dans un profond désespoir ! Moi qui suis d'habitude si tranchée, comment ai-je pu tergiverser à ce point ?

Vivement qu'on parte au Canada. Ça devrait être assez loin et dépayasant pour mettre tous ces problèmes loin de moi.

Envisager un déjeuner à la dernière minute ne me ressemble pas.

Et pourtant, ce matin, c'est ce que j'ai suggéré à Mila.

Un nouveau café venant d'ouvrir rue Daguerre dans le 14^e, il sera notre lieu de rendez-vous idéal pour papoter entre filles. Le 14^e, l'arrondissement de Paris dans lequel Mila se sent bien. En fonction de son humeur, elle peut aller flâner dans le parc Montsouris à l'est, se perdre dans les petites rues piétonnes entre Alésia et Denfert-Rochereau ou remonter vers le quartier du Montparnasse. Peu de gens savent que c'est d'ailleurs dans cet arrondissement, à partir de la place Denfert-Rochereau, qu'on peut accéder aux catacombes de Paris, ces galeries souterraines transformées en ossuaire municipal, un peu comme les nécropoles souterraines de la Rome antique.

Je suis installée en terrasse et j'aperçois Mila qui sort du métro. C'est idiot, c'est moi qui ai proposé à Mila de nous voir et pourtant je suis angoissée à l'idée de me retrouver seule avec elle. Les yeux rivés sur mon téléphone, je cherche un moyen de faire bonne figure. Quand elle s'approche pour me dire bonjour, je sursaute, comme si son contact m'avait électrocutée.

— Alors, quoi de neuf, ma belle ? entame Mila.

— Rien. Bien. Enfin, je veux dire tout va bien. Et toi ?

En posant cette question, je connais déjà la réponse. Mila va toujours bien.

— Bien, super ! Tu viens de me sauver d'une réunion de recherche d'emploi qui n'en finissait pas, alors ça va forcément bien !

Puis, avec un sourire qui invite à la confidence :

— Alors, que me vaut ce déjeuner en tête à tête ?

— Rien de spécial. On n'a pas le droit d'avoir juste envie de voir sa copine ?

Surprise par mon ton vindicatif, Mila tente une autre approche pour me redonner le sourire.

— C'est bientôt la fin de l'année. Quand est-ce qu'ils sont en vacances, tes loulous ?

— Dans quinze jours. Ça passe tellement vite ! J'ai l'impression que la rentrée, c'était hier alors que bientôt Eliot ira à l'école. La grande école, tu te rends compte ?

Mila n'ayant pas d'enfant, elle ne peut pas se rendre compte. Définitivement, non. Néanmoins, elle en est sûre, elle retomberait bien en enfance pour profiter de huit semaines de vacances l'été !

— Il faut d'ailleurs que je m'occupe des réinscriptions pour l'année prochaine, sinon les places vont nous passer sous le nez. Et tu sais, chaque année, refaire un planning des activités des enfants qu'il faut amener à tel endroit puis à tel autre, à la même heure évidemment. Comme si on pouvait se téléporter ! dis-je en riant exagérément.

La discussion se poursuit autour d'une salade composée du Sud-Ouest : salade verte, tomates, gésiers de canard, croûtons aillés, bleu d'Auvergne et, la touche finale : œuf poché ! Quand une femme prend une salade, on pense toujours que c'est pour faire attention à sa ligne, mais là, précisément c'est tout l'inverse, dans cette salade, c'est cent calories à la fourchette. D'autant que, comme ce n'est pas tous les jours qu'on peut déjeuner à l'improviste entre copines, nous en avons profité pour accompagner notre salade géante d'un demi de rosé bien frais. Qui délie les langues...

— Au fait, tu en es où dans ta négociation avec le *Guide des Explorateurs* ?

— Le *Guide du Globe-trotter* ? Je n'en suis nulle part... je réfléchis. Je ne sais pas...

— Tu ne sais pas, toi ? D'habitude, tu décides rapidement de tout, pourtant ! s'étonne aussitôt Mila qui me connaît bien. T'as pas envie d'accepter ?

— Si, évidemment ! Mais je crois que j'ai peur de l'impact sur notre vie actuelle. On est bien comme on est aujourd'hui. Regarde, avec Maxime on est mariés depuis des années, on a trois beaux enfants, des métiers qui nous passionnent. Que demander de plus, franchement ?

— OK, mais le bonheur, c'est un concept assez déprimant quand même. T'as jamais envie de tout changer ? Tout envoyer balader pour recommencer de zéro ? Je sais pas, moi, t'as jamais rêvé de faire un autre métier ?

— Si bien sûr, quand j'étais petite, je voulais nager avec les dauphins, mais c'était un rêve d'enfant ! La vie que je mène aujourd'hui, c'est celle que j'ai choisie. J'ai passé du temps à la construire et je n'ai pas envie de faire table rase du jour au lendemain parce qu'on me propose de racheter mon blog. Pourquoi a-t-on toujours besoin de changement ?

— C'est toi qui dis ça, Clo ? Toi qui aimes en premier lieu voyager pour voir le monde d'en haut, découvrir de nouvelles cultures et d'autres modes de vie ? En plus, tu me parles de bonheur, mais qu'est-ce que t'es tendue en ce moment ! Oh, réveille-toi ! C'est pas un tour du monde que vous devriez entamer tous les cinq ?

— Pour reprendre une vie normale après avoir vécu l'exception ?

Impossible. Ce serait comme demander à un entrepreneur de reprendre un boulot de salarié alors qu'il a pris goût à être son propre patron. Impossible, je te dis.

— Impossible n'est pas français, *honey*. Tu sais, il y a une chanson qui cartonne quand on la fredonne, c'est « Don't worry, be happy ». Tu devrais en faire ta devise.

Même si je n'ai pas envie de me fâcher avec Mila, je sens bien que je suis à fleur de peau et il faut que je me concentre pour ne pas m'énerver. Alors, je décide de changer de sujet.

— Et toi, Mila, quelle est ta devise ?

— *Carpe diem*, bien sûr ! Tu sais, si je devais me remettre en question chaque fois que mon père est désagréable avec moi, j'aurais déjà arrêté la musique depuis longtemps. Ce matin encore, il a débarqué chez ma mère pour lui demander de me raisonner. Il paraît qu'au moins, elle, je l'écoute.

— Il a pas fait ça quand même...

— Si, je t'assure !

Connaissant Mila, je sais qu'elle a besoin d'en parler alors je l'invite à le faire.

— Vas-y, je t'écoute.

Mila me raconte la scène du matin même et me dit combien cette situation la perturbe. Elle qui est habituellement tout en retenue peut aussi sortir de ses gonds lorsqu'on la pousse à bout. Ce, en quoi, malheureusement, son père excelle. Sûre de ses choix, elle aimerait tellement que son père lui fasse confiance. Bref, comme chaque fois qu'il l'a poussée dans ses retranchements, Mila est remontée à bloc.

— T'as rien de prévu cet après-midi ? Tu viendrais pas courir avec moi, Clo ?

Surprise, je marque un temps d'arrêt, le temps de trouver quoi répondre. D'abord, je me demande si je ne devrais pas faire semblant et accepter la proposition de Mila, aller courir comme au bon vieux temps et réussir enfin à renouer avec la Chloé que j'ai toujours été. Mais, évidemment, mes angoisses reprennent le dessus et au fond de moi je sens que j'en suis incapable. Alors, je botte en touche.

— Après le déj qu'on vient de se faire ?

— Justement, on a bien mangé, on est parées pour éliminer. Depuis le temps que j'ai envie de me faire la coulée verte, je sens que c'est le bon jour, dit-elle en tapant dans ses mains comme une fillette se réjouissant à l'idée d'essayer quelque chose de nouveau.

— Non, désolée Mila, non merci.

— Allez, Clo, j'ai vraiment besoin de me défouler...

— Et moi, je me sens carrément lourde, là, je suis sûre que mes jambes ne me porteraient même pas.

— Bien sûr que si ! Et puis, c'est même pas cinq kilomètres, ça devrait

aller pour une reprise, non ? Je me trompe ou t'as pas couru depuis des semaines ?

Décidément, Mila est insupportable. Quand elle a une idée en tête, rien ne peut l'arrêter.

— Plus têtue que toi, ça n'existe pas !

— Tu plaisantes ?

— Non, mais c'est vrai. Reconnais-le, on est en train de déjeuner tranquillement, tu décides d'aller courir et il faudrait que je te suive sans sourciller.

— J'ai décidé de te bouger surtout. Si tu voyais ta tête, tu fais peur à voir...

— Ça fait toujours plaisir, je te remercie ! Je n'ai même pas de tenue, tu voudrais pas que je coure en jean ?

— Arrête ton baratin ! On repasse chez moi vite fait, je te prête ce qu'il faut, une bouteille d'eau et hop là, on est parties ! C'est l'avantage de la course à pied, on n'a pas besoin de grand-chose pour pratiquer, essaie-t-elle de me persuader.

Maintenant qu'elle sait que je n'ai pas d'impératif immédiat, je n'ai aucune issue possible. Et pourtant, il est hors de question de me laisser embringuer dans cette histoire de run. Tant pis, au risque de lui déplaire, je vais lui dire la vérité.

— Écoute Mila, ça va pas être possible. Je te le dis comme je le pense, j'ai pas du tout envie de courir.

— Mais, qu'est-ce que t'as, Clo ? me demande-t-elle agacée. Toi, t'as pas envie de courir ? C'est la meilleure ! T'es sûre que tu vas bien ?

N'aimant pas du tout le ton sur lequel elle me parle, je l'interromps :

— Mila, arrête !

Puis, je joue sur la corde sensible :

— Je crois que si t'insistes je vais me mettre à pleurer.

Voyant bien que je suis un paquet de nerfs, Mila change de stratégie. Après la provocation, elle essaie la compassion.

Elle me confie qu'elle n'a pas spécialement envie de courir mais que, vu ma petite mine, elle pensait que ça me ferait du bien, quitte à me bousculer un peu. Elle s'y est peut-être mal prise mais, dans le fond, elle est persuadée d'avoir raison : depuis que je ne fais plus de sport, je suis irritable. Ce n'est pas parce qu'on a des journées à rallonge qu'on doit s'oublier. Au contraire, c'est justement quand on a mille choses à faire qu'il faut se garder des moments de décompression. Et notre façon à nous de nous détendre, c'est de courir. Entre nous. Alors, elle a bien compris qu'elle n'arriverait à rien cet après-midi mais elle me demande de me faire à l'idée de reprendre nos bonnes habitudes dès la rentrée. Avec les congés scolaires, impossible de tenir le rythme, mais après l'été, je n'y échapperai pas, je retournerai courir avec elles. OK ?

— OK.

Si elle savait... Toutefois, je me dis que la franchise a du bon car j'ai gagné deux mois. Dans l'immédiat, je n'aurais pas à me forcer, c'est déjà ça de pris.

Maintenant que la discussion s'est apaisée, je peux revenir à autre chose.

— Et alors, c'est quoi le programme ce soir ?

— Ce soir, je bosse. Pas le choix. À défaut de le faire avec ma musique, faut bien que je gagne ma vie.

— Tu vois Marco ?

— Je vais le croiser oui, puisque je travaille avec lui, mais entre l'histoire de ce matin et le boulot de ce soir, je vais être crevée.

Mila déteste avoir à travailler pour vivre, aussi passe-t-elle d'un job à l'autre. Pas de plaisir égale pas d'attache. Sauf qu'en ce moment, son contrat de travail à temps partiel approche miraculeusement d'une année entière.

Il faut dire que, dans la pizzeria qui l'embauche quelques heures par semaine, Marco le pizaiolo a réussi à lui taper dans l'œil. Je ne sais pas quel ingrédient mystère il utilise dans sa pâte mais elle est aphrodisiaque. Quand, en plus, elle a su qu'il était batteur, l'alchimie a été immédiate. Et irréversible aussi car, c'est assez rare pour le signaler, Mila n'a jamais été en couple aussi longtemps. Elle battrait donc en ce moment deux records en même temps : celui de son boulot et celui de son couple.

Sur scène, Marco donne le rythme à la batterie, un ami, guitariste de génie, fait tonner les graves et Mila libère son plus bel organe : sa voix, qu'elle accompagne parfois de quelques accords à la basse. Dès les premières notes, ils envoûtent les foules. Évidemment, ils aimeraient tous les trois vivre de leur passion mais, en attendant qu'un producteur les remarque, ils enchaînent les petits boulots pour se réserver du temps pour jouer, créer, composer et mixer leurs chansons. Ils forment un trio, les Music Maniacs, mais il arrive aussi à Mila de jouer en solo. Pour des soirées privées, en acoustique, seule sur scène avec sa basse, elle chante en toute intimité. Un registre différent pour un public toujours conquis.

Que Mila ne voie pas Marco ce soir m'arrange car j'ai une faveur à lui demander.

— Mila, mon dernier vol atterrit à 23 h 45, ça fait tard pour rentrer jusqu'à la maison, d'autant que je reprends demain matin à 8 heures. Est-ce que ça t'embêterait si exceptionnellement je dormais chez toi ce soir ? je demande d'un ton suppliant.

Ce qui, entre nous, me permettrait de ne pas avoir à rentrer chez moi et devoir supporter demain matin le regard inquiet de Maxime qui se demande bien ce qui m'arrive. Ou plutôt, qui scrute s'il y a du mieux...

— Non, désolée Clo, c'est impossible. Avec ce qui s'est passé ce

matin, ma mère est toute chamboulée. Je retourne dormir chez elle ce soir.

— D'accord. Et si tu me laissais tes clés ?

— Mais non, je peux pas, tu sais bien, j'habite avec ma sœur j'te rappelle... Elle serait furax que je la prévienne au dernier moment, tu comprends ?

Bien sûr que je comprends. Je comprends surtout que quand j'ai besoin d'aide, je n'ai personne sur qui compter.

Dans un jardin fleuri, une table champêtre est dressée avec une belle nappe vichy. Au centre, un grand panier en osier, duquel débordent des grappes de raisin et une multitude de fruits de saison. Après des amuse-bouches confectionnés avec les produits du terroir, la farandole des desserts est en place. La maîtresse de maison sait recevoir et elle le montre en en mettant plein la vue à ses convives invitées ce dimanche sur le thème chic et rustique.

Les uns bavardent, les autres se reposent à l'ombre d'un saule pleureur, cet arbre dont on a l'impression qu'il a été créé pour nous permettre de faire une sieste à l'ombre du soleil estival. De petits groupes se sont formés, les invités sont heureux de se retrouver et ils en profitent pour rattraper le temps perdu.

Dans l'après-midi, les enfants ont joué dans le jardin et terminé en apothéose en offrant aux adultes un spectacle autour du portique. Moi qui ai toujours aimé le cirque, j'admire leurs prouesses, mes enfants n'étant pas les derniers à jouer les équilibristes. Ces petits bouts d'hommes et de femmes, enthousiastes, fiers, les joues rosies par l'effort, les petits bras bronzés comme des baguettes de pain avec leurs muscles qui se contractent à chaque fois qu'ils montent sur le trapèze ou essaient de se suspendre aux anneaux. En parfaite synchronisation pour leur âge, ils réussissent à nous faire sourire grâce à leur imagination, leur volonté et leurs mimiques. Car, bien entendu, dans la bande il y a toujours un clown pour faire rire, et les rires des enfants provoquent inmanquablement un sourire ou même un éclat de rire chez leurs parents.

En fin de journée, pour profiter pleinement de la soirée qui s'annonce, nous rentrons dans la maison, à l'abri de la fraîcheur qui tombe avec le coucher du soleil. Les enfants sont envoyés dans les chambres, les plus grands au calme devant un dessin animé, les plus petits au lit pour démarrer leur nuit. Quand nous partirons, j'irai chercher mon petit dernier dormant à poings fermés, je le soulèverai en essayant de ne pas le réveiller (lui s'abandonnant de tout son poids dans mes bras) et le recoucherai dans son lit une fois que nous serons arrivés à la maison.

Attablés à l'îlot central de la cuisine avec les restes de midi à picorer, nous discutons. Je ne connais pas tout le monde mais ce n'est pas grave, je me sens bien. Dans un état de plénitude agréablement flou. D'une certaine façon, je flotte. Seraient-ce les effets réunis de l'alcool et de l'antidouleur surpuissant que j'ai pris pour mon mal de tête avant de partir ?

Soudain en manque de repères, je cherche Maxime du regard, mais ne le trouve pas. Je tourne la tête, me retourne, mais ne le vois toujours pas. Légèrement inquiète, quoique peut-être agacée, je fais marcher mon radar pour trouver son mari. À cet instant, mes yeux captent une image improbable et, étonnamment, sans crier, je dis :

— Il y a un lion dans le salon.

Bizarrement, personne ne réagit, excepté la maîtresse de maison qui regarde dans la direction indiquée, soupire et s'écarte du bar. Voulant dédramatiser la situation, elle me répond tout bas :

— Tu sais, Chloé, c'est Simba, le bébé lion que nous avons adopté. Ne t'inquiète pas, je vais le remettre dans sa cage.

Interloquée par la sérénité de cette dame un peu guindée qui trouve tout à fait normal d'avoir un lion dans sa maison, je réalise que je ne la connais pas. Chez qui sommes-nous ? Où est Maxime ? Un lion, c'est incongru. Dangereux même, non ? Complètement sonnée, j'essaie de reprendre mes esprits en venant même à douter de ce qui vient de se passer car aucun autre convive n'a ne serait-ce que levé un sourcil à la vue du lion. Ne l'auraient-ils pas vu ? C'est impossible...

À ce moment-là, tout s'enchaîne rapidement. Un homme apparaît subitement à mon côté, m'effleure l'épaule délicatement, me prend par la taille et m'embrasse tendrement. Il me retire mon verre vide, le remplit et me le rend aimablement. Serait-ce l'explication à l'absence soudaine de Maxime ? Depuis quand ne l'ai-je plus vu ? Était-il là au déjeuner ? Qui est cet homme qui me regarde avec des yeux de merlan frit ne pouvant néanmoins cacher un air méchant ?

Il a des yeux de tueur. Cette pensée me vient sans que je ne sache vraiment pourquoi.

Confuse et frissonnante, je tente de me dégager mais la main sur ma hanche me retient fermement. D'une certaine façon prise au piège, je comprends que je ne peux plus bouger, cet inconnu me maîtrise. Serais-je à sa merci ? Comment ai-je pu me mettre dans une situation pareille ?

Cédant à la panique, je bois mon verre d'un trait, le repose, me tourne vers mon doux tortionnaire et lui chuchote à l'oreille :

— Je vais au petit coin, je reviens tout de suite.

Il aurait été préférable de trouver une meilleure excuse, j'en conviens, mais c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit pour me libérer de

son étreinte : le seul endroit où il ne peut pas m'accompagner.

Tout à coup, dans le couloir menant aux toilettes, j'aperçois de nouveau le lion qui se dirige cette fois vers les chambres. Impossible de me raisonner. Au péril de ma propre vie, craignant pour celle de mes enfants, je me mets à courir et rattrape le lion au moment où il entre dans la chambre dans laquelle Eliot dort paisiblement. Bien consciente que je ne ferais pas le poids face à un lion, même domestiqué, je n'ai pas le temps de réfléchir et peu de temps pour agir alors, attrapant au passage un vase faisant office de décoration, je lui saute dessus et l'assomme.

Au même instant, Eliot se met à pleurer si fort que je me réveille en sursaut.

Tirée de mon cauchemar, je suis en nage. Essayant de reprendre mon souffle et d'apaiser les battements de mon cœur, je me lève, vais prendre mon bébé dans mes bras et le cajole. Lui frottant le dos pour le tranquilliser, lui susurrant des paroles rassurantes, j'enfouis mon nez dans la fine chevelure de mon fils et tente de caler sa respiration sur la mienne. Tous deux, nous devons retrouver notre calme. Eliot est trop petit pour me raconter son cauchemar mais, avec celui que je viens de faire moi-même, je suis bien placée pour comprendre combien il peut être bouleversé.

Petit à petit, les larmes se tarissent, Eliot s'apaise. Je vais chercher un verre pour lui faire boire un peu d'eau, le câline, continue à lui parler gentiment, à le bercer et il finit par se rendormir. Le cauchemar est parti aussi vite qu'il est venu.

En le reposant dans son lit, je réalise à quel point je tiens à mes enfants, ma famille, ma vie. Dans mon cauchemar, tout était si réel, et pourtant ce n'était pas moi. C'est exactement la sensation que j'ai en ce moment, de vivre en marge de ma vie. Comme si l'agression de la cycliste m'avait fait dévier de mon chemin et que, depuis, j'empruntais une voie parallèle avec l'impossibilité d'en changer. J'ai beau faire tous les efforts du monde pour essayer d'être moi-même, je n'y arrive pas. Le secret que je tais m'écœure...

Au matin, encore perturbée par mon cauchemar de la nuit, je cherche à comprendre la signification de l'apparition d'un lion dans mon rêve. N'y croyant pas trop quand même, je dois bien admettre que j'ai toujours été fascinée par les présages annoncés de cette façon. En rêve, certains perdent leurs dents, d'autres sont poursuivis par des serpents. Mon inconscient serait-il en train de m'envoyer un signe ? Si oui, lequel ?

Après des recherches plus rapides que je ne le pensais, j'apprends que le lion est un très beau présage, annonciateur d'une réussite sociale. Quel rapport avec moi ? Serait-ce à propos de la vente du blog ? Et, si le lion est un bon présage, alors pourquoi était-il menaçant dans

mon rêve, pourquoi voulait-il dévorer mes enfants ? Quoique, en y repensant, dans mon rêve le lion était domestiqué, alors que celui qui était menaçant était l'inconnu à côté de moi... Un inconnu au regard noir qui ressemblerait à s'y méprendre à... *Stop*. Et si... *Arrête de divaguer*. Que faisait-il... *Reste concentrée sur l'essentiel, Clo. Le quotidien. La routine*.

Moi qui, tous les matins au petit déjeuner, ai pour habitude de demander à mes enfants s'ils ont fait de beaux rêves, je me dis qu'aujourd'hui je vais peut-être faire l'impasse sur cette question à laquelle je ne saurais répondre moi-même.

L'après-midi même, en rentrant chez moi, je rumine. Fatiguée par ma journée, j'ai mal aux pieds. Habituellement, tout en restant féminine, je choisis des chaussures très confortables. Mais aujourd'hui, j'ai voulu tester une nouvelle paire et je découvre avec étonnement que des chaussures neuves un jour de grosse chaleur me font transpirer. Affreux... Heureusement, je ne sens pas des pieds, il ne manquerait plus que ça.

Toujours est-il que cet après-midi, du coup, je marche courbée, comme si je portais toute la misère du monde sur mes épaules. Toute la misère peut-être pas, mais en tout cas, une partie, ça c'est sûr. J'ai chaud, mes vêtements me collent à la peau, je sens une légère odeur de rance qui me poursuit dans mon sillage.

Une journée chaude au mois de juin, c'est normal. Ce qui l'est moins, c'est la soudaineté avec laquelle la chaleur est arrivée. Réchauffement climatique ou non, notre organisme n'est pas fait pour passer du froid au chaud ou du chaud au froid en quelques heures. Hier encore j'hésitais à remettre le chauffage, me raisonnant pour ne pas le faire car au mois de juin c'est ridicule. Mais qu'est-ce qui est ridicule exactement ? Vouloir remettre le chauffage début juin ou s'empêcher de le faire alors que toute sa famille semble se geler ? Impossible à dire... Et puis, peu importe.

Cette chaleur m'assomme. Lasse, je me laisse porter par mes jambes qui connaissent seules le chemin vers la maison. Mon optimisme débordant et ma joie de vivre ont pris un coup dans l'aile ces derniers temps, je m'en rends bien compte. Comme les drapeaux un jour de deuil national, ils sont en berne. Malgré toute ma volonté, je suis éreintée. Et pourtant, il va falloir que je me ressaisisse car, quand je suis du matin, j'aime aller à pied chercher mes enfants à la sortie de l'école.

En repassant rapidement chez moi pour me changer, je réalise que, par chance, les murs épais conservent le frais à l'intérieur. Je file prendre une douche, en finissant toujours à l'eau froide pour avoir une

meilleure circulation sanguine et de beaux cheveux brillants, et, lavée des impuretés de la journée, je me sens délestée d'un poids. Pas fraîche pour autant, mais c'est déjà mieux.

Ainsi, c'est toute ragaillardie que j'emprunte le chemin de l'école sur lequel je rencontre d'autres mamans elles aussi en route pour récupérer leurs chérubins. C'est incroyable, le nombre de parents qui sont disponibles pour aller chercher leurs enfants en plein milieu de l'après-midi. Je me suis toujours demandé ce qu'ils pouvaient exercer comme métier pour ne pas être au travail à 16 heures, mais Maxime, en bon moqueur, me rétorque chaque fois que les autres parents peuvent se poser la même question à mon sujet. Il n'a pas tort. La suspicion est bien souvent mauvaise conseillère...

Il paraît qu'on a tous un petit côté voyeur en nous. C'est peut-être la raison pour laquelle je détaille les adultes amassés devant le portail de l'école. Parents d'élèves, grands-parents, nounous ou amies de parents qui patientent sagement sont-ils tous irréprochables ? Qui sont-ils finalement ?

Lui, là, par exemple, avec son bermuda beige et son tee-shirt bleu délavé, que fait-il dans la vie ? Est-il marié ? Lui est-il déjà arrivé de mentir ? Elle, la mère de famille nombreuse avec son vélo et ses deux petits derniers dans la charrette accrochée à l'arrière, prend-elle bien soin de toute sa progéniture, à parts égales ? Comment peut-elle être sûre de ne pas faire de favoritisme ? L'autre, avec son survêtement, est-il aussi cool qu'on pourrait le penser ? Lui arrive-t-il de punir ses enfants ? La jeune nounou sur laquelle tous les pères jettent un œil est-elle si sage qu'elle paraît ? Une fois seule avec les enfants dont elle a la garde, s'occupe-t-elle bien d'eux ou les laisse-t-elle livrés à eux-mêmes pendant qu'elle discute ou qu'elle *chatte* avec ses copines sur les réseaux sociaux ? Comment savoir ?

On dit que la confiance n'exclut pas le contrôle mais tout de même, si on avait confiance, pourquoi aurait-on besoin de tout contrôler ? Et d'ailleurs, pourquoi les ventes de caméras invisibles pour contrôler à distance ce qui se passe chez soi sont-elles si importantes ?

J'essaie de m'en empêcher mais, rien à faire, mon esprit turbine. Comme ça m'arrive de plus en plus souvent, j'ai un coup de blues qui va de pair avec des pensées moroses. Et moi, là-dedans, qui suis-je vraiment ? Où en serais-je si j'avais agi autrement ? Que me serait-il arrivé ? Que de questions sans réponses puisque j'ai fui face au danger. Je peux imaginer tous les scénarios possibles, mais je ne peux rien changer au fait que j'ai fait un choix qui m'a menée directement ici, aujourd'hui. Et si je ne veux pas tout perdre, je dois m'y tenir. Un point c'est tout. Je dois me reprendre.

Lucas est le premier à sortir. À neuf ans, il ne me saute plus au cou, mais son sourire en coin en dit long sur son plaisir à me voir à la sortie

de l'école. Comme chaque chose qui sort de l'ordinaire, cette surprise est exceptionnelle. Quand je l'embrasse tendrement, je remarque à la fois sa gêne vis-à-vis des copains et sa fierté d'avoir une maman si belle et si gentille comme il me le dit souvent. S'il savait...

Ne perdant pas de vue le planning une seule seconde, Lucas me demande sans cacher son impatience :

— Maman, c'est bien ce soir qu'on fait la soirée barbecue à la maison ?

— Oui, tout à fait, mon grand.

— Et il y aura tout le monde, les adultes et les enfants ?

— Absolument.

— On n'ira pas se coucher à 20 h 30, hein ?...

Lucas est comme son père. Plus il y a de festivités, plus il est content. Alors, le traditionnel barbecue de la fête de la Musique a l'importance d'une fête nationale ! Nous réunissons nos amis et les enfants ont le droit d'inviter des copains. Quel que soit le jour sur lequel tombe le 21 juin, nous festoyons toute la soirée.

La maîtresse de Marion, quant à elle, est toujours la dernière. C'est donc avec près de dix minutes de retard sur l'horaire officiel de sortie des classes que j'aperçois au loin ma fille en train de discuter avec ses copines.

J'ai la fâcheuse tendance de continuer à préparer les affaires de mes enfants la veille de façon à ce qu'ils ne perdent pas une minute avant d'aller à l'école. Et, si les garçons respectent mes choix, ou n'en ont peut-être que faire, avec Marion c'est différent. Quand je ne suis pas là le matin, ma chipie de fille met au placard les habits que je lui ai préparés et choisit elle-même sa tenue du jour. Invariablement, elle se met en jupe. Féminine jusqu'au bout des ongles avec son vernis orange à paillettes sur les pieds, elle sait déjà ce qu'elle veut et manie la mode à la perfection. Moi qui n'ai jamais été une fan des podiums, je me sens complètement dépassée. Quand nous faisons du shopping toutes les deux, je ne sais jamais dans quelle boutique aller, ni quel article pourrait faire plaisir à ma fille. Chaque fois, je suis à côté de la plaque et Marion me regarde l'air de dire : « Non mais, tu le fais exprès maman ? » Du coup, c'est avec sa marraine que Marion aime aller faire les boutiques et tant mieux, Ada étant la reine du shopping, elles sont faites pour s'entendre. En songeant à Ada, je sens mon cœur se serrer. Je suis persuadée que mon amie se doute que quelque chose ne va pas, et qu'elle ne comprend pas pourquoi je ne me confie pas à elle... Je secoue la tête pour chasser ces tristes pensées et reviens à ma fille.

Aujourd'hui, je ne suis pas étonnée de voir que Marion, six ans donc, a troqué le jean slim-chemise en jean que je lui avais sorti contre son chemisier blanc à volants assorti de sa jupe préférée, la pêche – qui vole quand elle tourne –, couleur qui met en valeur ses petites jambes

bronzées. Pour finir la tenue de minette en beauté, elle a mis ses sandalettes jaunes avec des pompons colorés sur le dessus.

— S'lut m'man, t'as apporté un goûter ?

— *Of course, sweetie*, papa avait tout préparé : biscuits, compotes et bouteille d'eau pour vous satisfaire, miss.

Les deux grands récupérés, je peux maintenant aller chercher Eliot à la crèche.

— Et sinon, l'école, c'était comment aujourd'hui ?

— Nickel, répondent en chœur mes aînés.

— Vous avez beaucoup de devoirs pour demain ?

— Moi, j'en ai quatre, répond méthodiquement Marion. Revoir les mots de la dictée, lire des pages du livre sur les petites poules, apprendre les tables de 2, 3 et 5 et signer les cahiers.

— OK. Les cahiers je m'en occupe, les mots tu les connais, le livre on l'a déjà lu. Il ne reste plus qu'à apprendre les tables. Et toi, Lucas, as-tu des devoirs pour demain ?

— Juste un, je dois apprendre une poésie. Mais je la connais déjà par cœur. Écoute, elle est stylée :

*La Guenon, le Singe et la Noix,
de Jean-Pierre Claris de Florian*

*Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte ;
Elle y porte la dent, fait la grimace... ah ! Certes,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis : croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie :
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.*

Épatée par les capacités de mémoire de mon fils, je suis tout ouïe. Même si je n'ai pas la copie sous les yeux, je m'aperçois que non seulement il a l'air de la connaître, mais en plus, au ton qu'il emploie, il paraît en comprendre la signification.

— Bravo *sweetie*, tu la connais bien, c'est super.

— Ouais, j'espère bien que je vais avoir un A ! annonce fièrement Lucas.

— Moi, j'ai rien compris, dit Marion, peinée. Et puis, les noix, j'aime pas.

— Faut pas dire ça, c'est bon les noix, j'adore ça, moi, dis-je, lassée d'entendre ma fille répéter qu'elle n'aime pas quelque chose sans même jamais y avoir goûté...

— D'ailleurs, renchérit son frère, on ne dit pas « j'aime pas », mais « ce n'est pas à mon goût », je te signale...

Comme souvent lorsque Lucas la reprend, Marion est vexée. Elle sait bien que son frère a raison, cette discussion nous l'avons eue cent fois, mais elle déteste qu'on la raille. Du coup, j'essaie de faire diversion en revenant sur la poésie :

— Lucas, explique plutôt à ta sœur la morale de cette poésie, s'il te plaît.

— Bah, en fait, c'est facile. Si tu regardes les choses comme ça, c'est pas intéressant. Mais si tu cherches un peu, tu trouveras quelque chose de bon.

— Oui, alors, c'est un peu plus compliqué que ça mais dans l'ensemble ça veut dire qu'on n'a rien sans effort, vous comprenez ?

À ces mots, je plonge dans les méandres de mon cerveau avec qui je me bats pour ne pas voir le bouton d'alarme qui s'est allumé dans un coin de ma tête. On en revient toujours au même : le jour de l'agression, seul un brin de courage aurait suffi pour crier au secours, alerter d'autres promeneurs ou prévenir la police. Il n'est pas question de travail là, mais de bon sens, d'humanité, d'empathie. Facile de trouver des synonymes après coup, mais sur le moment, je n'ai pas su réagir. Et maintenant, je dois vivre avec. À moins que...

À force de tourner le problème dans tous les sens, je viens d'avoir une idée. Plutôt que d'essayer d'oublier – ce qui, de fait, ne fonctionne pas –, pourquoi n'irais-je pas au-devant du problème ? Pourquoi est-ce que je n'essaierais pas de savoir qui était cette vététiste ? Et qui était l'agresseur ? A-t-il été arrêté ? Condamné ? Emprisonné ? S'est-il échappé ? Avec les moyens actuels à ma disposition, je dois pouvoir répondre à une partie de ces questions. Pourquoi est-ce que je m'en priverais ? Qu'est-ce qui m'en empêche, finalement ?

Eliot récupéré, barbouillé de *nunettes* qu'un copain lui a dessiné sur la figure, nous sommes vite de retour à la maison. Goûter, devoirs et nous pouvons commencer

à préparer la soirée. Maxime arrête sa maquette en cours pour nous rejoindre en cuisine. Par chance, pour le moment, le soleil tient bon. Il n'est pas certain qu'il gagne la guerre, mais pour l'instant il a remporté sa première bataille avec la pluie.

Il est 19 heures, tous les invités sont là : Ada et Benoît ont réussi à se libérer de leurs boulots dévorants et sont arrivés avec un magnum de rosé bien frais, Jess et Roxane semblent décontractées, et même Yann

est venu. Lucas joue avec ses meilleurs copains Nathan et Thomas, et Marion avec Lucie. Seuls Mila et Marco doivent nous rejoindre après leur concert en plein air aux Batignolles.

Un petit groupe termine la préparation des salades en cuisine tandis que d'autres lancent le barbecue. C'est toute une entreprise, une sorte de cérémonial auquel il ne faudrait surtout pas déroger. Évidemment, les hommes sont au feu et les femmes aux fourneaux ! Et dire que depuis cinquante ans, les femmes se battent contre ces clichés... En attendant, tout le monde est content, c'est l'essentiel. Après une nuit et une journée agitées, je sens que je me détends un peu. Rien de tel qu'une soirée animée pour mettre ses idées noires au placard !

Les enfants participent à leur manière puisqu'ils ont dressé un bar à cocktails et à bonbons. En la jouant collectif, ils ont élaboré une carte de boissons et dévalisé toutes mes réserves : jus de fruits, sirops, sodas, eau gazeuse, rondelles de citron et pailles fluo (ne manquent que les piques en bois parasols qui sont introuvables... au grand dam d'Eliot). Les plus grands envoient les plus petits prendre les commandes des adultes qu'ils accompagnent de brochettes de bonbons plus collants les uns que les autres. Heureusement que la fête a lieu à l'extérieur sinon la maison serait farcie du sucre qui dégouline de leurs créations enfantines.

Vue comme ça, notre vie n'a vraiment pas l'air compliquée...

Entre deux grillades, Maxime et Benoît s'essayent à la guitare jusqu'au moment où, pour notre plus grand soulagement, Mila et Marco nous rejoignent. Pendant que nous sirotons nos mojitos, les enfants jouent dans la cour. La nuit commence à tomber mais l'air est toujours chaud. À l'approche de l'été, les conversations vont bon train autour des vacances.

— Alors, cette année, quel est le programme ? demande Yann.

— Eh bien, on prend la location le samedi 25 juillet. Nous, on rentrera à peine du Canada, on sera en plein *jet lag*, dit Maxime en souriant.

— On a l'habitude, renchérit Ada. On vous rejoindra en avion, c'est plus direct et on louera une voiture, comme ça on sera autonomes.

— OK mais dans la semaine, on fait quoi ?

Si la semaine de vacances entre amis est une tradition instaurée depuis nos vingt ans, Yann est celui qui y a participé le moins souvent. En tant qu'agent immobilier en Corse, l'été est la pleine saison touristique et, contrairement à ses collègues qui désertent leur île à cause de ses trop nombreux estivants, Yann, lui, reste sur place et propose des visites à toute heure de la journée. Les touristes apprécient sa disponibilité et il réussit souvent à concrétiser une vente.

Mais cette année, ne voulant rater cette semaine pour rien au monde, Yann a déjà pris ses billets. En revanche, célibataire endurci, il aime se

coucher tard, se lever tard et profiter au maximum de sa journée en faisant des activités qu'il n'a pas l'habitude ou pas le temps de faire en temps normal.

— Et si on faisait une sortie en quad tous ensemble, ça vous dirait ?

— Moi ça me dit bien, répond Jess. Mais comment tu fais avec les gosses ?

— Maintenant on les amène partout, non ? Je suis sûr qu'on peut trouver un endroit où ils nous prennent avec les kids.

— Hors de question, c'est beaucoup trop dangereux.

La perspective d'une balade en quad sur des chemins de terre ne m'attire pas, mais alors pas du tout ! Moi qui ne suis pas très à l'aise dans les sports tout-terrain, je n'ai aucune envie de prendre le risque de me retrouver distancée seule en pleine forêt.

— Détends-toi, Clo, Yann proposait même de prendre Eliot avec lui, n'est-ce pas, Yann ? ajoute Max en taquinant son ami.

— Absolument, si ça peut te faire plaisir, Clo ! Comme ça tu n'auras pas d'excuse pour être à la traîne pour une fois...

Je ne raffole pas de quad c'est vrai, mais j'aime découvrir de nouvelles sensations. En même temps, si Yann s'occupe d'Eliot, je ne serai pas tranquille, alors... Encore un problème insoluble. Pourquoi est-ce que je tergiverse autant en ce moment ? Qu'est-ce qui fait que je n'arrive plus à prendre aucune décision, même la plus simple ?... C'est tellement agaçant !

— Et sinon, on pourrait prendre un coach sportif à domicile, non ? propose Ada. Je connais quelqu'un au travail qui a fait ça l'année dernière, il paraît que c'est génial. Tu fais du sport depuis chez toi, à l'heure que tu veux et un gars vient te faire faire des exercices adaptés à ta morphologie.

Ça déjà, je préfère, au moins, nous serons à la maison, en terrain connu. En même temps, je ne me réjouis pas de devoir me remettre en tenue de sport...

— Oui c'est bien, mais on pourrait aussi se prendre un chef à domicile, non ? renchérit Yann. Parce que si tu veux faire du sport, c'est pour sculpter ta silhouette, alors pourquoi pas en profiter pour manger sainement ?

— Attendez une minute, vous avez gagné au Loto ou quoi ? intervient Mila. Non, parce que là, c'est plus des vacances entre amis qu'on prévoit, c'est le carré VIP. Je ne savais pas qu'on partait avec des stars cette année.

— T'as raison, Mila. On a déjà loué une baraque en bord de mer et sur place, on a barbecue et table de ping-pong. On peut peut-être se faire une sortie dans la semaine et chacun prévoit des activités en solo s'il le souhaite.

La discussion se poursuit tandis que Maxime m'entraîne à l'intérieur

pour aller chercher le dessert. Dans la cuisine, alors que j'ouvre le frigo, il m'enlace par la taille et me chuchote à l'oreille :

— Et donc, si tu accélérerais les choses avec le *Guide du Globe-trotter*, on pourrait se faire des vacances VIP, peut-être ?

— On pourrait, oui. Mais tu sais bien que j'arrive pas à me décider...

Irritée que mon mari remette tout le temps ce sujet sur le tapis, je poursuis :

— Et puis, laisse-moi tranquille avec ça, Max, on a convenu qu'on se rappellerait en septembre. Profitons des vacances, tu veux bien ?

Confiant, il m'embrasse avec fougue. Baiser que je lui rends avec retenue car, s'il savait qui j'étais vraiment, je doute qu'il serait toujours autant amoureux de moi. La confiance a quelque chose de rassurant et de bon, mais qu'en est-il lorsqu'elle est trahie ?

Maxime ne doit jamais apprendre ce qui s'est passé. Alors, autant lui laisser croire que mon attitude fuyante est due à la proposition du *Guide du Globe-trotter* qui me tourmente. Et mener mes recherches en solo...

De retour dans le jardin, en bon médiateur, Maxime, conciliant, lance à la cantonade :

— Essayons de faire simple comme on a toujours fait. Moi le coach sportif, ça me dit bien parce que c'est chez nous et que ça nous permettrait de faire du sport en s'amusant, ce serait bien pour tout le monde, je pense. Le cuisto, on oublie, et les activités on verra sur place. Ça convient à tout le monde ?

Interloqués par cette assurance nouvelle de Maxime, Benoît et Marco lui demandent ce qui lui prend.

— Non mais faut avancer, quoi. Et puis l'année prochaine, si Clo a accepté la propal du *Guide du Globe-trotter*, on plaque tout, on prend une année sabbatique pour faire le tour du monde et vous serez tous les bienvenus pour nous rejoindre n'importe où dans le monde.

— T'es sérieux ?

— On ne peut plus sérieux, Yann. On a l'été pour y réfléchir, mais si Clo accepte, on prendra le temps de se faire plaisir.

Toujours très rationnel, Benoît lui demande :

— Comment tu feras pour partir si longtemps ?

— J'ai pas réfléchi à tout mais vivre une expérience unique en famille, ça n'a pas de prix. Et puis, je travaille en free, je te rappelle, je gère mon propre agenda.

Un peu à l'écart de l'agitation qui gagne toutes les personnes autour de la table, j'écoute les projets les plus fous : traverser les États-Unis, visiter les plus belles capitales ou carrément, pourquoi pas, un périple européen en camping-car !

— OK, donc je m'occupe de trouver un coach sportif, c'est bien ça ? demande Ada pour clore le débat.

À part moi, l'idée a l'air de séduire tout le monde, puisqu'ils

acquiescent. Je ne vais pas les contrarier ce soir, mais une chose est sûre, il va falloir que je trouve un moyen pour éviter ça...

En fin de soirée, alors que la fête bat son plein, nous entendons tonner l'orage au loin. Puis, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les éclairs strient le ciel sombre et illuminent le jardin. Soudain, l'orage éclate. Chacun débarrasse ce qu'il peut et rentre se mettre à l'abri. Les enfants, qui avaient entamé un cache-cache avant d'aller au lit, sont sommés de rentrer à l'intérieur mais la tentation de danser sous la pluie est trop forte. Maxime, cet éternel gamin, forme avec Lucas, Nathan, Thomas, Marion, Lucie, Eliot, Roxane et Yann une ronde de joyeux lurons qui lèvent la tête vers le ciel pour mieux accueillir les gouttes de pluie. Lorsque celles-ci se transforment en grêlons, c'est en riant qu'ils courent vers la maison pour s'y réchauffer. Leur insouciance fait tellement plaisir à voir !

Pour ma part, à l'inverse, la noirceur du ciel m'opprime d'un coup. J'ai du mal à respirer, j'ai l'impression de manquer d'air et de recevoir comme un coup de poignard dans la poitrine. Je ne vois qu'une solution : respirer un bon coup, au risque de faire éclater mon cœur. Advienne que pourra.

*M*esdames, Messieurs, nous espérons que vous passez un bon voyage.

Dans quelques minutes, nous passerons parmi vous pour vous offrir une collation en prévision de notre atterrissage à Paris, prévu dans moins de deux heures.

— Pardonnez-moi, madame. Non, vraiment, je suis confuse... désolée... mille excuses... il n'a pas fait exprès.

— Encore heureux ! répond la dame assise juste à côté d'Eliot dans l'avion Toronto-Paris.

— Écoutez, il n'a que deux ans, ce n'était pas volontaire je vous assure, j'ajoute en me justifiant.

— Non, pas d... commence Eliot.

— Chut ! dis-je pour l'interrompre.

Persuadée qu'il est plus facile de pardonner à un enfant de deux ans qu'à un enfant de trois, je n'ai pas pu me retenir de mentir sur l'âge de mon fils mais le problème est que maintenant il est assez grand pour me corriger. Et je n'ai pas encore bien l'habitude. Béni est le temps où les enfants ne savent pas parler et ne peuvent donc pas contredire leurs parents !

— Il a les mains pleines de pouces, votre garçon ?

Je suis amusée par l'air ahuri de mon fils prenant au pied de la lettre l'expression typiquement canadienne employée par ma voisine de siège, Eliot regardant ses mains et les présentant à la dame pour lui montrer qu'elle se trompe.

— Il est un peu maladroit, je vous l'accorde. Excusez-nous, vraiment.

La dame soupire, exaspérée. De toute façon, depuis qu'on a décollé, son voyage est un calvaire. Elle qui partait en vacances voir ses petits-enfants expatriés en France se retrouve à côté d'une famille nombreuse. Et qui dit nombreuse, dit bruyante, car bien entendu, nous sommes incapables de nous tenir correctement, ni même de parler à voix basse. À l'entendre, nous sommes vraiment sans-gêne...

Tandis que j'essaie tant bien que mal d'éponger le jus d'orange renversé par mon fils sur la tablette de ma voisine, j'intime à Eliot d'être sage. Et, pour éviter toute discussion inutile avec la malheureuse, je me

lève, prends mon fils par le bras et l’emmène aux toilettes pour lui laver les mains. Un espace exigu certes mais un lieu de paix, hors d’atteinte de notre maudite voisine.

Déjà six heures que nous sommes en vol et nous devons arriver d’ici moins de deux heures. Ce voyage, avec Maxime, nous en rêvions et grâce à Clollidays, nous l’avons fait !

Bien consciente de la chance que nous avons eue, j’ai juste le temps de me replonger dans mes notes, photos et documents glanés au fil du séjour. Attentive à ne rater aucune occasion pour le blog, j’ai suivi à la lettre le programme proposé et nous avons bien profité des animations dans le cadre du cent cinquantième anniversaire de la Confédération du Canada. Lucas, Marion et Eliot ont adoré #partagervotremomentavecledrapeau. Pour Eliot, et même si ça me paraissait trop dangereux, son petit drapeau canadien est devenu l’étendard de son doudou qui le porte fièrement, coincé dans les mailles de son tee-shirt. Maxime tente de me rassurer en me disant que cela ne va pas durer. D’accord, sauf qu’un malheur est si vite arrivé...

Évidemment, nous n’avons pas coupé aux spécialités locales et notamment au traditionnel sandwich à la viande fumée (avec des frites !) et la poutine, un plat d’origine québécoise constitué de frites et de fromage émietté que l’on recouvre d’une sauce brune. Écœurante à souhait ! Même les enfants qui adorent les frites ont demandé qu’on retire la sauce... Et Maxime qui n’a pas été capable de faire une belle photo pour illustrer le blog. Bref, pour des Français, c’est une catastrophe, cette poutine !

La nostalgie du voyage qui touche à sa fin me renvoie face à mes plus vives inquiétudes. Je me réjouissais tellement de ces vacances que je n’ai pas vu le temps passer. Et, pour un temps, mon esprit était si occupé qu’il a remis mes soucis dans un coin de ma tête. Comme quoi, s’évader a du bon... Mais toute chose a une fin, cette parenthèse enchantée aussi, et je vais devoir me conditionner de nouveau : faire comme si le stress n’existait pas en adoptant la politique de l’autruche. Je commence à être rodée...

À l’approche de l’atterrissage, je reviens à ma place, installe mes trois enfants côte à côte et m’assieds à côté de mon mari.

— C’était vraiment chouette, ces vacances tous ensemble, non ? dis-je à Max comme pour essayer de me convaincre moi-même de rester enjouée.

— Oui c’était super ! Si toi tu as ce qu’il te faut pour écrire, moi j’ai de belles photos. T’as vu celle de l’ours blanc ? Je pense qu’on peut monter un film qui fera rêver tes abonnés, Clo. Le Canada a bien fait de te faire confiance, notre voyage aura forcément des retombées positives pour eux.

— Je pense aussi, dis-je avec un léger pincement au cœur.

— Les autres blogueurs n'ont qu'à bien se tenir parce qu'on va placer la barre haut, très haut !

Puis, après quelques secondes de silence, j'ajoute :

— Dis, t'es sûr qu'on a pris la bonne décision ?

— Je ne suis sûr de rien puisqu'on a dit qu'on attendait encore un peu avant de se décider, mais je pense qu'on est sur la bonne voie. La somme proposée est énorme, inespérée, Clo. T'imagines tout ce qu'on pourrait faire avec ça ?

— On pourrait s'acheter un petit chalet en montagne ?

— Oui, ou alors un camping-car pour vadrouiller dès qu'on en a envie ?

— Partir un an sur un bateau ?

— Non, là tu rêves, Clo, on n'a le pied marin ni l'un ni l'autre...

— T'as raison. Alors quoi, on pourrait commencer à faire construire notre maison ?

— Non, là, ça ne suffit pas, mais ça pourrait constituer un bel apport. Les banques nous suivraient, c'est sûr.

— Ou alors tu pourrais enfin éditer les aventures de Théo, au moins une première BD pour te lancer, démarcher les éditeurs et après je suis sûre que tu recevrais des commandes pour en écrire d'autres, non ?

— On peut toujours rêver, répond-il d'un ton blasé. En tout cas, si tu acceptes, il va falloir la jouer serré, finement négocier.

— C'est clair. *I'm the queen* ! Quoi qu'il en soit, ça ne peut pas se faire en un mois. Il faut du temps pour rédiger les documents, informer mes partenaires, mes abonnés et assurer la passation en douceur.

— Je sais que tu sauras faire ça bien. Mais ne grille pas les étapes, sois patiente, réfléchis bien et agis en douceur pour une fois.

Piquée dans mon orgueil, je réplique :

— Et toi, essaie de te tenir tranquille. Je te signale que c'est MON blog et donc MA proposition. C'est à MOI de décider de ce que JE veux faire ou non.

— Absolument. Mais tu es MA femme, celle qui partage MA vie et MA maison. Alors, TA décision est aussi un peu la MIENNE, tu ne crois pas ?

— T'exagères un peu là quand même, t'en es bien conscient ?

— Pas du tout ! D'ailleurs, le gros point positif avec la vente de ton blog c'est que je vais peut-être enfin retrouver ma petite femme disponible, tendre et attentionnée au lieu d'une coloc les yeux rivés sur son téléphone ou ordinateur pour publier ses articles ou répondre à ses fans... Parce que ton plus grand fan, c'est moi, je te rappelle !

— Oh, si c'est pas touchant ça... La tirade du mari amoureux qui se la joue gentleman.

— Ou la vérité qui éclate enfin au grand jour ? Parce que, franchement, Clo, pendant ces vacances on a atteint des sommets ! Tu

sais que tu as certainement passé plus de temps avec tes fans qu'avec tes enfants ?

— C'est pas vrai, Maxime, ne mélange pas tout. J'ai fait toutes les activités avec vous, mais comme on était invités, j'étais obligée de publier des posts au fur et à mesure.

— Mytho ! Tu pouvais le faire le soir, une fois les enfants couchés par exemple.

— Mais non, pas du tout ! Parce qu'avec le décalage horaire, si je poste une photo à 22 heures, heure canadienne, en France, il est 4 heures du matin et personne n'est connecté à cette heure, donc je fais un flop complet !

— Mais ne t'énerve pas comme ça. Je disais ça pour te charrier, Clo.

Le ton monte rarement entre nous, mais malheureusement ces derniers temps, c'est plus fréquent que d'habitude. Tendrement, Max me prend la main, incline ma tête contre son épaule et commence à me caresser la joue.

— Mais qu'est-ce que t'as ? T'as l'air à cran. Ça va, *sweetie* ?

Qu'est-ce que j'ai ? C'est pourtant simple. J'ai trop de choses en tête. Comme d'habitude, je veux tout faire et vite. Mais en même temps, j'ai l'impression de nager en eaux troubles. Plus on se rapproche du territoire français, plus j'ai l'impression que je vais retrouver mes angoisses, mes peurs incontrôlables... Ce qui n'est toutefois pas une raison pour me fâcher avec mon mari qui n'a rien à voir avec tout ça. Alors, je respire un bon coup, souris et réponds calmement :

— Désolée Max, je ne m'étais pas rendu compte. Rien de grave, ne t'inquiète pas. On atterrit dans quelques minutes, est-ce qu'on pourrait terminer ce voyage sur une note positive ?

— Bien sûr, *honey*, répond-il, conciliant. N'empêche, tout ça c'est peut-être bientôt fini. Le prochain voyage qu'on se fait, plus de reportage, OK ?

— OK...

— Repose-toi, faut être en forme pour enchaîner avec la route jusqu'en Bretagne.

Toronto-Paris-La Trinité-sur-Mer. Avaler les kilomètres sur la route des vacances ne nous a jamais fait peur.

De retour en France, même si je ne sais plus bien où j'en suis, je suis sûre que tout le monde sera content de se retrouver. Impossible de savoir si ces vacances seront comme d'habitude, c'est-à-dire enjouées, festives et conviviales. Mais ces quelques jours sont nécessaires pour reprendre des forces avant d'affronter la rentrée.

La famille, il n'y a que ça de vrai, c'est bien connu. Et comme nos amis font partie de notre famille, tout devrait bien se passer. Alors, même si je sens mon moral flancher, je dois pouvoir compter sur eux pour que les vacances se passent bien. Dans l'adversité, il faut savoir se

serrer les coudes. En tout cas, moi, j'y crois.

Fourbus de notre retour de Toronto, nous avons récupéré notre voiture familiale et immédiatement pris la direction de la Bretagne à pas moins de six heures de route.

En apercevant la maison que nous avons tous louée pour les vacances, nous soufflons un bon coup. Nous sommes arrivés à destination, sains et saufs.

— Regardez qui voilà ? s'exclame Jessica qui a déjà eu le temps, avec Roxane, de faire le tour des lieux avec le propriétaire.

— Coucou Jess ! Coucou Rox ! clament les enfants en sortant de la voiture en courant.

— Waouh, qu'est-ce qu'elle est grande, la maison ! s'extasie Lucas.

— Et ma chambre, elle est où ? questionne Marion.

Après ce long voyage, je suis exténuée. J'aurais bien besoin d'un petit remontant. Mais, au lieu de ça, voilà Mila et Marco qui reviennent des courses, la voiture chargée à ras bord. Avant même de défaire mes valises, il va donc falloir les aider à décharger et à ranger les provisions dans la cuisine. Se débarrasser des corvées pour ensuite profiter pleinement de nos vacances bien méritées.

Une fois installés, nous formons une joyeuse troupe bien décidée à partir en repérage du chemin d'accès à la plage. Les plus petits courent devant, les grands ferment la marche en portant les nattes de plage, seaux et épuisettes pour aller, à marée basse, à la pêche aux crabes. L'avantage de la Bretagne, c'est qu'à cette heure de l'après-midi, il n'est plus question de parasol.

En surplomb d'une petite dune, j'aperçois enfin la mer à perte de vue. D'un même mouvement, nous nous arrêtons pour respirer l'air des embruns. L'air pur et iodé transporté par le vent qui nous fouette le visage, les cheveux au vent. Les enfants, tout à leur joie de fouler le sable, enlèvent leurs chaussures, éparpillent leurs affaires comme si rien d'autre n'importait plus que de courir jusqu'à l'eau.

— Venez mettre vos maillots ! je crie sans grand espoir.

Le premier jour, mettre les pieds dans l'eau sans tenir compte de ses habits est notre petit rituel. Peu importe qu'ils soient mouillés, qu'ils s'imbibent de sel de mer ou qu'ils soient pleins de sable, l'essentiel est de goûter au plus vite à la température de l'eau. Avec l'éternelle litanie : « Aïe, elle est froide ! »

Un instant, tous adultes que nous sommes, nous replongeons dans nos souvenirs d'enfance lorsque nous arrivions nous-mêmes en vacances avec nos parents. Ce moment où le temps s'arrête, où l'on réalise qu'on est enfin libres de toute contrainte et qu'on va pouvoir souffler. D'autant que nous avons de la chance d'être ensemble, en famille et entre amis. Pas une année ne passe sans que l'absence d'Anthony ne se fasse ressentir mais, à dire vrai, j'ai l'impression que cette semaine de

vacances, hors du temps, a quelque chose de sacré. Comme une nécessité pour se ressourcer, et permettre à Jess et à Roxane d'appréhender l'avenir avec une lueur d'espoir.

— Quelle vue ! s'exclame Mila.

— C'est magnifique, renchérit Maxime.

— Y a-t-il plus bel endroit sur Terre ? demande Marco.

Heureux d'être là, Jessica, Mila, Marco, Maxime et moi respirons tranquillement. Chacun enlève ses chaussures, et vaque à ses envies du moment. Roxane vient installer sa serviette à côté de la mienne, tandis que Marco et Maxime partent à l'assaut des rochers avec les plus petits. Seul Eliot reste avec nous le temps de prendre son goûter, un moment encore précieux pour ce petit bonhomme.

À cet instant, plus rien n'a d'importance. Ni le blog, ni la décision que nous avons prise. Ni même l'agression. Je suis ici et maintenant et je goûte à la joie d'être entourée de ceux que j'aime. Un plaisir simple et naturel, sans arrière-pensées. Qui revigore. Mais, quand Eliot se met à pleurer car il s'est mis du sable dans les yeux, une sensation d'angoisse refait surface. Je réagis aussi vite que possible pour les lui nettoyer et vider par la même occasion toute l'eau de la bouteille prévue pour nous désaltérer...

— Ça va, Eliot, ça va, c'est rien, c'est juste du sable. On est à la mer tu sais, c'est normal d'avoir du sable partout, il ne faut juste pas frotter ses yeux avec ses mains pleines de sable. *Everything is gonna be OK, baby, don't worry.*

Ça commence fort, vive les vacances !

La mer a toujours eu un effet apaisant sur moi. Face à son immensité, mon esprit divague. Je pense au champ des possibles. Lorsque l'on naît, toutes les voies nous sont ouvertes, tout est envisageable. Mais à peine a-t-on commencé à grandir que nous devons faire des choix, prendre une voie plutôt qu'une autre, et voilà qu'on se ferme certaines portes. En vieillissant, s'il est bon et rassurant de conforter ses choix, il est aussi frustrant de réaliser qu'on s'est fermé d'autres voies.

Nous approchons de la quarantaine. Un âge charnière auquel on se pose des questions qu'on ne devrait peut-être pas se poser. Ai-je réussi ma vie ? Suis-je à deux doigts d'y arriver ? L'ai-je, à l'inverse, complètement ratée ?

Quels sont les critères, d'ailleurs : être mariée, avoir des enfants, un boulot ? Yann, sans enfants mais épanoui dans son travail, considère-t-il qu'il a réussi sa vie ? Et Jess, alors, qui malgré son jeune veuvage retrouve un sursaut d'énergie et d'optimisme en se construisant une nouvelle vie avec sa fille, qu'en pense-t-elle ?

Lorsque Maxime et les enfants reviennent de la pêche aux crabes qui s'est en réalité transformée en pêche aux algues et coquillages, je lui pose discrètement une question qui me turlupine :

— *Sweetie*, es-tu heureux ?

N'ayant pas bien saisi le sens de ma question, il me répond avec entrain :

— Carrément ! T'as vu ce paysage ? La mer, les rochers, le sable fin sous tes pieds, on a la plage pour nous et tout ça à deux minutes de la maison. Je crois qu'on va se plaire ici cette semaine, *darling*.

Les enfants sont repartis jouer à sauter dans les vagues. Pour être trempés, ils vont être trempés jusqu'à la culotte. Maxime s'allonge sur la serviette et se colle auprès de moi, me trouvant bien mystérieuse d'un coup.

— Quoi, tu vas pas me dire que ça ne te plaît pas ?

— Mais non, bien sûr, c'est pas du tout ça. C'est juste que je te demandais si t'étais heureux d'une façon générale. Si aujourd'hui je te prenais en photo et que tu la reprenais en mains dans vingt, trente ou quarante ans, est-ce que tu te souviendrais que tu étais heureux à l'époque ? Considérerais-tu que tu as réussi ta vie, Max ?

— Ah oui d'accord, je ne te savais pas si nostalgique, Clo. C'est le magazine que t'as lu en voiture qui te fait te poser ces questions ?

Un peu vexée, je dois reconnaître que l'article lu dans la voiture sur la *middle life crisis* m'a perturbée. Comme d'habitude, Maxime a vu juste, mais ce n'est pas une raison pour qu'il évite ma question.

— C'est pas le problème. Tiens, par exemple, as-tu accompli un dixième de tes rêves d'enfant ?

— Oui je crois, j'en suis même presque sûr ! Regarde, on forme une belle famille, nombreuse qui plus est. On a des amis sur qui on peut compter, on arrive même à partir en vacances tous ensemble. Alors oui, on n'est pas à l'abri de se chamailler sur les repas, les sorties ou autre, mais dans l'ensemble on s'en sort bien, non ? On a tous les deux un métier qu'on aime, toi en plus t'as Clollidays, moi j'ai toujours Théo avec moi, et nos enfants sont en bonne santé. On n'est certainement pas sortis de l'auberge avec l'adolescence à venir mais on fera comme d'habitude, on prendra les choses comme elles viennent, pas vrai ? On a réussi à couper le cordon, on a créé notre famille autour de laquelle gravite notre cercle de confiance comme dirait l'autre et on a encore plein de rêves. On n'est peut-être pas irréprochables – d'ailleurs en ce moment t'es incontrôlable – mais on fait de notre mieux. Alors, oui, je considère que pour l'instant j'ai réussi ma vie. Mais je ne vais pas m'arrêter là, *sweetie*, je compte bien avoir encore de longues années devant moi.

— Même si certains rêves sont certainement faits pour ne jamais se réaliser, t'en es bien conscient ? je réponds timidement.

— Bien sûr, *honey*. Mais rien ne nous empêche d'y mettre tout notre cœur. L'envie d'avoir envie, ça te rappelle quelque chose ? Clo, c'est la vente du blog qui t'inquiète ?

Si seulement ce n'était que ça... Crise précoce de la quarantaine ou pas, je dois vivre avec mes démons. Je n'ai tout simplement pas le choix. Alors, là, assise les fesses dans les grains de sable qui ont réussi à envahir ma serviette, je décide de me concentrer sur l'instant présent. En l'occurrence, nos enfants et amis qui sont en train de gagner la bataille avec les vagues. Sachant bien entendu que ce petit jeu ne s'arrêtera pas tant qu'elles ne les auront pas fait tomber dans l'eau.

Faisant volte-face, je me retourne vers Maxime et lui dis :

— Oui, ça doit être ça. Allez, assez parlé. Viens, on va rejoindre les autres.

Puis, retrouvant mon âme d'enfant, je cours jusqu'à en perdre haleine, éclaboussant les frileux sceptiques d'une mer à seize degrés en y plongeant la tête la première. Se sentir vivante dans une eau vivifiante et voir ses amis interloqués, surpris de me voir agir comme ils ne s'y attendaient pas, je crois qu'il n'y a rien de meilleur sur Terre.

De retour à Paris, j'ai renfilé mon uniforme et mes escarpins, Maxime a réintégré son bureau au fond du jardin et Lucas, Marion et Eliot ont terminé leurs vacances chez mon frère.

Animateur en périscolaire vivant à la campagne, Paul a toujours été heureux de nous dépanner en gardant nos enfants pendant les vacances scolaires. Régulé sur le rythme de l'Éducation nationale, il ne rate pas une occasion de nous rappeler que pouvoir compter sur la famille est précieux : nous travaillons sans contrainte, les enfants sont heureux d'aller chez leur tonton et Paul a une maison remplie de cris d'enfants. La présence de nos trois enfants chamboule son quotidien certes, mais comme toute chose qui n'est pas faite pour durer, il s'adapte. Patient, il ne hausse jamais le ton, n'est jamais énervé d'avoir à faire la police entre les trois et cherche toujours à discuter pour résoudre les problèmes. Tout le contraire de nous, en somme.

La rentrée scolaire a eu lieu. Les enfants ont retrouvé avec joie leurs copains et copines de classe. J'ai réussi avec brio à résoudre le casse-tête des emplois du temps pour caler les activités extrascolaires des trois enfants tout en optimisant les trajets pour ne pas finir la semaine exténués. Le nouveau planning familial est à jour sur le réfrigérateur situé juste à côté du four. De cette façon, toute la famille peut consulter à loisir les activités du jour tout en ayant un œil sur l'heure. Nous sommes tous astreints aux chiffres lumineux qui battent inconsciemment le rappel des troupes.

Un samedi, alors que nous étions tous les cinq attablés pour le repas du midi, Maxime a fait remarquer combien nous étions esclaves de l'heure et donc, par ricochet, de l'heure du four puisque c'était l'horloge centrale de la maison, celle que tout le monde surveillait tout le temps. Pour aller au bout de son idée, il a même commencé à écrire une BD intitulée *L'Heure du four* qui montrait l'emprise psychologique du four sur les membres de la famille. Dans son histoire, il ne se passait pas une journée sans que chacun prenne à partie le four, situé au cœur de la maison.

— *Il est 7 h 46, dépêchez-vous les enfants, on part dans quatre minutes sinon vous allez être en retard à l'école.*

— *Il est déjà 18 h 47. Venez vite prendre une douche avant de passer à table.*

— 20 h 31, c'est l'heure d'aller se coucher. Allez hop, brossage de dents, pipi et au lit. Dépêchez-vous, demain il y a école.

Le pire dans tout ça, c'est que l'heure du four agit comme une épée de Damoclès même le week-end.

— *Demain c'est dodo les enfants. Pas de réveil avant 8 heures. Regarde Eliot, tu n'as pas le droit de te lever avant que le premier chiffre soit un 8. Tu connais le 8, chéri, tu sais les deux ronds comme l'infini ?*

— *Il est 9 h 11, encore dix-neuf minutes et après vous m'arrêtez cette télé et vous vous habillez.*

— *Vite, 13 h 41, Marion, finis ton assiette et je t'amène à l'athlétisme.*

— *Tranquille maman, à ma montre il n'est que 13 h 38.*

— *Impossible, ta montre retarde de trois minutes, ma chérie. La bonne heure, c'est l'heure du four. C'est l'horloge que papa met toujours à l'heure en premier.*

Ainsi, toute la vie de la maisonnée était rythmée par l'heure du four. Maxime avait une fois de plus raison. Mais comment faire pour ne pas vivre en permanence avec la pression de l'heure à consulter ? À notre époque, je persiste à penser que c'est impossible, même si moi aussi, parfois, j'aimerais retirer ma montre et ne plus penser à rien. Un luxe que je ne m'autorise qu'en vacances.

Un jour, lors d'un briefing au sol pour un nouvel appareil, mon patron nous a demandé d'imaginer que nous avions une baguette magique qui nous permettrait de faire ce que nous voulions. Évidemment, il n'était pas question d'amour ni d'argent, mais si nous étions en possession d'une baguette, là tout de suite, que ferions-nous ?

Moi qui peinais à faire le tri entre toutes les idées qui me passaient par la tête, tout en cherchant l'originalité, instinctivement, j'ai répondu :

— Arrêter le temps.

Les mots sont sortis tout seuls. Sur le moment, mes collègues m'ont regardée, un peu surpris, mais avec le recul, j'ai pris conscience que c'était exactement ce que j'aurais aimé faire si j'avais eu une baguette magique. Arrêter le temps. Faire une pause. Ne plus regarder l'heure.

À chaque rentrée ses incontournables : reprendre le rythme. Ne pas se tromper de jour ni d'heure pour les activités des enfants, trouver le meilleur chemin – et la sempiternelle question à laquelle il est toujours aussi difficile de répondre : le meilleur chemin est-il le plus court ou le plus rapide ? –, y ajouter les rendez-vous à l'extérieur de Maxime et mes rotations.

Passant en revue le planning familial des semaines à venir, j'ajoute mes impératifs liés au blog :

- *Mardi 11 : ouverture résas printemps* – Guide du Globe-trotter.

- *Du 13 au 16 septembre : salon du Voyage en Europe* – porte de Versailles.

- *Mercredi 19 : dîner des partenaires festival de Jazz.*

- 22 et 23 septembre : *Journées du Patrimoine*.

- 6 et 7 octobre : *Blogtrip à Ravensburg* (je soupire, car j'aurais préféré éviter ce déplacement dans le sud-ouest de l'Allemagne, mais je n'ai pas pu refuser l'invitation de Gabriel, le nouveau responsable de l'office du tourisme qui ne tarit pas d'éloges sur cette ville fortifiée).

- *Lundi 8 : soirée de lancement nouvelle appli voyage dernière minute à bas prix.*

En transversal, j'ajoute les photos de cet été à trier (publiées tout au long de l'été mais avec lesquelles il faut que je fasse un article), la négociation de la vente du blog (que je dois entamer) et (si tant est que nous arrivions à un accord) la rédaction d'un projet d'intégration sur plusieurs semaines pour m'assurer au mieux de l'absorption de Clollidays par le groupe.

Quand je fais le point avec Maxime, je me rends bien compte que toutes ces dates en plus de mon travail vont m'éloigner de la maison pour un temps. Mais mon mari est un homme en or, il sait combien enclencher la négociation m'est difficile et, je le connais, il espère certainement qu'en acceptant toutes ces invitations, je déciderai de moi-même que l'administration d'un blog à ce niveau est incompatible avec une vie de famille équilibrée.

Il sait aussi qu'à trop vouloir me diriger, c'est l'effet inverse qui se produirait. Et, autant Maxime est un homme facile à vivre (malgré son côté irresponsable par moments), autant il déteste les conflits. S'il le peut, il cherchera toujours à éviter l'affrontement. Encore plus avec moi qui, ces derniers temps, d'après lui, suis lunatique et irritable à tout instant. Il m'a assez souvent dit qu'il avait du mal à me reconnaître...

Peut-être que la proposition inattendue est une pression trop forte à supporter ? Peut-être aussi que je n'ai jamais voulu le succès fulgurant de mon blog, en tout cas pas à ce point-là. Un succès qui m'impose de faire un choix que je n'aurais jamais dû avoir à faire ? Enfin, et surtout, peut-être que concilier vie de femme, de maman et de blogueuse, c'est trop ? J'ai toujours mené plusieurs choses à la fois, dans mon métier comme dans ma vie privée. Mais aujourd'hui Maxime trouve que, plutôt que d'assurer, je sature. Et c'est bien ce qui m'inquiète.

Voilà des mois que je tente de vivre avec mon secret et, si le temps doit faire son œuvre, alors qu'il se dépêche, car je sursaute encore sans raison et je crains toujours le moindre problème ! Ce soir, par exemple, pour aller à la soirée de lancement de la nouvelle application Flowertrip, le spécialiste du voyage chic à la campagne, j'ai étudié dix fois le chemin le plus prudent à emprunter. J'ai changé dix fois de tenue, me demandant systématiquement si elle n'était pas trop provocante ou tendancieuse, puis j'ai trouvé la tenue idéale : robe blanche sans manches, en gaze et dentelle, ornée de perles or et blanc,

avec un ourlet ébouriffé. Agrémentée d'une ceinture marron et d'un long collier en bois, avec mes bottines à franges, j'ai réussi l'accord parfait pour un petit air bohème *so chic*.

Au milieu de tous ces gens qui apprécient la Chloé-blogueuse, je me pavane et discute naturellement avec toutes les personnes conviées à cette soirée privée. Invitée de prestige en de nombreuses occasions, je jouis de ma nouvelle notoriété qui rend désormais tout démarchage superflu. La proposition de rachat de Clollidays est l'exemple de réussite par excellence. Dans mon giron, ce soir, nombreux sont celles et ceux qui me demandent le secret de mon succès.

En apparence, mon moral est au beau fixe, mais intérieurement il chute d'un coup lorsque je repense au message que j'ai envoyé à Mila. Mila et son soutien indéfectible, Mila qui ne me pose jamais de questions. Une fois de plus, je me suis défilée. Lâchement, j'ai fait faux bond à mes amies. Oui, on a planifié de longue date une soirée cinéma en avant-première et non, je n'y suis pas. Oui, j'ai promis que je les rejoindrais, mais en aurai-je le temps ? Et, pire encore, en ai-je seulement envie ?

Au fond de moi oui, c'est évident. Mais chaque fois qu'on se retrouve, je redoute que le sujet dérape sur un fait divers me rappelant trop celui que j'ai choisi d'oublier.

Quelle serait alors ma réaction ? Comment mes amies réagiraient-elles à mon malaise soudain ? Elles me connaissent trop bien et verront immédiatement que quelque chose ne va pas. Je me sens comme une personne prise de vertige, terrifiée de se faire aspirer par le vide. Face à mes amies, je crains de ne pas être assez forte pour continuer à me taire. J'ai peut-être surestimé mes forces. Mais, même si mon secret est terriblement lourd à porter, il serait pire encore de l'avouer. Surtout des mois après.

Essayant de rester positive, je me concentre sur les personnes qui m'entourent. Mais le moral n'y est plus. Alors que je trouvais les gens sympathiques et avenants, brusquement la désillusion me gagne. Tous autant qu'ils sont, j'en viendrais presque à les juger. Ne serais-je pas en train de broyer du noir ? Les personnes ici présentes ne me veulent aucun mal, mais ce ne sont pas mes amis pour autant. Seulement des relations. Je ne savais pas qu'il était possible de se sentir si isolée au milieu d'une foule de personnes. Profondément seule, abattue, je regarde l'heure et souris en pensant à l'heure du four qui doit être en train de diffuser un faible rayon de lumière dans la cuisine. Suis-je réellement à ma place ici ?

Connaissant la réponse à cette question, je réalise combien mes amies me manquent. Alors, faisant fi des bonnes convenances en partant si vite et des remontrances que je ne manquerai pas de me prendre de la part d'Adélaïde, je quitte la soirée pour rejoindre mes amies. Par mon

impulsivité, je suis presque sûre de les surprendre.

En chemin me revient une phrase que ma grand-mère me répétait quand j'étais petite. *Dans la vie, il faut faire preuve de fermeté et d'exemplarité.* Pour ne pas me perdre, à défaut d'être exemplaire, je devrai être ferme.

En arrivant sur place, essoufflée (et avec une moins bonne condition physique, avouons-le), je me joins à la foule des spectateurs qui ressortent heureux de la salle de cinéma. Parmi eux, je repère rapidement mes amies qui bizarrement n'ont pas l'air de partager l'enthousiasme du public. Ada cherche son téléphone dans son sac à main, le sort, et semble déçue ; Jess a l'air perdue et Mila cherche quelqu'un. Cette dernière a rarement confiance en elle, en revanche, elle a foi en la parole donnée et comme je lui ai dit que je les rejoindrais, je vois son soulagement lorsque ses yeux rencontrent les miens.

— Hey, Clo, t'as pu venir, c'est chouette ! me lance Mila gentiment.

Trop heureuse de ne pas les avoir ratées à la sortie, je m'approche et les embrasse chaleureusement. Si Jess et Mila semblent ravies de me voir, je suis vite refroidie par la distance avec laquelle Ada me salue...

— Et alors, comment il était, ce film ?

Les filles ne s'empressent pas de me répondre. Comme si Jess et Mila avaient été briefées par Ada pour me faire payer mon absence.

— Il fallait venir le voir si tu voulais vraiment le savoir, rétorque sèchement Ada.

— Oh, ça va, à voir vos têtes, apparemment j'ai pas raté grand-chose, dis-je du tac au tac.

Effarée, Ada s'arrête de marcher et se rapproche de moi.

— Tu plaisantes, Clo ? Nos têtes n'ont rien à voir avec le film mais avec le fait que tu nous as plan-tées !!

Elle laisse passer un temps, et, voyant que je ne réponds pas, poursuit :

— C'est pas comme si tu ne savais pas qu'on se retrouvait ce soir. Ça fait un bail qu'on a calé la date... *Le Cœur des femmes* projeté en avant-première dans notre cinéma préféré et en présence des actrices. Ne me dis pas que tu as oublié, je ne te croirai pas !

Ada a raison, en apprenant la sortie de la version féminine du *Cœur des hommes*, ce film culte d'aventures entre copains, nous avons immédiatement prévu d'y aller ensemble. Il nous est arrivé tant de fois de nous refaire des scènes ou de ressortir des expressions de ces grands moments d'amitié masculine que nous nous réjouissions de découvrir l'histoire de ces quatre femmes en pleine crise de milieu de vie. Des amies inséparables, qui aiment refaire le monde et même s'engueuler parfois si nécessaire. Ce qui est apparemment en train de se produire entre nous.

— Ada, j'étais prise ailleurs et...

— Non, non, et non ! fulmine Ada. Je ne veux pas entendre que tu avais un dîner ou une soirée pour le blog, ça suffit. Trop, c'est trop. Tu nous prends vraiment pour des idiots ou quoi ? Tu crois qu'on n'a pas compris ton petit manège ? Je t'envoie quatre messages pour te dire qu'on t'attend et au bout d'un temps interminable, tu préviens Mila que tu seras en retard ? C'est du grand n'importe quoi, Clo !

— Calme-toi, Ada. Connaissant ton caractère impulsif, Clo avait peut-être peur de se faire remonter les bretelles... intervient Jess en essayant d'apporter une touche d'humour à cette conversation électrique. C'est dommage, si j'avais su, j'aurais emmené Roxane, je suis sûre qu'elle est assez grande maintenant.

— Ne lui cherche pas d'excuses, Jess. Ça me rend folle ! C'est en train de te monter à la tête, cette histoire de blog, Chloé. Si on n'est pas assez bien pour toi parce qu'on n'est pas blogueuses, ou si tu n'as pas envie de nous voir, il suffit de nous le dire. On est des grandes filles, on peut tout entendre. Mais ne me dis pas que tu n'avais pas le choix, parce qu'on a toujours le choix !

Surprise par la vigueur avec laquelle Ada me crie dessus, je me dis que j'ai peut-être raté une étape.

— Désolée, les filles, dis-je, penaude.

— Enfin un mot sensé ! Je crois que tu peux être désolée oui, ça c'est sûr, c'est le minimum ! Mais, tu sais, au risque d'être accusée de jouer sur les mots, on ne s'excuse pas dans la vie, on demande pardon. Et là, clairement, c'est pas gagné pour que je t'accorde mon pardon.

Elle d'habitude si calme, maîtrisée et tout en retenue, Ada vocifère dans la rue. Elle me ferait presque peur à se donner en spectacle comme ça, ça ne lui ressemble tellement pas. Mila doit se faire la même remarque car elle essaie de prendre la parole pour temporiser.

— Allez, ça suffit. On arrête cette discussion qui ne mène à rien et, maintenant qu'on est toutes les quatre, on va boire un verre ensemble ?

— Certainement pas, réplique Ada.

— Comment ça ?

— Je n'ai aucune envie d'aller boire un verre et de faire comme s'il ne s'était rien passé. Je suis tellement énervée que j'ai juste envie de rentrer chez moi.

Je n'ai jamais vu Ada dans un état pareil. Et j'ai l'impression fugace que, si elle s'en va, ce clash va nous tenir à distance pendant des mois. Tout de même, j'ai fait de mon mieux pour les rejoindre à temps, il faudrait peut-être qu'elle s'en rende compte.

— Ada, s'il te plaît. Je te demande pardon pour le lapin que je vous ai posé, je suis vraiment confuse. Que veux-tu que je fasse de plus ?

— Ne retourne pas la situation, Clo, ne me fais pas passer pour la méchante, c'est trop facile. Je te rappelle que c'est toi qui as raté la

soirée. Tu te pointes comme une fleur et il faudrait qu'on te suive à la première proposition venue ? Dans tes rêves !

Et, sur-le-champ, elle nous tourne le dos puis s'éloigne sans se retourner, se fendant d'un signe de la main assez équivoque qui pourrait signifier, soit au revoir, soit ras le bol.

Décontenancées par le départ soudain d'Ada, Jess et Mila n'ont d'autre choix que de proposer que chacune rentre chez soi, afin d'éviter de prolonger une situation de crise qui n'a que trop duré.

Le lendemain matin, le réveil est difficile. Pas besoin d'une gueule de bois pour se réveiller avec un sacré mal de tête. Il suffit d'avoir une altercation avec ses meilleures amies pour qu'une boule grossisse dans votre ventre et vous empêche de dormir.

Toute la nuit, j'ai ressassé la discussion d'hier soir, un vrai sac de nœuds, et j'avoue que j'ai trop tiré sur la corde. Rater volontairement un rendez-vous pris de longue date n'est pas digne d'une amie. Je grimace, car je dois reconnaître qu'Adélaïde avait toutes les raisons d'être fâchée.

J'aurais tellement aimé ne pas avoir eu cette discussion ! J'aurais tellement aimé passer une bonne soirée. J'aurais tellement aimé être arrivée à l'heure et avoir vu le film avec elles. Si seulement j'avais refusé l'invitation à la soirée avant...

Sauf qu'avec des si, on ne va pas bien loin et qu'avec Ada, nous ne nous sommes jamais fâchées. Cette situation inédite n'est pas faite pour me plaire, alors, prenant mon courage à deux mains et ravalant ma fierté, je téléphone à mon amie pour m'excuser.

Assise en tailleur dans mon lit, angoissée à l'idée qu'elle ne daigne même pas répondre, j'écoute avec attention les sonneries du téléphone. Comme une gamine, je me lance un défi : si elle décroche, tout va s'arranger, si elle ne décroche pas, c'est que notre brouille va durer.

Heureusement, je n'ai pas le temps de réfléchir plus longtemps car Ada décroche. C'est normal, Ada a toujours affronté les problèmes et, ce qui est bien avec elle, c'est qu'on va toujours à l'essentiel. Notre échange se déroule plus facilement que je m'y attendais. Elle a bien compris que j'étais vraiment embêtée d'avoir manqué la soirée et, une fois mes excuses acceptées, on s'accorde pour ne plus en reparler.

— Ce qui est fait est fait, tournons-nous plutôt vers l'avenir, conclut-elle.

La connaissant, si elle me dit ça, c'est qu'elle a un truc derrière la tête. Alors, je tente la question à cent balles :

— Quand est-ce qu'on se voit ?

Tiens, j'ai tapé dans le mille.

— Demain, s'empresse-t-elle de répondre.

Je perçois une étincelle à l'autre bout du fil.

— Comment ça demain ?

— Demain, on est vendredi et normalement, le vendredi, on court.

— Non mais demain...

— Stop ! me coupe Ada.

Elle laisse un blanc, juste assez long pour me faire comprendre que c'est elle qui tient les rênes.

— Tu m'avais promis de reprendre nos bonnes habitudes, alors si tu veux te faire pardonner, demain soir, on court toutes les quatre. Rendez-vous comme d'habitude à 18 heures au parc, OK ?

Voyant bien que je n'ai pas le choix, qu'Ada est en train de me tester, j'accepte. À contrecœur certes, mais j'accepte.

— OK, à demain alors.

Et comme j'ai besoin de me rassurer et de lui montrer que ce n'est pas un problème pour moi, j'ajoute :

— On verra laquelle d'entre nous est en forme olympique !

Le jour suivant, ma bonne volonté n'a pas faibli ; j'irai courir ce soir.

Après ma journée de travail, comme prévu, je repasse rapidement chez moi pour me changer. J'y ai pensé toute la journée : je vais rechausser mes baskets. Forcément, au moment où j'enfile culotte, brassière et pantalon de running, je ressens une certaine appréhension à me dire que cela fait déjà cinq mois que je n'ai pas couru. Moi qui adore ça, comment ai-je fait pour laisser passer autant de temps sans courir ? Et, en même temps, vais-je y arriver ? Étrangement, une fois en tenue, avec ma gourde et mon brassard pour smartphone, je me sens bien. Comme si je renouais avec un vieux plaisir. Courir m'a toujours fait beaucoup de bien, il était temps que je m'y remette !

Quand j'accède au parc, Ada est déjà là, comme à son habitude, toujours en avance. Me retrouver seule à seule avec elle n'est pas forcément une bonne nouvelle. Et puis, à son air agréablement surpris de me voir arriver, je me dis que finalement ce n'est pas plus mal. On va avoir cinq minutes pour entériner notre dispute d'avant-hier soir. Je crois qu'Ada est dans le même état d'esprit.

— Ça va, t'es sûre que tu vas bien ? Tu vas pas nous faire le coup d'un appel en urgence pour te sauver ? dit-elle pour me titiller.

— T'es pas obligée d'être désagréable, Ada, je suis là et je reste, alors profite !

Gênée d'avoir joué la fausse méchante, elle me dit sincèrement :

— Je t'avoue que j'y croyais plus, Clo.

— Je sais. Mais t'as bien fait de me pousser, tu vois, ça valait le coup.

Mila nous rejoint à ce moment mais Jess est évidemment en retard.

— Allons-y, propose Ada, on commence à courir doucement et Jess nous rattrapera.

Dès les premières foulées, je renoue avec les sensations que j'ai

toujours aimées : me sentir libre de mes mouvements, légère et prête à cracher mes poumons. Je sens le regard des filles, curieuses de voir comment je vais m'en sortir.

Au début, tout va bien, je reste bien au milieu, entre Ada et Mila, et j'adapte ma cadence à la leur. Mais, à peine Jess nous a-t-elle retrouvées que je commence à tirer la langue. Je n'ai plus le rythme et, au bout de quelques minutes à peine, je souffre en silence. Bien entendu, ne voulant pas montrer ma défaillance, je fais mon maximum pour résister.

Sauf que c'est plus facile à dire qu'à faire et qu'à peine passé le deuxième kilomètre, je suis vraiment à la traîne. Dans un élan de solidarité, les filles ralentissent pour rester ensemble mais je vois bien qu'elles ont besoin d'accélérer alors je leur suggère d'avancer sans moi. Au début, elles protestent et puis, bientôt, Ada et Mila nous distancent. Remarquant que cela me perturbe, Jess s'attarde à mes côtés. Nous ralentissons encore et je retrouve même assez de souffle pour me remettre à parler comme une pipelette. En fait, je crois que j'en ai besoin pour me concentrer sur autre chose que l'effort physique et, accessoirement, ne pas penser à la dernière fois où j'ai couru.

Parce que, dans l'effort, toutes mes émotions refont surface et mon esprit se met à divaguer. Je suis en alerte sur tout ce qui se passe autour de moi, au moindre mouvement, je tourne la tête pour vérifier qu'il n'y a pas de danger. Et surtout – je ne m'attendais pas à ça –, je suis moins dans la crainte de croiser l'agresseur que dans l'angoisse qu'il arrive quelque chose à une promeneuse. Il faut dire que, depuis que j'ai entamé mes recherches, je n'arrive à rien. Je n'ai aucun élément à ma disposition me permettant de mener une enquête mais j'espérais quand même trouver des informations pour me rassurer. En parallèle, complètement paranoïaque, je n'ai qu'une inquiétude : qu'une simple recherche de mots-clés sur l'ordinateur ou sur mon téléphone me trahisse et que Maxime se demande ce que je lui cache.

J'ai toujours su faire deux choses à la fois, et je m'en félicite aujourd'hui, car malgré mes élucubrations cérébrales, je réussis à tenir une pseudo-discussion avec Jess. Néanmoins, c'est avec un plaisir non dissimulé que j'arrive au terme de notre course à pied !

Trente petites minutes pour moins de quatre kilomètres, c'est vraiment pas grand-chose, mais juste ce qu'il me fallait pour une reprise, et surtout, gros point positif, nous avons renoué avec le running, mon point de côté et moi.

Même si courir avec les filles a fait remonter des vieux démons, paradoxalement, cela m'a aussi fait du bien. Déjà, mentalement, j'ai réussi à prendre sur moi et ensuite, physiquement, je me suis défoulée. L'un dans l'autre, même si sur le coup je me suis sentie acculée, c'était certainement une bonne chose. Je n'ai pas forcément envie d'y retourner, mais petit à petit, sans forcer, je pense que je serai capable de retrouver un semblant de vie normale.

Malgré ma fatigue persistante de ces dernières semaines, c'est donc avec un bon état d'esprit que j'entame cette journée exceptionnelle : ma petite fille a sept ans.

Pour l'occasion, la maison est transformée en ateliers créatifs et la petite demoiselle est habillée comme une princesse. Une princesse actuelle avec sa nouvelle tenue qui en jette : jupe courte, legging rose, tee-shirt blanc avec une licorne et un arc-en-ciel dessus, bijoux et barrettes dans les cheveux. Avec des ballerines rose pâle et un léger papillon dessiné sur le dessus. Cadeau de sa marraine, qui lui a offert le droit de choisir trois habits au choix dans tout le magasin. Subjugée par cette autonomie

nouvelle, Marion a passé une bonne partie de la matinée à fouiner parmi les rayons pour trouver ce qui lui plairait vraiment. Ada est vraiment au top ! Comme elle le dit elle-même : *c'est son meilleur cadeau de toute sa vie.*

Le lendemain, nous nous retrouvons en famille : Paul, ma mère, Yann, de passage à Paris pour visiter une exposition sur les bandes dessinées, Jess et Roxane, Ada et Benoît et Mila sont là. Treize personnes à table. Étant donné que Paul est né un 13 mars, dans la famille le chiffre 13 a toujours été considéré comme positif. Personne ne craint le vendredi 13, chacun est heureux de ce chiffre presque porte-bonheur. D'ailleurs, s'il existait des rangées 13 dans les avions, il se pourrait que nous choissions exprès cette place, contrairement à tous les voyageurs superstitieux.

Je ne suis pas sûre d'avoir beaucoup de qualités mais, étant donné les sourires béats de mes convives repus, j'ai au moins celle de régaler mes

invités avec de bons petits plats. Je dois tenir ça de ma mère qui, quels que soient ses moyens, a toujours su concocter des mets simples et goûteux pour le plaisir des yeux comme des papilles. Après le repas, autour d'un café, chacun parle de ses projets, de ses petits soucis de santé, des problèmes au travail... Ce n'est ni le lieu ni le moment pour confier ses angoisses mais toutes ces petites choses du quotidien font partie de nos vies.

L'ambiance est à la fête et à la bonne humeur, quand le téléphone portable de ma mère se met à sonner. Encore. Et encore.

Sous les huées bon enfant de ses voisins de table qui la tancent de ne pas connaître le mode silencieux, elle s'excuse et va chercher son portable posé sur le guéridon à côté du canapé. Inquiète, car un appel insistant n'est jamais bon signe, je suis ma mère des yeux. Je la vois décrocher, blêmir, acquiescer, raccrocher puis reposer son téléphone, le tout presque sans prononcer aucune parole. Voyant que quelque chose ne va pas, je me lève précipitamment pour la rejoindre. En un instant, un lourd silence s'abat sur la table, celui précédant une terrible nouvelle que ma mère ne tarde pas à annoncer : son père – mon grand-père, Papala – est décédé.

Si nos parents ne sont pas éternels, nos grands-parents le sont moins encore, pensé-je en arrivant dès le lendemain avec Maxime et ma mère dans la vieille bâtisse provençale aux murs ocre entourée d'oliviers pour la plupart centenaires. Je retrouve avec un plaisir mélangé à de la tristesse les savoureuses senteurs de mon enfance : la lavande entêtante et ses fleurs violettes en épis, l'agréable odeur du thym que ma grand-mère, Malie, appelle farigoule, le romarin qui pousse dans les garrigues rocailleuses...

Chaque fois que je reviens à Opièt dans la maison de mes grands-parents, je pense que les odeurs ont un pouvoir sous-estimé : celui de rappeler avec force à notre cerveau des souvenirs qu'on croyait oubliés. Il suffit parfois d'un effluve pour se rappeler un détail. Pour preuve, à chaque grossesse, c'est grâce à mon odorat que je me suis rendu compte que j'étais enceinte ; dans la rue, les transports en commun ou au bureau, il était tout à coup décuplé, aussi irrationnel que cela puisse paraître.

Aussi, en me sentant presque de façon animale appartenir à cette terre qui m'a vue naître, évidemment je suis triste, mais j'ai la sensation d'être au bon endroit, au bon moment. On ne peut jamais présager de l'avenir, je ne pensais pas revenir ici de sitôt et pourtant, je me trouve aujourd'hui dans notre maison familiale. Celle dans laquelle je suis venue il y a six mois avec les filles. Juste à côté de là où s'est déroulée l'agression qui m'opprime depuis.

Étonnamment, moi qui ai toujours préféré être dans l'action plutôt

que dans la réflexion, je me dis que la mort de mon grand-père est peut-être un signe qui m'est envoyé pour définitivement enterrer le passé, les non-dits et les secrets. J'ai une occasion unique de faire le deuil de ma lâcheté en renouant avec mes racines. Pleurer tant qu'il le faudra pour évacuer le stress qui me ronge depuis des mois et faire enfin la paix avec moi-même.

Mais je ne crois pas que cela soit si facile, car quoi que je fasse je serai toujours dans l'incertitude de ce qui est réellement arrivé à la cycliste agressée. Je suis trop cartésienne pour accepter l'idée qu'elle soit décédée sans avoir le détail des événements. Sans savoir si le tueur a été arrêté... Alors, j'arrête de réfléchir et je me concentre sur ce pour quoi je suis venue : quelles que soient mes obligations envers mon métier, mon blog ou mes amies, je suis ici pour aider et soutenir ma grand-mère adorée. Je ne suis joignable pour personne, excepté mes enfants. Ma négociation avec le *Guide du Globe-trotter* perd de son importance. J'ai besoin d'être ici et maintenant. Le reste attendra.

En voyant ma grand-mère plongée dans l'obscurité de sa vieille bâtisse, s'escrimant sur une vieille boîte élimée, je suis mélancolique. Nostalgique du temps qui passe et qu'on ne peut jamais rembobiner. J'observe les vieilles mains charnues et fripées luttant pour enlever la ficelle entortillée autour d'un bouton de nacre. Ensuite, d'une main, elle tient le socle de la boîte, tandis que de l'autre, elle soulève le couvercle. À l'intérieur, un trésor. Celui des choses, plus ou moins importantes, qui ont façonné leur vie à deux et qu'elle a conservées.

On pourrait l'appeler *la boîte à souvenirs* tant elle en contient : la première lettre que son mari lui a envoyée alors qu'elle était encore jeune fille, un morceau de carton sur lequel sont collés des papiers avec les adresses auxquelles ils ont habité ensemble, un exemplaire, pas du faire-part, non trop classique, mais de leur menu de mariage, sa vieille paire de lunettes qu'il ne mettait plus vers la fin parce que bizarrement il avait l'impression que sa vue de près s'était améliorée, un jeu de cartes du Bellagio qu'ils ont acheté lors de leur unique séjour à Las Vegas et une rose rouge séchée issue de l'énorme bouquet qu'il lui a offert pour leurs cinquante ans de mariage. Toute une vie à deux résumée en si peu de choses. Mais des choses si précieuses.

Il y a là aussi une carte postale de leur village natal un peu particulière. L'été de leurs fiançailles, ils se sont lancé un défi : s'écrire chaque jour un mot à la suite de celui écrit par l'autre. Ainsi, Papala, à l'époque jeune et plein de fougue, a envoyé à la pétillante et malicieuse Malie une carte en commençant par « Mon ». Le surlendemain, la carte lui est revenue complétée avec le mot « Amour ». Pendant soixante-deux jours, ils se sont inlassablement écrit des mots doux, rivalisant d'imagination pour que les mots forment une phrase, les phrases une

carte et, mot après mot, la carte est devenue une lettre de plusieurs pages. Chaque jour, à pied ou à bicyclette, ils troquaient leur statut d'amoureux pour celui d'heureux messager. À l'époque, les échanges épistolaires étaient monnaie courante, mais Papala n'aimant pas écrire, c'était l'astuce qu'il avait trouvée pour à la fois flatter sa belle et charmer ses futurs beaux-parents. Et cela a marché. Le jour de leur mariage, Rosalie, déjà surnommée Malie, respirait de joie de vivre au bras de son jeune mari. Leur union avait un parfum de bonheur et, sans l'ombre d'un doute, ils se sont jurés amour et fidélité, des valeurs auxquelles on n'attache plus assez d'importance de nos jours.

Avec soixante-trois ans de recul, on peut dire que, par-delà les épreuves de la vie, malgré la maladie, les accidents et les brouilles familiales, mes grands-parents ont réussi à tenir le cap. Ils ont vécu le meilleur comme le pire, l'un compensant parfois l'autre. Rarement on s'autorise à penser à la mort et pourtant, nous sommes tous voués à la même issue. Alors pourquoi ne profitons-nous pas plus de la vie ?

« Si tu as le temps et les moyens, profite, ma puce », me disait toujours mon grand-père. Lui qui avait passé sa vie à faire tourner sa petite entreprise avait, à la retraite, appliqué à la lettre ce vieil adage : il profitait. Il avait d'abord retiré sa montre, geste symbolique signifiant qu'il refusait toute contrainte horaire. Puis, sa passion ayant toujours été le minigolf, il a remplacé le potager de Malie tombé en décrépitude par un parcours privé sur lequel il pouvait jouer avec ses copains comme avec ses petits-enfants et, plus récemment, avec ses arrière-petits-enfants, qui faisaient sa fierté. Entre deux cigarettes bien sûr. À une époque il avait bien tenté d'arrêter, sans succès. Alors il a essayé de réduire. « C'est bientôt 11 heures, j'ai le droit de fumer une sèche », disait-il sur le ton de la moquerie en allant chercher son cendrier en marbre posé bien en évidence sur la cheminée. Mais, incapable de se contenir plus de trois jours à ce rythme, il avait aboli toutes les règles qu'il s'était lui-même fixées. Depuis, il fumait sans limite. « Faut bien partir un jour. » Néanmoins, quand il sentait qu'il allait se faire coincer, il avait ses petites habitudes et il aimait se cacher dans la baignoire pour s'éclaircir les idées.

Lorsqu'un homme âgé de quatre-vingt-sept ans meurt, on dit qu'il a eu une belle vie. Mais on n'empêche pas la tristesse d'envahir son cœur et je décide d'aller moi aussi me réfugier dans la baignoire pour réfléchir. Ou m'y planquer.

Maxime voyant bien mon petit manège de celle qui a besoin d'être seule mais qui a en même temps peur de s'isoler, me rejoint dans la salle de bains. Habillé, il entre dans la baignoire vide et s'installe face à moi. Nos jambes entrelacées, une scène lui revient. À son tour de me raconter une histoire.

— *Honey*, tu te souviens de l'expo qu'a faite ton grand-père au Mas des cerises il y a près de dix ans ?

Cherchant dans ma mémoire, je retrouve un vague souvenir.

— Celle avec son chat Snow ?

— Absolument. Tu veux que je te dise comment il en a eu l'idée ?

— Je connais l'histoire, tu sais, c'est mon grand-père quand même, dis-je un peu blasée.

— Non, justement, tu ne sais pas tout, *sweetie*. Je ne vais pas te raconter comment il a fait cette expo, ça tout le monde le sait. Moi je vais te dire comment il en est arrivé à cette idée pour le moins originale.

Puis, m'attirant à lui et me prenant d'un geste protecteur dans ses bras, dos contre ventre, il poursuit :

— Ton grand-père a toujours été fasciné par l'inspiration des plus grands photographes. Lui-même ne se considérait pas comme tel, mais plutôt comme un opportuniste qui avait la chance de réaliser une partie de ses rêves. Un soir, alors que nous étions en week-end chez tes grands-parents, ton grand-père nous invite Paul, Yann et moi à boire un verre chez lui vers 23 heures. À l'heure dite, nous montons dans son atelier et là, il nous confie qu'il est emmerdé parce qu'on lui a commandé une exposition pour laquelle il doit produire des petits formats. Sauf qu'il n'aime pas les petits formats. Mais comme il s'est engagé, il doit honorer l'expo. Il nous montre des esquisses, on sent bien qu'il n'est pas convaincu, alors on lui demande pour quand c'est et il nous répond : « dans quinze jours ». Quand il nous demande si ça nous plaît, on répond « ouais c'est pas mal », sans conviction.

Maxime marque une pause. Juste assez pour que je lui demande :

— Et alors, qu'a-t-il répondu ?

— Rien. Inexpressif, il a sorti des verres, une bouteille de cognac et on a commencé à boire des verres. On a bu, beaucoup bu tous les quatre, on a complètement oublié ses portraits et, l'alcool aidant, le niveau sonore de la pièce a augmenté, nous étions plus conviviaux, presque fraternels. Ton grand-père nous a alors dit que, nous ayant toujours connus, Yann et moi, comme les amis de ton frère, il nous considérait tous les trois comme ses petits-fils.

— Tu sais que c'est la vérité ? Il vous adorait tous les trois.

— Je sais, Clo, oui. Et moi aussi, je l'aimais beaucoup.

Après un instant, il reprend :

— Sur le moment, tout à l'émotion de ce qu'il venait de dire, je n'y ai pas prêté attention mais il avait déjà son idée en tête. D'un coup il a sorti ses cadres et nous a lancé un défi : chacun notre tour, nous devons essayer de faire passer Snow dans le cadre en l'attirant avec une ficelle. On se mettait où on voulait, comme on voulait, mais sans le toucher, le chat devait enjamber le cadre et, pour corser le jeu, il devait avancer sa patte droite en premier. Tu te souviens de Snow, il

n'obéissait jamais à rien alors cela paraissait impossible. Mais autant pour ne pas contredire l'autorité de ton grand-père que pour relever le défi qu'il nous avait lancé, nous avons joué le jeu. Armés de nos plus beaux sourires et d'une voie mielleuse, nous avons essayé d'attirer Snow dans nos filets. Ton grand-père, planqué dans un coin du studio, a sorti son appareil et nous a saisis avec des expressions instinctives, innées, sur le vif. Plus on rigolait, plus il prenait de clichés. Puis il m'a passé son appareil photo avec l'interdiction formelle de photographier autre chose que ses mains, et il a lui aussi essayé de tenir la ficelle de Snow. On a tellement ri, si tu savais comme on a ri ce soir-là !

Se remémorant cette soirée hilarante, Maxime poursuit, partagé entre le rire et les larmes :

— Le lendemain, quand il a développé ses photos, Papala nous a remerciés. Cadrées de près, ces scènes de camaraderie et de franche rigolade entre des hommes de différentes générations et un chat blanc ont fait de l'expo un succès hors du commun. Le journal local en avait fait sa une. Il était rusé, ton grand-père, patient et agile comme son chat.

En imaginant la scène, je ne peux m'empêcher de sourire. Ce sont ces moments-là qui font la vie : partager un souvenir précieux, c'est avoir assez confiance l'un envers l'autre pour faire revivre la personne disparue. Nous sommes riches de nos expériences vécues. Et les raconter peut être le déclencheur pour se sentir un peu moins triste ou peut-être même un peu mieux.

Paul, Maxime et Yann, trois inséparables que mon grand-père adorait et qui le lui rendaient bien. Le seul fait d'imaginer la scène m'amuse ; j' imagine la petite fierté personnelle qu'a dû ressentir Papala ce soir-là. Voir ces grands enfants se prendre au jeu du chat Snow et du cadre américain tout en essayant de rester sérieux pour ne pas manquer de respect à l'ancien. Il les aura bien eus !

Retrouvant un regain d'énergie, je me relève, sors de la baignoire et, me penchant vers son mari pour l'embrasser, lui dis :

— J'ai un petit doute sur la véracité de ton histoire... mais merci *sweetie*, merci de me l'avoir racontée.

Je ne sais toujours pas ce que l'avenir nous réserve, mais, comme je suis bien vivante, courageuse et finalement libre de décider que tout va bien, désormais je suis prête pour l'affronter. Quel qu'il soit.

Une semaine plus tard, de retour à Paris, j'ai retrouvé toute mon énergie. En apparence tout au moins.

À coups de vitamines et de boissons énergisantes, je tiens toute la journée. Mon cœur balance entre l'envie de tout savoir de l'agression et le besoin de tout oublier, du coup je ne sais plus où j'en suis, j'ai l'appétit coupé et, pour compenser, je m'interdis d'être fatiguée. Le soir venu, après une bonne douche, à peine allongée, je m'endors. Si mon sommeil n'est pas paisible, je me conditionne pour qu'il soit au moins récupérateur.

Ce matin, je retourne courir avec Ada, Jess et Mila. Les événements de la semaine dernière m'en ont empêchée, mais quand bien même, je pense que m'y remettre me fera du bien. Évidemment, je ne vise pas le chronomètre. Après tout, l'essentiel, c'est l'effort physique qui fait autant de bien au corps qu'à l'esprit. D'autant que, pour varier de nos parcours habituels, les filles sont passées me chercher pour tester un nouveau circuit sur piste finlandaise à côté de chez moi. Il paraît que, l'amortissement de la piste étant plus souple, c'est bien meilleur pour nos articulations et cela nous évitera des blessures inutiles.

Théorie vérifiée à peine avons-nous commencé à courir. Un petit vent frais se lève, nos poils se dressent au garde-à-vous et nous nous retrouvons, malgré notre tenue adaptée, à avoir la chair de poule. Heureusement, dès les premières centaines de mètres, alors que la surface moelleuse de la piste nous procure de nouvelles sensations, obnubilées par la couche d'écorces de bois, nous ne sentons plus le froid automnal.

Lancée à un rythme correct, Jess, qui est toujours la plus bavarde, entreprend de nous confier les anecdotes de ses collègues dans sa nouvelle école et ce qui nous fait rire le plus sont les perles de ses élèves qui n'en manquent pas une. J'ai toujours été épatée par la capacité de nos jeunes têtes blondes à se renouveler dans les farces et blagues faites à leurs instits. Jess a un peu d'expérience et pourtant, entre ses élèves et leurs parents, il ne se passe pas une semaine sans qu'elle ait envie soit d'en rire, soit d'en pleurer.

À l'heure où on nous rebat les oreilles sur le respect, l'écoute mutuelle et la courtoisie, elle a de nombreux exemples de parents

mentant délibérément à leurs enfants. Le pire étant lorsque l'un des deux parents met son enfant dans la confiance de quelque chose à cacher à l'autre parent. Sous couvert de protéger l'un, on demande à l'autre de se taire. Sachant que la vérité sort toujours de la bouche des enfants, Jess n'en peut plus de compter les fois où le secret révélé fait plus de dégâts que si les choses avaient été claires dès le départ.

Mon amie, adepte de la vérité à tout prix, est convaincue qu'on vit dans un monde bizarre dans lequel les relations humaines ne peuvent reposer que sur la confiance réciproque. J'ai toujours été d'accord avec elle. Jusqu'à aujourd'hui. Et là, clairement, je n'ai pas du tout envie d'entendre son laïus comme quoi, dans la vie, c'est tout blanc ou tout noir.

— C'est bon, Jess, on la connaît ta théorie sur la vérité, mais on a tous une part de secret en nous, tu ne peux rien contre ça ! ne puis-je m'empêcher d'énoncer avec lassitude.

— Tu m'étonnes, Clo, me répond-elle. D'habitude, t'es pas la dernière à prôner la vérité. Tu serais pas tombée sur la tête dernièrement ? poursuit-elle avec un petit rire moqueur.

Ce sur quoi Mila rebondit en nous racontant le tournage du clip de son nouveau morceau. Avec une troupe de copains musiciens, réalisateurs et ingénieurs du son, ils ont investi un studio dernier cri. Après des heures de tournage et de discussions interminables, ils ont finalement réussi à monter une séquence de plusieurs minutes qu'ils vont maintenant pouvoir diffuser sur Internet. Si le groupe de Mila n'a toujours pas percé, les musiciens sont toutefois convaincus que c'est à force de persévérance qu'ils se feront enfin repérer.

À chaque potin, d'habitude, je me prends à sourire car je visualise parfaitement mes amies dans les situations cocasses qu'elles relatent. Mais là, après mon échange avec Jess, je suis littéralement incapable de prendre la parole. Je crois que je manque de souffle, ou alors j'ai la bouche trop sèche, toujours est-il que si j'avais envie de participer à la discussion, je n'y parviendrais pas. M'efforçant de rester concentrée sur mon effort physique pour ne pas ralentir les filles, je ne me focalise pas et, au contraire, je suis tout ouïe pour l'histoire d'Ada.

Ada revient de quelques jours en Italie où elle est allée, comme chaque année au mois d'octobre depuis qu'ils sont mariés, participer à une fête qui met les châtaignes à l'honneur. Dans un petit village de bergers, les visiteurs goûtent aux spécialités locales : ravioles, fromages, cèpes et fruits du sous-bois. Ada et Benoît qui aiment faire bonne chère ont leur petit rituel, et comme la gastronomie italienne est leur péché mignon, ils en profitent pour faire le plein de vin, d'huile d'olive et de parmesan qu'ils se font livrer à Paris. Là, au moins, il n'est pas question de fourberies. La vraie vie, c'est bien manger, bien boire et partager un bon moment entourés de ceux qu'on aime.

Je ne sais pas si c'est parler de nourriture qui me donne la nausée, mais d'un coup, j'ai un haut-le-cœur. La convulsion de mon estomac me plie en deux, à tel point que je manque de tomber. Je m'arrête subitement, les filles sont coupées dans leur élan et, me voyant tête baissée avec des spasmes, s'inquiètent.

— Ça va pas, Clo ? Qu'est-ce qui se passe ? me demande Mila en s'accroupissant pour se mettre à ma hauteur.

— Je crois qu'elle a trébuché, dit Jess gentiment.

Mila pose sa main sur mon épaule pour essayer de me relever tandis qu'Ada, pragmatique, énonce :

— Impossible, on court sur des écorces, il n'y a pas de racine.

Incapable de parler, je tente de me redresser lorsqu'un vertige me prend. Je cherche des yeux un endroit pour m'asseoir et, voyant que le banc n'est pas à proximité immédiate, je me laisse brutalement tomber par terre. Ma respiration est courte, mon rythme cardiaque s'accélère – c'est normal, j'étais en train de courir, non ? –, ma gorge se noue et j'ai une boule à l'estomac.

Affolées, mes amies s'emballent.

— Clo, dis-nous ce qui ne va pas... tente Mila calmement.

— Parle-nous, Clo, s'il te plaît ! poursuit Jess plus paniquée.

Ada ne dit rien ; face à mon malaise, elle est tétanisée.

Pour essayer de les rassurer, je lève une main faisant le signe que tout va bien. J'ai juste besoin qu'elles se taisent et qu'elles arrêtent de me tourner autour le temps de reprendre ma respiration. Peine perdue, Jess fait les cent pas tandis que Mila ne me lâche plus.

— Laissez-lui un peu d'air, les filles, dit Ada sortie de sa torpeur en me tendant sa gourde.

Bonne idée ! C'est exactement ce dont j'avais besoin. Je bois une gorgée d'eau et, en quelques secondes, malgré un début de migraine, mon esprit reprend le dessus sur mon corps, j'arrête de suffoquer et je respire de nouveau normalement. Je tente de me redresser et m'appuie sur Mila pour marcher jusqu'au banc. Les filles me suivent, perplexes, et je comprends vite qu'elles attendent des explications.

— Comment tu te sens ? me questionne Jess.

J'expire un bon coup et réponds :

— Ça va, merci les filles. Désolée, je crois que j'ai surestimé mes forces, dis-je pour les rassurer.

— Et pas qu'un peu, oui ! s'exclame Jess. Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Tu nous as fait peur !

— Je sais pas, d'un coup ma tête s'est mise à tourner, j'ai vu tout noir et j'ai préféré m'arrêter.

Préoccupée, Ada se tourne vers moi et me demande :

— T'es sûre que ça va ?

— Oui, oui oui, ça va.

— Non, je veux dire, il n'y a rien qui t'inquiète en ce moment ? Un problème de boulot ? Une soudaine incompatibilité avec M. Ruitare ?...

Voyant que sa dernière remarque ne me fait pas rire, Ada persévère :

— En ce moment à la maison, avec Max, tu nous dirais si ça n'allait pas ?

— Oui, t'inquiète, rien à signaler de ce côté-là.

Cherchant à comprendre ce qui a pu m'arriver, les filles me harcèlent de questions pour savoir si j'ai bien mangé ce matin, bien dormi cette nuit, si je n'ai pas repris le boulot trop vite après le décès de mon grand-père, si je pense à moi de temps en temps, etc. Elles cherchent du côté de mes enfants, de mon mari, de ma mère, de mon boulot et en arrivent à la conclusion que, le problème ne pouvant pas venir d'elles, il est certainement dû au stress que me procure cette histoire de vente de Clollidays.

Forcément, j'acquiesce. Elles sont tellement persuadées d'avoir raison que ce serait trop bête de les contredire. C'est incroyable la capacité qu'ont les gens à vouloir chercher une cause à un problème. Encore plus surprenante la façon dont ils sont soulagés à l'idée d'avoir trouvé une réponse à leur question.

— OK, et concrètement, t'en es où ?

Je n'ai pas encore vraiment les idées claires, et alors pas du tout envie de parler de ça avec elles. Il va falloir qu'elles le comprennent. Donc je réponds d'un geste de la tête évasif.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Clo ? Je comprends pas, me dit Jess déboussolée.

Ne pouvant encore botter en touche, même si parler me demande un effort surhumain, je clarifie :

— J'ai pris ma décision, quoi, je vais vendre le blog.

Soulagées, les filles sautent de joie ! Je ne sais si c'est l'épisode du malaise ou réellement la vente du blog qui les libère mais elles sont sincèrement contentes pour moi, et ça se voit.

— En voilà une décision qu'elle est bonne, félicitations, Clo ! proclame Mila. Tu vas pouvoir relâcher la pression maintenant.

Effectivement, en toute logique, avec Maxime nous avons pris une décision et il ne tient qu'à moi de m'en réjouir.

— T'as déjà signé ? demande Ada, pragmatique.

— Non, pas encore, je viens juste de me décider, il faut que j'appelle Ruitare pour le lui dire.

Ada soupire, exaspérée.

— Tu vas pas nous refaire le coup du début ? Attendre des jours avant de l'appeler. Cette situation n'a que trop duré, Clo. Si j'étais toi, je ne ferais plus traîner.

— T'inquiète, Ada, je gère. Aujourd'hui, on est dimanche, mais demain je l'appelle, promis.

Voyant bien que mes amies n'ont pas épuisé leurs quotas de questions embarrassantes, je ferme les yeux pour leur échapper. Au moins par la pensée. J'ai lu ça quelque part dans un magazine, on dit qu'une micro-sieste peut avoir des effets très bénéfiques sur notre organisme, alors je tente le coup. Avec un peu de chance, elles vont comprendre que je n'ai pas du tout envie de parler.

Et, en effet, ça fonctionne plutôt bien. J'ai la paix. Le silence règne pendant... une minute ! Aussitôt, Jess s'autoproclame porte-drapeau pour me faire cracher le morceau.

— Je redoutais un peu d'avoir à parler de ça, Clo, mais avec ce qui t'est arrivé tout à l'heure, je me dis qu'on ne peut plus y échapper.

D'un œil, elle cherche l'assentiment d'Ada et de Mila pour poursuivre. Elle l'obtient, respire un bon coup et se lance :

— Ne pense pas qu'on te juge, ne le prends pas mal surtout, s'il te plaît, mais je t'assure qu'en ce moment, on ne te reconnaît plus. Je sais pas si c'est la vente du blog ou autre chose qui te tracasse, mais t'es là sans être là, tu vois ce que je veux dire ?

Ne me laissant pas le temps de répondre, Ada enchaîne :

— Clo, tu es mon amie et je me suis toujours promis qu'on se dirait tout. Je vois bien que tu es vexée, je te connais assez pour savoir que ce petit air bougon annonce une protestation, mais il faut que tu l'entendes. Tu n'es plus toi-même.

Et Mila porte le coup de grâce :

— Pour être tout à fait honnête, la Chloé que l'on connaît, notre amie joyeuse, pétillante et pleine de vie nous manque. Terriblement.

D'abord, Ada a vu juste, je suis affreusement contrariée. Entre amies, on peut avoir un minimum de tact pour se dire les choses, arrondir les angles. Elles ne se rendent pas compte de la lutte que je mène intérieurement depuis des mois pour tenir le coup. Depuis l'agression, je dois redoubler d'efforts pour avoir un semblant de vie normale, m'assurer que rien ni personne n'entache notre quotidien. Force est de constater que j'ai échoué. Il y a quelques jours, mon mari m'a encore fait remarquer que j'étais nerveuse et aujourd'hui mes amies me coignent pour m'obliger à avoir une discussion. Ça suffit, qu'elles aillent voir ailleurs si j'y suis ! J'ai assez de problèmes à gérer pour m'occuper en plus de leurs susceptibilités.

Au moment où je me lève pour les envoyer paître, leur air de chien battu me saute aux yeux. Elles s'inquiètent réellement pour moi. Et la situation est assez grave pour qu'elles le portent sur leur visage. Comment puis-je avoir changé à ce point ? Non seulement, je n'ai plus envie de les rembarrer, mais surtout je comprends à quel point j'ai besoin de leur soutien. Mais qui dit soutien, dit vérité. Et là, je suis coincée. C'est un cercle vicieux, le serpent qui se mord la queue...

Nous décidons de rentrer en marchant tout en continuant à discuter

du problème, en toute honnêteté, ou presque. C'est-à-dire en toute honnêteté, à l'exception du sujet-que-j'ai-décidé-de-taire-à-jamais. Même s'il est de plus en plus difficile de tenir le cap que je me suis fixé, je suis devenue cette personne et il ne tient qu'à moi de retrouver ma personnalité. Pour le plaisir de mes amies, et en dépit du reste.

Déjà 10 heures, je n'ai pas vu l'heure passer ! Après l'épisode d'hier, que j'ai relégué dans un coin de mon esprit, j'ai décidé de mettre les bouchées doubles pour Clollidays et me suis astreinte à écrire dès l'aube ce matin. Rapidement, je me relis, corrige une faute de frappe, contrôle la qualité des photos, enregistre et planifie la publication pour ce soir 18 heures, heure à laquelle, toutes les statistiques le confirment, mes abonnés sont les plus connectés ; ce qui signifie qu'en publiant à cette heure, j'ai plus de chances de les atteindre dans un moment où ils sont disponibles pour liker, commenter et peut-être même partager mes bons plans. Parfait !

Maxime, qui passe par la cuisine pour faire une pause café, perçoit du mouvement dans notre chambre. Sachant que je gère toujours mon blog allongée sur mon lit, il s'amuse de me voir enclencher la vitesse supérieure. Il m'entend faire ma toilette en catastrophe, ouvrir les portes de placard, pester contre le tiroir tellement rempli de collants qu'une fois ouvert je n'arrive jamais à le refermer sans coincer au passage une paire qui ne manquera pas de se déchirer par la suite, m'habiller en tenue d'hôtesse, enfiler mes escarpins, ma veste et me voit débouler dans le couloir comme une furie.

Au moment où je lance « J'y vais ! », il s'approche pour m'embrasser avant que je parte.

— Bon vol, *darling*. Tu vas où aujourd'hui ?

Même si j'ai partagé mon agenda électronique avec mon mari pour qu'il sache toujours où je suis, Maxime est réfractaire aux nouvelles technologies. À deux doigts de l'envoyer promener, je regarde ses yeux bleus lumineux et, avec un air contrit, lui réponds :

— Cracovie, Londres, Marseille et retour sur Paris.

— Yes. Tu me confirmes quand tu décolles de Marseille ?

— *Of course*, je réponds sans pouvoir m'empêcher de penser qu'il suffirait qu'il consulte le *flight tracker* qui permet de savoir à la minute près au-dessus de quelle ville est mon avion...

L'air innocent, Maxime ajoute :

— Au fait, tu appelles Ruitare sur la route ?

— Oui.

— Oh, c'est un petit oui ça.

— Pas du tout, c'est juste que je me demande si...

— Mais de quoi as-tu peur, Clo ? me coupe-t-il. Je ne te comprends pas...

— De rien... De tout ! Je sais pas, j'aime pas être dans le flou et là j'y vois pas clair.

— Tu plaisantes ? La proposition du *Guide du Globe-trotter* est très claire. C'est à prendre ou à laisser, un point c'est tout.

— C'est bon, c'est bon, je ne veux pas être en retard. Promis je l'appelle et je cale un rendez-vous pour la semaine prochaine, ça nous laissera encore quelques jours pour être sûrs-sûrs.

— Souviens-toi, *choisir, c'est renoncer*, Clo. Quelle que soit la décision que tu prendras, tu auras forcément à faire le deuil d'une voie que tu n'emprunteras pas. Alors autant choisir la meilleure, celle avec laquelle tu te sens le plus à l'aise, non ?

En courant vers l'arrêt de bus à quelques pas de la maison, je lui lance en m'éloignant :

— T'as raison, *sweetie*. Je m'en occupe, promis !

Bien décidée à régler la situation au plus vite, sur le chemin menant vers l'aéroport, je compose le numéro de téléphone de M. Ruitare. Mais, après trois sonneries, en proie au doute, je me ravise en me disant que je pourrai toujours dire à Maxime qu'il était injoignable. C'est évidemment le moment qu'il choisit pour décrocher. Ne sachant plus quoi dire, bêtement, je raccroche.

Bien entendu, mon interlocuteur me rappelle immédiatement. Sur un ton sarcastique, il me dit :

— Bonjour Chloé, nous avons été coupés je crois. Comment allez-vous ?

— Bonjour Marc-Antoine. Bien, très bien même. Et vous ?

— Je vais bien, je vous remercie.

De sa voix enjôleuse, il poursuit :

— Quel est l'objet de votre appel ?

J'ai exactement deux secondes pour réfléchir à la bonne formulation. Et ça donne ça :

— Eh bien, j'ai réfléchi à votre proposition et j'aimerais convenir d'un rendez-vous pour vous faire part de ma décision.

— Excellente nouvelle. Je me réjouis de vous revoir, Chloé. Puis-je savoir quelles sont vos disponibilités dans les prochains jours ?

Comme il m'est difficile de consulter mon agenda électronique tout en téléphonant, je réfléchis de tête à mon planning de rotations et cale avec M. Ruitare un rendez-vous dans ses locaux la semaine suivante.

— Parfait. Merci de votre appel, Chloé. Je vous dis à mardi alors. Je me réjouis d'entendre ce que vous avez à nous dire. Nous allons enfin pouvoir aborder les choses sérieuses.

Sentant la pression monter, en raccrochant, je tremble. J'ai gagné

huit jours. Une semaine de plus à me demander si j'ai fait le bon choix, pris la bonne décision. Maintenant que j'ai une échéance, le compte à rebours est lancé. J'angoisse. Nerveusement, j'envoie un message à Maxime pour l'informer de la date du rendez-vous. Impossible de faire marche arrière. Désormais, quoi qu'il arrive, mardi prochain je serai fixée. Soit j'aurais accepté la proposition et ce ne sera qu'une question de temps avant de recevoir le chèque, soit je l'aurais refusée, avec toutes les conséquences que cela pourrait avoir sur notre vie de couple et de famille si toutefois Maxime et moi n'étions pas sur la même longueur d'onde.

Perturbée à l'idée que très prochainement ma vie sera d'une façon ou d'une autre différente, j'essaie de me concentrer sur le travail qui m'attend aujourd'hui. Cracovie, Londres, Marseille, autant d'escaliers qui devraient me remettre les idées en place.

En avion, la routine est toujours la même : faire le point avec mes collègues avant d'accueillir les passagers, assurer le service et la sécurité à bord, et, une fois arrivés à destination, nettoyer la cabine et recommencer avec les passagers du vol suivant.

Sur le vol Paris-Cracovie, rien à signaler.

Cracovie-Londres est légèrement plus long, ce qui me laisse un peu de temps libre en vol pour libérer mon imagination. Quand je repense aux multiples discussions que nous avons eues avec Maxime, ma mère et mes amies au sujet de la vente ou non du blog, les divers projets envisagés avec plus ou moins de conviction, je me rends compte que, malgré tous les conseils, c'est à moi et à moi seule de faire un choix.

Quelques turbulences font bouger la carlingue et par la même occasion mes pensées qui élaborent les pires scénarios. Car depuis que nous avons décollé de Londres, bizarrement j'ai aperçu un individu dont le visage ne m'est pas inconnu. Impossible de savoir où et quand je l'ai vu car lui, de toute évidence, ne m'a pas remarquée. En revanche, je sens des yeux dans mon dos. Chaque fois que je me déplace entre les passagers du vol Londres-Marseille, j'ai la désagréable impression qu'on m'observe. Plus que ça, qu'on me *mate*. L'inquiétude me gagne rapidement. Je suis mal à l'aise, j'ai des frissons, je ne suis pas dans mon état normal. Je manque de me tromper dans les commandes des passagers, j'oublie ce que j'ai à faire. Bref, je n'ai plus de suite dans mes idées. Quelle est cette sensation d'angoisse qui oppresse ma poitrine ? Que se passe-t-il ? Pour quelle raison ai-je le sentiment d'être persécutée par un inconnu ?

Pour ne pas sombrer dans le psychodrame, je me reprends. J'ai mon avenir en mains alors, en bonne élève, je me mets à lister les plus et les moins de la vente du blog, afin de me conforter dans ma décision. Mais mes pensées se mélangent, c'est le flou dans ma tête. Mon esprit joue

aux montagnes russes. Impossible de me concentrer sur autre chose que le regard de cet homme qui, fatalement, me replonge quelques mois en arrière. J'ai la sensation d'être en plein cauchemar. Mais de quoi ai-je peur, au juste ? Que l'inconnu qui m'observe soit l'agresseur de la femme dans la forêt il y a plusieurs mois de cela et qu'il me suive pour me faire taire ? Je nage en plein délire.

Pour ne plus y penser, il faudrait peut-être aller au-devant du problème. Chercher à comprendre pour en avoir le cœur net. Mais chercher sérieusement, pas à moitié comme je le fais en douce depuis quelques semaines.

La volonté étant le moteur de notre motivation, contre toute attente, à l'arrivée de l'avion sur le tarmac, je suis prête. Prête à prendre mes responsabilités. Regarder les choses en face. Ne plus avoir d'œillères.

Alors, je descends à la suite des passagers débarquant à Marseille, sors de l'avion et, malgré les appels de mes collègues, qui se demandent ce que je fabrique, je ne me retourne pas.

En dépit du bon sens, je continue à marcher.

Toujours tout droit.

Deuxième partie

La vie est un choix

À la maison, Maxime est inquiet. Les enfants sont en pyjama, Clo n'est pas encore rentrée et elle ne lui a même pas envoyé de message pour le prévenir d'un éventuel retard. Comme elle ne répond pas à ses messages, il est bien obligé de consulter le *flight tracker* et constate, dépité, que son avion a bien atterri à Marseille, à l'heure.

Après s'être renseigné auprès d'une de ses collègues, il apprend que Chloé a manqué le vol Marseille-Paris.

Mais alors, où est-elle ? Aurait-il oublié un événement auquel elle devait participer ? Que fait-elle ?

Cela ne lui ressemble pas. Et pourtant...

Chloé a disparu.

Lorsque la personne que vous aimez le plus au monde, votre femme, qui est aussi la mère de vos enfants, disparaît, plus rien n'a d'importance. La seule chose qui compte, c'est qu'elle n'est plus là. L'instant précédent, tout allait bien, vous vous laissiez bercer par votre quotidien et puis, l'instant d'après, rien ne va plus, vous avez sombré vers l'inconnu.

Refusant de se laisser abattre, Maxime essaie de rester positif. S'occuper des enfants d'abord, trouver Chloé ensuite. D'ici là, peut-être qu'elle aura donné de ses nouvelles.

En dressant la table pour le repas du soir, il tente de faire bonne figure tout en réfléchissant à comment il va s'y prendre. Appeler Adélaïde, celle des trois en qui il a le plus confiance, puis Paul qui a toujours été un confident, et enfin Corinne, la mère de Chloé. Une mère est souvent au courant de tout. Maxime n'est pas de ces hommes qui, de peur du qu'en-dira-t-on, va chercher à cacher la situation. Chloé a disparu, il doit remuer ciel et terre pour trouver un indice qui lui permettrait de retrouver sa trace.

Une fois les enfants couchés, Maxime tente à nouveau d'appeler Clo, mais il tombe directement sur son répondeur. Soit elle n'a plus de batterie, soit elle est dans un endroit où elle ne capte pas, ce qui est certes incongru au xxi^e siècle mais possible.

Ne sachant pas par où commencer, il décide de reprendre les étapes depuis le début.

1. Ce matin, en partant, Chloé s'est engagée à téléphoner à M. Ruitare pour prendre rendez-vous. Ce qu'elle a fait, puisqu'elle lui a

envoyé un message confirmant que le rendez-vous aurait lieu le mardi suivant.

2. Chloé a fait trois des quatre rotations prévues à son programme du jour. Cracovie, Londres et Marseille. Jusque-là, tout va bien.

3. Pour une raison qui lui échappe, Chloé n'a pas pris le vol retour sur Paris. Que s'est-il passé ? Était-elle invitée quelque part ? Est-elle tombée sur quelqu'un qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps ? S'est-elle sentie mal ? L'a-t-on forcée à descendre de l'avion ? A-t-elle été appelée sur un autre vol ? Le problème, c'est que, dans tous les cas, elle l'aurait prévenu.

Il y a forcément une explication à tout ceci, mais laquelle ?

Dépité, il s'abandonne dans le canapé. Lui, d'habitude si zen, n'a pas sommeil ; alors il se pose pour se changer les idées et peut-être – qui sait ? – trouver une explication plausible à la disparition de sa femme. Son cœur manque un battement à chaque flash d'informations de peur d'obtenir une réponse à ses questions et se détend dès la fin du flash en réalisant que, où qu'elle soit, il ne lui est rien arrivé d'assez grave pour passer sur les chaînes nationales... Lui qui s'est toujours vanté de se libérer de toute angoisse grâce à son inventivité sans faille, il doit bien reconnaître que, ce soir, son imagination lui cause du tort car, plutôt qu'une issue positive, il ne voit qu'un scénario catastrophe.

Quand il l'appelle, Adélaïde, *a contrario*, ne cache pas son inquiétude. Disparaître sans donner de nouvelles ne ressemble pas à Chloé. Surtout après la discussion à cœur ouvert qu'elles ont eu hier. OK, ces derniers temps, Clo a tendance à se comporter de façon étrange. Mais de là à disparaître volontairement, non, Ada n'y croit pas. Alors, forcément, si elle n'a pas disparu de son propre chef, que lui est-il arrivé ?

Ada fait part de son étonnement à Maxime lorsqu'il lui dit n'avoir contacté aucune autorité compétente. Ni la police, ni la sécurité de l'aéroport de Marseille, ni même, et sans vouloir dramatiser bien sûr, les hôpitaux...

— OK, tu me connais, je n'y vais pas avec des pincettes, mais il faut que je te pose une question, dit Ada. Tu n'aurais pas trouvé un mot ou autre chose que Chloé aurait laissé pour te dire qu'elle partait ? Non pas qu'elle ait décidé de te quitter, ce n'est pas ce que je veux dire, mais peut-être qu'elle avait besoin de faire le point, de réfléchir... Elle est tellement bizarre en ce moment.

La seconde de silence qui suit vrille le cœur d'Ada. Elle sait combien cette accusation peut blesser Max, d'autant que Clo leur a bien dit hier que son couple n'était pas le problème.

Contrit, Maxime répond :

— Non, je n'ai rien trouvé, Ada. J'y ai pensé bien sûr, mais non, en tout cas pour l'instant je n'ai rien vu.

Un peu rassurée, et sans s'affoler outre mesure, Ada propose de

réfléchir pour voir s'ils n'ont pas oublié un détail qui expliquerait la situation. Ils s'appelleront à la moindre nouvelle.

Immédiatement après avoir raccroché, Ada tente de joindre Clo. Sans succès. Une deuxième fois. Échec. Une troisième ? Rien à faire, répondeur. Terriblement angoissée à l'idée que son amie puisse être en danger, Adélaïde ne cesse de tourner en rond dans son salon. Par acquit de conscience, elle envoie un message à Jess et à Mila pour savoir si elles ont des nouvelles de Clo. Mais là encore, elle fait chou blanc. Par son acte, elle réussit seulement à les inquiéter elles aussi. Non, décidément, disparaître ainsi ne ressemble pas du tout à Chloé.

Par la fenêtre, elle observe la vie parisienne nocturne. Ada aime son quartier animé, vivant. Quelle que soit l'heure, il y a toujours quelqu'un dans la rue. Un homme qui promène son chien en laisse, une femme penchée en avant, peut-être par le poids de ses soucis, une bande de jeunes qui sortent s'amuser, un couple de personnes âgées qui reviennent du restaurant ou d'une séance de cinéma.

En observant la vie des passants du haut de sa fenêtre du troisième étage, Ada se demande ce que peut bien faire Chloé. Dans quelle galère s'est-elle fourrée ?

Connaissant son amie et ses petits arrangements avec la vérité, Ada oscille entre inquiétude et insouciance. Plus elle y pense, et plus elle se dit que cette disparition n'est peut-être pas le fruit du hasard. Car, entre la proposition de rachat de son blog, les rotations qui s'enchaînent et la mort de son grand-père, son amie n'a pas eu une minute à elle ces derniers temps et, étrangement, les mots d'une conversation qui pouvait paraître anodine, lui reviennent en mémoire.

Quand elles courent, les filles aiment discuter pour faire passer le temps et penser à autre chose qu'à l'effort qu'elles sont en train de produire. Chacune y va de son petit commentaire sur la dernière série télé qui vient de débarquer en France, le programme du week-end à venir ou les sempiternels devoirs des enfants. Mais la dernière fois, Clo a parlé d'un bouquin qu'elle avait lu, un roman inspiré d'un fait divers. Atroce. Ada ne se souvient plus de quoi le livre parlait précisément, mais ce qui est certain c'est que l'entourage direct de la victime n'avait rien vu. Une femme avait décidé de se taire sur un acte horrible qui l'avait changée à jamais, et pourtant le monde ne s'était pas arrêté de tourner. Pire encore, personne n'avait remarqué son changement d'humeur. Le livre relatait une tragédie moderne dans laquelle le personnage principal tentait de survivre malgré sa décision irréversible. Clo a raconté combien elle a été bouleversée par l'histoire de cette femme dont la vie avait basculé et qui, en un instant, avait dû faire un choix et apprendre à vivre avec, envers et contre tout (le tout se retournant contre elle à la fin du livre, bien entendu). Mais surtout, ce qui tracassait le plus Chloé était que cette femme, pourtant aimée et

chérie par les siens, se retrouvait complètement seule avec son secret, incapable de solliciter le moindre soutien auprès de ses amis.

— Ne peut-on jamais compter que sur soi-même ? a alors conclu Chloé.

À bien y réfléchir, Ada se souvient que son amie avait l'air profondément marquée par cette histoire. Grande lectrice, elle sait combien les livres peuvent susciter de l'émotion, tant positive que négative d'ailleurs. Chaque fois qu'elle en termine un, elle vit comme une petite mort et a besoin d'un temps nécessaire avant de pouvoir en entamer un autre. Faire le deuil des personnages que l'on quitte avant de faire connaissance avec de nouveaux. Mais là, Chloé était réellement bouleversée, comme si elle connaissait la personne à qui c'était arrivé.

— À quoi tu penses, chérie ?

L'arrivée soudaine de Benoît dans son dos tire Ada de ses rêvasseries. De ses cauchemarderies, même si le mot n'existe pas, serait plus juste. Car, si elle ne détient rien de rationnel, Adélaïde sent que quelque chose ne tourne pas rond avec Clo. On dit des jumeaux qu'ils ont un lien indéfinissable qui leur permet de ressentir à distance les mêmes émotions dans leur chair. Sans chercher à tout comprendre, Ada connaît si bien Clo, comme une âme jumelle, qu'elle en vient parfois à deviner ses pensées. Et là, ce soir, elle sent que son amie a besoin d'aide. Mais où est-elle ?

— Clo a disparu.

— Comment ça disparu ?

Ada hausse les épaules.

— Maxime vient de m'appeler. Elle n'est pas rentrée ce soir.

— Elle a peut-être été retenue ?

— Non, pour une fois il a vérifié. Son équipage est bien rentré à Paris, mais sans elle. Elle n'était pas dans le vol Marseille-Paris. Elle a disparu, je te dis.

— Ada, tu te rends compte de ce que tu dis ? Chloé, maman de trois enfants, aurait purement et simplement disparu ? J'y crois pas une seconde...

— Si je te dis qu'elle n'est pas rentrée chez elle...

— C'est bizarre, je te l'accorde, mais ce n'est pas parce qu'elle n'est pas rentrée qu'elle a disparu.

— Et tu appelles ça comment alors ?

— Connaissant Chloé, elle a changé de programme et a tout simplement oublié de prévenir Maxime.

Agacée, elle se retourne pour lui faire face.

— Connaissant Chloé, elle n'aurait *jamais* laissé Maxime dans l'incertitude. Soit elle rentre, soit elle a autre chose de prévu mais en tant que maman, elle prévient son mari qui gère les enfants en son absence.

— Ou alors elle lui réserve une surprise pour son anniversaire ?
— Mauvaise réponse, elle aurait quand même prévenu. C'est pas logique, aujourd'hui avec les téléphones portables et les mails, où qu'on soit, on a les moyens de prévenir ses proches d'un imprévu de dernière minute. Ça ne tient pas ce que tu dis.

Elle reprend ses tours de canapé d'un pas nerveux.

— Elle est aussi majeure et vaccinée et elle doit certainement avoir une raison valable pour ne pas être encore rentrée à cette heure. T'inquiète pas, chérie, demain matin elle prendra son petit déjeuner avec ses enfants, j'en suis sûr. Allez, viens te coucher maintenant, s'il te plaît.

Certes, Clo n'est pas téméraire. Mais pour autant, aujourd'hui, on devrait être joignable à toute heure du jour ou de la nuit. Entre sa famille et son blog, Clo est toujours connectée. Jamais elle ne peut lâcher son téléphone ne serait-ce qu'une heure pour un déjeuner, il faut toujours qu'elle l'ait à côté d'elle, au cas où. Au cas où l'entraîneur de handball appellerait parce que Lucas s'est ouvert l'arcade, au cas où Marion aurait été aperçue en train d'escalader la grille de l'école, au cas où Eliot aurait fait une allergie à la purée de la cantine. Bref, au cas où elle devrait réagir dans l'urgence.

Alors, qu'elle ne rentre pas chez elle et qu'en plus, elle ne soit pas joignable, c'est impensable.

Une heure plus tard, elle est toujours dans ses pensées quand le téléphone sonne de nouveau.

— Salut Ada, c'est Max. Je viens de recevoir un message de Clo.

Même à l'autre bout du fil, Ada sent bien que ce message n'a rien de rassurant, au contraire. Impatiente de savoir ce qu'il contient, elle invite Max à poursuivre.

— Je te le lis comme il est écrit : « Problème à résoudre. Besoin d'un peu de temps seule. Ne t'inquiète pas. Embrasse les enfants. Love U. »

L'inquiétude a laissé place à la colère. Maxime est furieux.

— Non mais sérieusement, c'est quoi ce message ? Elle disparaît et elle me demande de ne pas m'inquiéter ? Je ne comprends pas, elle n'a jamais fait ça. Elle me prend vraiment pour un idiot !

— Calme-toi, Max, ça ne sert à rien de t'énerver. T'as essayé de la joindre du coup ?

La colère retombant comme un soufflé, c'est tout chagrin qu'il ajoute :

— Évidemment, mais elle est sur répondeur...

— T'as répondu au message, non ?

— Aussi, oui, mais pas de réponse, aucune. C'est comme si elle avait coupé son téléphone...

Passé le temps de la réflexion lors duquel chacun se demande quelle est la logique de cette histoire, Maxime reprend :

— Tu sais, je deviens fou. Elle a essayé de me joindre en fin d'après-midi, mais j'étais en ligne avec un client, je n'ai pas pu décrocher et elle n'a pas laissé de message. Si tu savais comme je m'en veux, maintenant...

— C'est rien, tu ne pouvais pas savoir que tu n'arriverais plus à la joindre après. Ça arrive de rater un appel, tu ne peux pas t'en vouloir pour ça.

— Évidemment que non, mais maintenant je culpabilise. Lorsque Chloé a été abordée par le *Guide du Globe-trotter*, j'ai bien senti qu'on était à un tournant de notre vie. Mais je pensais qu'elle basculerait vers du positif, jamais l'inverse. J'ai bien perçu un changement d'humeur, ça oui. Mais rien de plus jusqu'à ce soir.

— Je sais bien, Max et ne t'inquiète pas, cela n'a certainement rien à voir avec toi, dit-elle pour se rattraper.

— Je ne comprends pas ce qui lui arrive, en fait. Qu'est-ce que c'est que ce « problème » urgent à résoudre, tu sais, toi ? On a toujours tout partagé, en tout cas, c'est ce que je croyais. Alors pourquoi je ne suis pas au courant, tu peux me le dire, toi ?

— Non, je n'en sais pas plus que toi mais je me refuse à imaginer le pire. Voyons le côté positif : on ne savait pas s'il lui était arrivé quelque chose ou si elle avait disparu volontairement. Ce qui est rassurant, c'est qu'avec son message, on sait qu'il ne lui est rien arrivé.

— Et tu trouves ça rassurant, toi, Ada ? Non, désolé, je ne te suis pas, c'est encore plus inquiétant d'après moi. Je veux dire... comme tous les couples, on a des hauts et des bas... tu dois connaître ça avec Benoît, non ? Bon, c'est vrai que ces derniers temps, elle est devenue plus sombre, plus fragile, elle a même perdu beaucoup de poids récemment. Et moi qui pensais naïvement qu'elle avait peut-être enfin trouvé le remède miracle pour perdre les petits kilos de ses trois grossesses...

— Je ne sais pas quoi te dire, Max. C'est vrai qu'on ne sait toujours pas où elle est mais, maintenant qu'on sait qu'elle va bien, il suffit de la chercher.

— Je ne suis pas sûr, Ada. Elle dit bien dans son message qu'elle a besoin de temps...

— Non, mais tu plaisantes ? Tu comptes vraiment respecter ce qu'elle a écrit ? Hors de question, Max, il faut qu'on la trouve.

Adélaïde se retient d'exprimer tout haut ce qu'elle pense tout bas. Et si ce n'était pas Chloé qui avait écrit ce message ?... Et si elle était retenue contre son gré et que son ravisseur avait envoyé ce message justement pour qu'on ne la cherche pas ?... Heureusement, Maxime a retrouvé de son mordant, il est prêt à se lancer à sa recherche. Alors, ils vont s'y mettre, ils feront tout leur possible pour retrouver Chloé.

Après avoir raccroché, incapable d'aller dormir, Maxime s'attable au bar de la cuisine et établit un plan. Pour l'instant, il n'a aucun début de

piste, il ne sait ni où ni pourquoi Chloé est partie. Mais, après sa conversation avec Ada, il décide de convoquer les amies de sa femme pour un déjeuner improvisé le lendemain.

Lorsque Max rejoint les filles le lendemain midi, elles tirent une tête de trois pieds de long. Il sait qu'il a mauvaise mine, il n'a pas dormi de la nuit, et apparemment, Adélaïde non plus. Mais personne ne lui fait de remarque et il leur en sait gré. Pour retrouver Clo, il va falloir y mettre toute leur meilleure volonté alors, stop, tout le monde se reprend. Tous les quatre, avec une énergie nouvelle, ils formulent des hypothèses, imaginent des réponses et listent tous les endroits où Clo aurait pu se réfugier. Bien conscient qu'ils pensent à elle comme à un animal apeuré, Maxime rappelle que Clo est forte, que c'est une battante et que, s'ils ne la retrouvent pas avant, elle réapparaîtra certainement d'elle-même. Confiant. Sûr de lui. Meneur. Autant de casquettes dont il a rarement fait preuve mais qui, dans l'adversité, s'imposent. En attendant, chacune garde son portable à portée de main et promet de l'appeler à la moindre idée.

Ensuite, ses collègues. Chloé n'ayant pas de bureau, il n'a jamais eu l'occasion de passer à l'improviste lui dire un petit bonjour, ni même de la rejoindre pour déjeuner. Néanmoins, il a les coordonnées d'une hôtesse dont elle est assez proche. Par chance, elle lui apprend qu'elle était sur le même vol que Clo le jour de sa disparition. Mais elle et ses collègues sont unanimes : tout se passait bien jusqu'au moment où, pour une raison incompréhensible, Clo est descendue de l'avion et a marché tout droit sur le tarmac. Trop occupés à assurer la sécurité des passagers et de l'appareil, ils n'ont rien pu faire d'autre que l'appeler, sans succès. Quand ils ont réalisé qu'elle n'était pas descendue pour remonter, elle était déjà trop loin pour les entendre.

Maxime qui prenait leur bonheur pour acquis est inquiet. Fallait-il en arriver là pour qu'il se rende compte à quel point leur équilibre de vie est fragile ? Lui qui passe sa vie à travailler, aimer et construire une famille. N'est-il jamais possible d'arrêter de se battre et tout simplement d'en profiter ?

L'absence de Clo lui fait toucher le fond. Il ne doit pas être possible de tomber plus bas. Alors, il n'a qu'une solution : faire en sorte de remonter à la surface. Mettre tout en œuvre pour respirer de l'air frais avant que ses poumons s'engorgent d'eau. Hors de question de se laisser abattre, avec l'aide d'Ada, Jess et Mila, il réussira car il est nécessaire d'affronter la réalité pour vivre sa vie.

Une phrase que sa mère lui disait quand elle était petite revient à la mémoire d'Adélaïde. Quand elle avait perdu un objet qu'elle ne retrouvait pas, plutôt que de pleurer, Ada s'énervait. Elle pestait contre elle-même jusqu'au moment où Chantal, la sagesse incarnée, lui disait : « Refais le chemin dans ta tête. Souviens-toi quand tu l'as vu pour la dernière fois et repense à tout ce que tu as fait depuis. »

Intérieurement, Ada sourit. On peut mettre toutes les barrières que l'on veut, parfois notre cerveau décide d'ouvrir un tiroir pour laisser s'échapper un souvenir qu'on pensait enfoui.

Petite fille d'origine vietnamienne adoptée à la naissance, Adélaïde a dû faire face à des difficultés d'intégration que ses parents ont appréhendées avec patience et minutie. Ainsi, lorsqu'elle est entrée au collège à onze ans, avec sa peau laiteuse, ses cheveux raides et noir de jais et ses yeux en amande qui faisaient d'elle une exception, Adélaïde était consciente de sa différence mais, comme ses parents ne lui avaient jamais menti sur ses origines, elle savait désormais vivre avec. Même si elle a toujours eu un petit côté sauvage, Adélaïde avait déjà pris une belle revanche sur la vie grâce à des parents aimants, des amies de confiance et toutes les clés en mains pour réussir.

Mais l'équilibre dans lequel elle s'épanouissait a volé en éclats lorsqu'elle avait treize ans : en voyage à Taïwan, elle a perdu ses parents dans l'effondrement d'un immeuble dû à un séisme. Élevée par ses grands-parents, elle a bien sûr été choyée mais quelque chose en elle s'est brisé et un manque cruel s'est installé.

Avec le temps, et grâce au soutien sans faille de Clo, elle a réussi à se reconstruire. Les deux jeunes filles déjà très proches sont devenues inséparables. Toutefois, à l'âge adulte, une différence de taille les distingue : Chloé a fondé une famille de trois enfants tandis qu'Ada, ayant fait le deuil des relations parents-enfants, a décidé qu'elle n'en aurait jamais. Son mari, Benoît, l'a toujours soutenue dans son choix de vie. *Working girl* à l'état pur, Ada fait très attention à sa silhouette. Sa personne est son œuvre, son travail est sa passion. Sa seule faiblesse ? Ses amies, pour lesquelles elle serait prête à faire n'importe quoi.

Ainsi, le bon conseil de sa mère lui revenant à l'esprit, Ada repense à toutes les dernières fois où elle a vu son amie, enjouée et souriante

certaines, mais aussi, elle doit bien l'admettre, avec des stigmates de stress et d'angoisse. Qui ne l'est pas aujourd'hui ? Mais un détail la tracasse. Clo, qui a toujours eu un petit côté insouciant, qui a toujours pris la vie comme elle venait, s'est montrée ces derniers temps plus réticente à l'imprévu, moins partante pour des virées de dernière minute, et surtout moins disponible pour ses amies. Pour ses amies seulement ?

À force de ressasser les souvenirs, Ada n'y tient plus. Inutile de tergiverser, elle doit parler avec Maxime.

Une heure plus tard, en entrant dans le pavillon qu'elle ne connaît que trop bien pour y avoir partagé d'excellents moments entre amis, Adélaïde ressent une infinie tristesse. Mais, dans la seconde qui suit, le soulagement qui se lit sur le visage de Maxime à la seule vue de sa présence lui réchauffe le cœur. Ragaillardie, elle prend les choses en main.

Installée au bar de la cuisine avec un café, Ada décide de jouer cartes sur table :

— Max, t'es au courant que Clo a fait un malaise quand on est allées courir dimanche matin ?

— Non, pas du tout. De quoi tu parles ? demande-t-il l'air surpris.

— Je ne sais pas si c'est important ou non, mais je me dis que même une chose insignifiante peut nous éclairer. Alors voilà : avant-hier, on a testé la nouvelle piste finlandaise, dans la nouvelle plaine sportive, tu vois ?

— Oui, exact, elle m'en a parlé. Et alors ?

— D'accord, Clo n'est pas aussi régulière que nous ces derniers temps, mais quand même, elle sait courir cinq bornes sans trop d'efforts. Eh bien, alors qu'on était comme d'habitude en train de papoter, elle a stoppé net, coupée dans son élan par une espèce de violente nausée. On s'est toutes arrêtées, on a cherché un endroit pour la faire asseoir, reprendre son souffle, mais franchement elle était livide, méconnaissable...

— Ah bon ? Tu me l'apprends, confie Maxime, chagriné. Et alors, vous avez fait quoi ?

— On lui a donné un peu d'eau, on a attendu qu'elle aille mieux et puis on est rentrées tranquillement.

— Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ? C'est vrai que, quand elle est revenue, elle avait l'air vidée mais je pensais que c'était à cause du sport...

— Je ne sais pas. Écoute, on a essayé de savoir si elle avait un problème au boulot, avec le rachat de Clollidays, et même, ne le prends pas mal, s'il y avait des tensions entre vous...

Contrairement à ce qu'elle espérait, Maxime ne saisit pas la perche qui lui est tendue. En même temps, Adélaïde voit bien qu'il est complètement perdu et qu'il ne sait plus quoi penser. Ada insiste :

— Maxime, as-tu réfléchi à ce qu'elle t'a dit récemment ? Quelque chose qui pourrait nous mettre sur une piste ?

Hagard, Maxime fait aveu de faiblesse en répondant négativement à la question posée.

— Tu sais, plus j'y pense, plus je me dis qu'on est passés à côté d'un truc, quand même. Avec les filles on voit moins Clo et, même quand elle est avec nous, elle n'est pas vraiment là. On n'a pratiquement plus couru ensemble ces derniers mois. Comprends-tu ce que je veux dire ?

Maxime ne voit que trop bien ce qu'Adélaïde sous-entend. Bêtement, il pensait être le seul à avoir remarqué ce changement de comportement, mais en réalité, il s'aperçoit qu'Ada a la même sensation que lui.

— C'est vrai. Clo est légèrement plus renfermée, légèrement plus irascible aussi, mais surtout beaucoup moins présente. Naïvement, je croyais que ses sautes d'humeur étaient dues à la proposition faite pour son blog. Mais est-ce que je me trompe ? Y aurait-il quelque chose que je n'ai pas vu... Pas su ?

— OK donc on est bien d'accord, elle a changé. Mais depuis quand exactement ? Essayons de remonter le temps. À quand situerais-tu le début du changement ? Procédons par élimination : depuis la rentrée ? Avant l'été ?...

Creusant au plus profond de sa mémoire, Maxime en revient toujours au même : depuis la proposition qui lui est tombée dessus pour le blog.

— Bien avant ça... Depuis son voyage à Barcelone, je dirais.

Ada n'avait pas réalisé qu'il pouvait remonter aussi loin. Six mois en arrière, c'est long. Trop long pour n'avoir rien deviné. Elle ne croit pas à la version *Guide du Globe-trotter*. C'est trop facile, et puis elle connaît bien son amie. Inconsciemment, en créant son blog, Clo espérait obtenir une petite notoriété, assez grande en tout cas pour être approchée un jour et voir plus grand. Il y a donc forcément autre chose, mais quoi ? Si Chloé souffrait vraiment d'un mal qui la rongerait depuis six mois, ce serait terrible de ne s'en apercevoir que maintenant...

— Toi qui es un homme de dates, Maxime, le voyage à Barcelone, c'était quand déjà ?

Aussitôt, il répond :

— Au printemps, le 25 avril exactement, une semaine avant votre week-end de filles dans le Sud. Je m'en souviens bien parce que Clo était absente deux week-ends de suite, ce qui n'arrive jamais d'habitude, on s'organise toujours pour qu'elle soit là au moins un week-end sur deux. Comme dit Clo : pour ne pas faire pire que les parents divorcés.

On dit qu'on n'utilise pas dix pour cent des facultés de notre cerveau. Parfois on a l'impression de faire fonctionner nos méninges à plein régime alors qu'en réalité, on n'est pas au dixième de nos capacités. Adélaïde a l'impression désagréable de passer à côté d'une évidence,

mais laquelle ? En écoutant Maxime parler, elle a un déclic. Et pourtant, elle est incapable d'aller au bout de sa réflexion. Les paroles de Max doivent la mener à une solution qu'elle ne voit pas encore.

À l'instant où elle se relève, lissant les faux plis sur sa jupe en flanelle et s'attachant les cheveux en queue-de-cheval, le téléphone de la maison sonne. Pris d'une frayeur soudaine, Maxime décroche avec appréhension.

— Malie, bonsoir. Qu'y a-t-il, tout va bien ?

Tandis que Maxime, inquiet de cet appel tardif de la grand-mère de Clo, fronce les sourcils, Ada sourit car, tout à coup, elle comprend. Son visage fermé se détend, les extrémités de sa bouche se redressent et ses yeux retrouvent leur brillance habituelle. D'inquiète, elle est devenue confiante. Son cerveau a fait le lien entre un événement caché au fond de sa mémoire et ce qui se passe en ce moment. Elle a hâte de connaître la suite.

— Bonsoir Maxime. Je t'appelle pour te dire que ma petite-fille est ici, chez moi.

Malie marque un temps d'arrêt, puis ajoute :

— Je suis désolée de t'appeler si tard mais quand j'ai compris que Clo ne t'avait pas prévenu, j'ai préféré le faire moi-même.

Alors que son cerveau fonctionnait à vitesse de tortue ces derniers jours, Max se reconnecte à la vitesse de l'éclair. L'équation est pourtant simple : coup de fil de Malie + Chloé retrouvée = la vie reprend son cours !

— Ne soyez pas désolée, Malie, je suis tellement content de votre appel. J'étais justement avec Adélaïde en train de réfléchir à comment la retrouver. Est-ce qu'elle va bien ?

— Oui, elle va bien. Enfin, si on peut dire parce qu'elle est épuisée, Maxime. Chloé s'est endormie dans sa chambre de petite fille et je crois qu'elle a besoin de repos.

Abattu, Maxime ne saisit pas bien l'incongruité de la situation.

— Est-ce qu'elle a dit quelque chose ? Depuis quand est-elle chez vous, Malie ?

Incapable d'en dire plus sans avoir l'impression de trahir sa petite-fille, Malie répond seulement qu'elle est arrivée la veille au soir et qu'elle n'a fait que dormir depuis. À l'exception d'une sortie qu'elle a voulu faire seule. Comprenant bien que quelque chose n'allait pas mais voulant respecter l'intimité de Chloé, Malie n'a pas cherché à en savoir plus. Simplement, quand elle a su que Clo avait laissé sa famille sans nouvelles, elle s'est permis de téléphoner. Par respect envers Maxime et les enfants.

Abasourdi, Maxime reste sans réaction, alors Ada décide de prendre les choses en main. D'un geste, elle s'empare du téléphone et s'adresse à la grand-mère de Clo.

— Bonsoir Malie, c'est Adélaïde. Merci infiniment pour votre appel. Nous sommes rassurés maintenant. Elle a toujours aimé être chez vous. Prenez soin d'elle et reposez-vous, vous aussi. Je prends le premier train demain matin pour vous rejoindre. Vous êtes d'accord ?

En raccrochant, Ada se retourne vers Maxime à la fois exténué, inquiet et malgré tout déchargé d'un poids très lourd et lui dit :

— C'est bon, Maxime, on sait où elle est maintenant. Alors, demain, toi tu t'occupes de tes enfants. Tu prépares la maison au mieux pour l'accueillir. Et moi j'y vais. Je t'appelle dès que j'arrive pour te tenir au courant et je te ramène ta petite femme, promis. Pense à charger ton téléphone, OK ?

— Mesdames, messieurs, contrôle des billets s'il vous plaît.

Dans le train qui la mène vers le Midi, Ada voyage léger, heureuse d'avoir pu vérifier son hypothèse. Il faut dire qu'elle y a cru si fort qu'elle était convaincue d'avoir vu juste.

— Monsieur, je crois qu'il y a méprise, vous êtes assis à ma place, dit une vieille dame distinguée à un jeune homme à casquette.

— Pas du tout m'dame, c'est juste qu'à ma place y'a déjà quelqu'un alors je m'suis mis là en attendant, répond-il, sûr de lui.

En se levant pour laisser la place à sa propriétaire pour le trajet Paris/Aix-en-Provence, il retourne vers la place qui lui est attribuée mais les deux filles qui y sont assises côte à côte refusent de bouger. Le contrôleur s'en mêle, vérifie les billets et constate d'un air hautain que les demoiselles se sont trompées de rame de train. Elles sont ici dans la voiture 16 alors qu'elles devraient être assises en voiture 6. Ne voulant rien entendre, les deux copines font les yeux doux au contrôleur et au jeune homme pour ne pas être séparées.

Arrangeant, le contrôleur essaie de contenter tout le monde.

— Très bien. Mesdames, ayez la courtoisie de noter la gentillesse de monsieur, à qui je vais attribuer une autre place.

Adélaïde est effarée du nombre de gens qui ne s'assoient pas à la bonne place. Ce qui est inconcevable dans un avion l'est pourtant dans un train. Il ne viendrait à l'idée de personne de ne pas s'installer à la place indiquée sur sa carte d'embarquement alors que nombreux sont ceux qui prennent la liberté de s'asseoir où ils veulent dans un train. Et chaque fois c'est pareil. La liberté s'arrête là où commence celle des autres. Voilà un proverbe qui devrait être affiché partout.

Assise côté fenêtre, Ada laisse ses pensées voguer au gré du paysage si changeant. Une fois de plus, elle se fait la réflexion que la France est un pays magnifique avec ses champs et forêts à perte de vue. Des terrains en jachère qui ont accueilli des ballotins de paille bien ficelés au

printemps, des vaches qui ruminent et des fermes isolées qui ponctuent le paysage. Mais le plus beau, pour Ada, ce sont les éoliennes. Ces grandes tiges élancées qui, telles les anses d'un vieux moulin, tournent à plein régime. Voilà une chose qu'elle aimerait faire au moins une fois dans sa vie : monter en haut d'une éolienne, dans la petite cabine qui fait office de cockpit. Pour voir la vue d'en haut et savoir enfin si les détracteurs de cette énergie propre disent vrai : le bruit est-il vraiment insupportable ?

Elle n'ose même pas imaginer le nombre de marches qu'il lui faudrait monter mais se voit déjà en train de faire la course avec les filles dans les escaliers. Car, des quatre, c'est toujours à celle qui lancera le défi le plus original et toutes sont toujours prêtes à le relever. Elles ont déjà fait le concours du maximum de petits-beurre qu'elles pouvaient ingurgiter, que Mila a gagné avec le record de douze ! Avant de s'étouffer à moitié... Une autre fois, elles ont essayé de coller le plus grand nombre de timbres en moins d'une minute. Des défis de gamines en soif d'apprendre... Ada sourit en pensant à tous ces moments de complicité et de franche camaraderie qu'elles ont partagés toutes les quatre. Serait-ce la fin d'une époque ? Ou, une fois la confiance restaurée, le début d'une nouvelle ère ?

À Opièt, en passant le pas de la porte d'entrée de la vaste demeure des grands-parents de Clo, Ada est grave, mais elle a la sensation que tout va s'arranger. Elle ne sait toujours pas pourquoi son amie a décidé de venir se réfugier ici, mais maintenant qu'elle est là, elle va tout faire pour y voir plus clair. Briser la carapace de Clo est son principal objectif et elle mettra tout en œuvre pour y arriver.

— Chère Malie, dit-elle en l'étreignant tendrement. Merci d'avoir téléphoné, nous étions si inquiets.

— Je t'en prie, Adélaïde ; Chloé a de la chance d'avoir une amie comme toi.

Instinctivement, Ada ne peut s'empêcher de se demander si elle a vraiment été là pour Clo, car sinon, comment expliquer la situation actuelle ?

— Elle est là-haut, dans sa chambre. Elle refuse d'en sortir. Veux-tu un petit café avant d'y aller ?

— Non, je vous remercie, Malie, je préfère monter tout de suite. J'attendrai devant sa porte le temps qu'il faudra.

À mon réveil, j'émerge difficilement. Nauséuse, mes membres endoloris pèsent leur poids. Le seul fait d'ouvrir mes paupières me demande un effort quasi surhumain. J'ai l'impression d'être enrobée d'une gigantesque ouate de coton. Tout est blanc, immaculé et un peu flou à vrai dire. Cette sensation d'irréalité m'interpelle. Où suis-je ?

Seule face à moi-même, la mémoire me revient en effet. Très vite. Et je suis consternée.

Je suis à Opièt, chez ma grand-mère. Il y a deux jours, sans raison valable, j'ai suivi un homme pour assouvir une pulsion irrépressible. Le besoin de savoir qui il était et pourquoi j'avais la sensation de l'avoir déjà vu. Cet homme avait le même regard que l'agresseur que j'ai surpris il y a des mois et qui me hante depuis. Plus j'avais, à pas feutrés, comme une chasseuse poursuivant sa proie, plus je me rendais compte qu'il ne pouvait pas être le même homme. Arrivé chez lui, il a retrouvé femme et enfants. Rien de suspect. Toutefois, dehors, j'ai trouvé une planque pour les observer sans être vue. J'ai cassé ma routine pour tenter de mettre fin à une angoisse qui m'opprime depuis des mois. Et tout ça pour rien, car, excepté son regard noir profond et un physique déplaisant, l'homme n'avait rien d'un agresseur.

Le décès de mon grand-père et ma vaine poursuite m'ont subitement mise face à la réalité de notre vie, laquelle peut nous échapper en un instant. Inutile de me mentir plus longtemps, je vis de plus en plus mal mon mensonge. Je comprends que la proposition de rachat de Clollidays m'a servi d'échappatoire pour oublier ce que j'ai vu, et surtout ce que je n'ai pas fait. Je ne cesse de penser à cette femme et plonge chaque fois dans un profond désespoir. Contrairement à ce que je pensais juste après le drame, et en dépit du mauvais choix sur lequel je ne pourrai jamais revenir, je ne parviendrai jamais à vivre avec. Le temps des regrets est passé, mais la culpabilité me ronge. Inlassablement.

Quand j'ai réalisé que je m'étais trompée, la battante que je suis a décidé de mettre fin à tout ça. Arrêter de mentir pour me tourner vers l'avenir. Ne supportant plus de me contraindre, j'ai décidé d'agir. Affronter les démons qui m'assaillent depuis trop longtemps. Faire éclater la vérité. Essayer de découvrir qui était cette femme qui s'est fait

agresser devant moi. Et qui a été tuée, peut-être pas par ma faute, mais certainement à cause de mon manque de courage. Quitte à résoudre mes problèmes, il me fallait faire une chose importante que je repousse depuis trop longtemps. M'en aller seule pour faire le point. Avant de faire marche arrière, j'ai envoyé un message à Maxime, coupé mon téléphone et je suis partie. Là où tout a commencé.

Au début, j'ai cru à une nouvelle illusion, mais non, je n'ai pas rêvé, c'est bien la voix d'Ada que j'ai entendu au rez-de-chaussée. Et ça fait presque une heure que je ressens sa présence, assise, dos contre la porte de la chambre dans laquelle, petite, je dormais avec mes cousines. C'était le bon temps, celui des jeunes filles qui rêvaient après avoir regardé *Sissi l'impératrice* nichées autour de leur grand-mère en grignotant des cerises au sirop.

Je sens bien qu'elle prend sur elle pour ne pas dire un mot. Respecter le silence, c'est essentiel. Ne pas me forcer à parler. Laisser faire le temps. Instaurer la confiance pour m'inviter à me confier. Tout vient à point à qui sait attendre. Cela se confirme. Sans échanger aucune parole, je me rapproche à petits pas et, comme deux aimants de pôle magnétique opposés s'attirent, je m'assieds comme je l'imagine elle-même positionnée derrière la porte. De part et d'autre de la porte de chambre, nous communions en silence. Puis, vient le temps de la parole.

— Merci d'être venue, Ada.

— C'est normal, *sweetheart*. Comment vas-tu ?

À son ton sérieux, je sens que la conservation est importante et qu'il n'est plus question de me défilier.

— Je ne sais pas, Ada. Vraiment, je ne sais pas, dis-je comme si j'étais à bout.

Mais à bout de quoi précisément ?

— Je ne sais plus où j'en suis.

Ne voulant pas me brusquer, Ada s'efforce de retenir sa langue, je le sais.

— Je crois qu'il faut que je te raconte quelque chose mais ça ne te dérange pas si on reste chacune de notre côté pour l'instant ?

— Absolument pas, Clo. J'ai tout mon temps.

Le naturel revenant au galop, elle demande :

— C'est à propos de notre week-end entre filles, c'est ça ?

Dans un soupir, j'acquiesce. Puis, la langue déliée d'un poids que je ne soupçonnais pas, je raconte à Adélaïde les faits qui se sont déroulés sous mes yeux lors de ma sortie running en solo du dimanche matin six mois plus tôt. L'appréhension que j'avais eue de courir seule, la recherche d'une autre sportive de qui me rapprocher et l'agression subite au moment où je m'y attendais le moins. Et puis, le regard malveillant de l'agresseur et la décision fatale de fuir pour sauver ma

peau. Le choc. L'extrême culpabilité d'avoir choisi la fuite plutôt que de tenter de sauver cette femme. Enfin, de retour à la maison, le choix de taire ce que j'avais vu pour ne pas être jugée. Mon haut-le-cœur le lendemain en lisant la une du journal local et le caractère désormais irréversible de ma décision. Depuis, la peur tenace que l'agresseur me retrouve, son regard menaçant dès que je ferme les yeux, et la sensation chaque jour plus forte d'avoir manqué de courage. Lâche... Jamais je n'aurais pu imaginer devenir ce genre de personne un jour. Moi qui ai toujours été vaillante et volontaire, je ne pensais pas que mon équilibre de vie était si fragile. Et c'est avec de gros sanglots dans la gorge que je termine ma confession.

— Mais quel genre de personne je suis pour ne pas avoir esquissé le moindre geste pour la sauver ? À deux on est plus forts, c'est bien connu. Seule, elle n'avait aucune chance, mais le destin a fait que j'étais là ce jour-là et que, malheureusement et en dépit du bon sens, je n'ai pas pris mes responsabilités. Pire, j'ai pris mes jambes à mon cou.

De l'autre côté de la porte de la chambre, contrairement à ses habitudes, Ada n'a pas de mots. Bizarrement, elle ne semble pas savoir quoi dire alors que j'attends son soutien, c'est évident. Elle laisse passer un temps, inspire et, comme elle a besoin de comprendre, elle me demande comment était cette femme que j'ai vu se faire agresser.

— Je ne l'ai vue que de dos, mais je dirais plutôt grande, large carrure, avec de longs cheveux châains.

— Et qu'est-ce qui fait que tu n'es pas intervenue, tu crois ?

— J'étais terrifiée. Je pensais avoir trouvé un moyen d'éviter le danger et voilà qu'au même instant il survient. J'ai compris ce qui était en train de se produire et en même temps, je refusais d'y croire. Et puis j'ai eu peur, très peur.

À bien y réfléchir, Ada me confie qu'elle m'a trouvée bizarre à mon retour mais, n'étant elle-même pas au mieux de sa forme, elle n'a pas creusé. Elle se doutait qu'il s'était peut-être passé quelque chose, mais comme je n'ai rien dit, elle a respecté mon choix. Ensuite, naïvement, un peu comme tout le monde, elle a pensé que mes sautes d'humeur étaient dues à la proposition de rachat du blog qui me perturbait.

Puis, sûre d'elle, elle poursuit :

— Tu sais, Clo, je me souviens très bien de ce week-end. Et je me souviens aussi du titre du journal. Que tu n'as pas lu, je te rappelle.

— Si, bien sûr que je l'ai lu, c'est d'ailleurs ce qui m'a mise en vrac !

— Non, toi tu parles du titre, moi je te parle de l'article en lui-même. Tu n'en connais pas les détails.

— Je ne pouvais pas le lire, c'était au-dessus de mes forces...

— Eh bien, tu aurais peut-être dû, dit Ada d'un ton apaisant.

— Comment ça ? Je ne comprends pas...

Je l'entends alors taper sur son téléphone.

— Tu veux bien ouvrir la porte, s'il te plaît ? Je voudrais te montrer quelque chose.

Puis, elle ajoute :

— C'est important, Clo.

Hésitante, je finis par entrouvrir la porte, juste assez pour voir ce que mon amie a à me montrer sans l'inviter à entrer pour autant. Je me saisis du téléphone qu'Ada me tend, j'observe l'écran qui affiche un article de journal. Le journal en question. Celui du jour dont nous venons de parler. Avec ce titre : *Une femme retrouvée morte dans la forêt*.

Incapable de poursuivre, je tente de rendre son téléphone à Ada, qui le refuse et me le remet sous les yeux embués de larmes.

— Clo, lis cet article. En entier, s'il te plaît.

D'une voix rassurante, elle insiste :

— Tout ira bien, je te le promets.

Je n'ai plus envie de réfléchir, alors j'obéis à mon amie. Incapable de me concentrer au début de l'article, mon intérêt est grandissant quand je m'aperçois que la

personne retrouvée morte était en fait décédée d'une rupture d'anévrisme. La femme dont l'article fait mention était décédée de mort naturelle, et non des suites d'une agression, voilà pourquoi Adélaïde voulait tant me faire lire l'article dans sa totalité ! Aussi incroyable que cela puisse paraître, le journaliste a profité de cet accident pour sensibiliser les lecteurs du journal aux campagnes de dépistage lancées depuis peu dans la région. De plus, les détails physiques donnés sur la victime ne collent pas avec la description de la cycliste que je viens de faire à Ada, on parle ici d'une personne âgée d'une soixantaine d'années, plutôt fluette.

Dubitative, je me tourne vers la porte entrebâillée. C'est le moment dont profite Ada pour l'ouvrir franchement. Elle se relève, pivote d'un demi-tour, s'agenouille auprès de moi, et me dit en posant une main sur mon épaule pour me rassurer :

— C'est pourtant simple, Clo. La femme dont tu me parles n'est pas celle qui a été retrouvée morte. Il y avait peut-être un pour cent de chances pour que deux drames aient lieu au même endroit au même moment mais c'est arrivé. La personne décédée n'est pas celle que tu as vu se faire agresser. Un point c'est tout.

Déboussolée, je reprends :

— Mais alors, que lui est-il arrivé ? Que s'est-il passé ?

— Ça, je n'en sais rien. Mais dis-moi plutôt ce que tu es venue faire ici toute seule ?

Ne ressentant plus aucune émotion normale depuis des mois, je sais pourtant que je suis en train de rougir de honte.

— Je n'arrivais plus à vivre avec cette sourde angoisse, tu comprends ? C'est simple, je ne pense plus à rien d'autre. Avant la vente de Clollidays

qui va forcément changer notre vie, je voulais tirer un trait sur le passé. Et puis, mes jambes m'ont menée ici. Près du lieu de l'agression, pour revivre ce moment et essayer d'imaginer ce qu'aurait été l'avenir si j'étais intervenue. Une fois sur place, j'avais surtout envie de savoir qui était cette femme. Cela fait des mois que j'ai entamé des recherches – comment s'appelait-elle, que faisait-elle dans la vie ? –, mais j'arrive à rien. Je crois que d'une certaine façon, j'avais envie de lui demander pardon. En toute humilité...

Avec toute la tendresse dont elle peut faire preuve, Ada me prend dans ses bras comme on berce un enfant, puis elle murmure :

— Je comprends, Clo. Ne t'inquiète pas, je suis là. Et maintenant qu'on sait que ce n'était pas elle, la femme retrouvée morte, je veux bien t'aider à trouver des réponses à tes questions.

Elle marque un temps d'arrêt, pour reprendre son souffle, calmement, avant de poursuivre :

— On va s'y mettre toutes les deux, avec Max, qui est très inquiet comme tu t'en doutes, et avec Jess et Mila. Je suis sûre qu'elles voudront nous aider. Je regrette que tu n'aies rien dit plus tôt. J'aurais tellement aimé être là pour toi. On ne peut pas avoir ce genre de secrets toutes les deux, tu comprends ?

Parfois les mots sont inutiles. Dans le cas présent, c'est un regard complice qui scelle notre accord et entérine une discussion entre deux amies intimes.

En redescendant les escaliers pour rassurer Malie et manger un repas frugal réparateur, Ada envoie comme promis un message à Maxime : « C'est bon, on l'a retrouvée, notre Chloé. Je te raconterai. *Everything is gonna be all right now.* »

Quatre mois plus tard

Maintenant que j'ai accepté la proposition du *Guide du Globe-trotter*, je m'y rends régulièrement. Sur le chemin, il y a de nombreuses boutiques, plus attrayantes les unes que les autres. Ce ne sont pas les soldes, mais je m'en moque, les vitrines sont alléchantes, je suis un peu en avance et j'ai décidé de m'offrir une nouvelle tenue pour fêter le temps qui arrive. J'ai envie d'aller de l'avant, mais pour regarder vers l'avenir il faut être en phase avec son passé. Et mon passé justement, quel est-il ? Comment resolidifier les bases de ma vie qui ont volé en éclats après le drame dont j'ai été le témoin ?

Petite, j'ai toujours aimé faire des châteaux de cartes et j'ai construit ma vie de cette façon. Je suis née dans une famille unie, mais j'ai souffert lors de la séparation de mes parents et je suis devenue une de ces enfants qui appréhendent le dimanche soir. J'ai pourtant eu une enfance heureuse, de celles qui vous permettent d'avoir de solides fondations. Après mon baccalauréat, j'ai fait des études qui m'ont permis de décrocher le métier dont j'ai toujours rêvé. Je me suis mariée avec l'homme que j'aime, nous avons fondé notre famille sans difficulté. Alors, que l'ensemble du château de cartes valse sous le coup d'une mauvaise décision, non je ne l'accepte pas. Mais refuser la réalité, c'est l'affronter.

Faute avouée à moitié pardonnée... Je confirme.

Depuis qu'Adélaïde est venue me retrouver à Opièt, et qu'elle a su user de patience pour me faire parler, l'étau qui enserrait ma poitrine s'est relâché. Je n'en sais pas plus sur l'identité de cette femme, ni sur les conséquences de son agression mais désormais je sais qu'elle n'était pas la personne décédée dont le journal parlait. Sans que cela soit rationnel, ce jour-là, assise par terre dans cette chambre dans laquelle je me suis toujours sentie en sécurité, j'ai pris conscience que je ne pouvais certainement rien faire pour elle sans me mettre en danger moi-même. Que ce n'était pas une raison pour agir comme cela, mais que je ne pourrais jamais revenir en arrière.

Si je ne peux pas effacer les actes, je peux en revanche tenter de

réparer mon erreur. En commençant par découvrir qui elle était. Depuis, soutenue par mes proches à qui j'ai avoué toute la vérité, j'effectue sans relâche des recherches. Qui n'ont pas encore abouti, mais je persévérerai. Et, quel que soit le temps que cela me prendra, j'y arriverai. Toute ma vie, je n'aurai de cesse de trouver son identité.

En attendant, ce top corail et cette jupe aux rayures multicolores me font de l'œil. Assez en tout cas pour me donner envie d'entrer dans la boutique. Une fois dans la cabine d'essayage, je suis seule face à moi-même. Et, sans vouloir tomber dans le piège de l'auto-analyse, je me surprends à m'observer avec attention.

En un an, j'ai changé. Physiquement déjà, parce que ma nervosité constante, mes incessantes frayeurs et mes mensonges m'ont rongée. Épuisée, l'appétit coupé, j'ai facilement perdu une taille. Toutefois, si l'affinement de ma silhouette n'est pas pour me déplaire, la réduction de mon temps de sommeil et une bonne dose de stress ont flétri mon visage. Désormais, je n'ai jamais aussi bien porté l'expression avoir des valises sous les yeux et je dois m'accommoder de mon teint terne et de mes cheveux que je perds par poignées. Pour être honnête, les stigmates qui se lisent sur mon visage sont en train de s'amoinrir car aujourd'hui, c'est un fait, je vais bien mieux qu'en fin d'année dernière.

Mentalement, c'est différent. Pour m'aider à reprendre un semblant de vie normale, depuis plusieurs mois, je vais, comme on dit, voir quelqu'un. En d'autres termes, ne réussissant pas à régler mes problèmes seule, je me fais suivre par une tierce personne qui ne me juge pas et qui est là pour m'aider. Cet homme calme et rassurant m'a conseillé d'écrire pour libérer mes pensées. Quand l'esprit a trop d'emprise sur le corps, il faut agir faute de quoi on pourrait tomber dans une sorte de dépression. Sans jamais mettre le mot sur le mal qui m'a rongée pendant plusieurs mois, j'ai l'impression que j'étais malgré moi en train d'y sombrer.

Si mon psychanalyste effectue un travail de guérison, c'est le pouvoir de mon entourage et le soutien inconditionnel de mes amies qui m'aident à reprendre confiance en moi. À commencer par cesser de mentir. Ouvertement et par omission, je précise.

Mon mari est un homme adorable qui, s'il n'a pas compris ma décision, a au moins réussi à l'accepter. De retour d'Opièt, je lui ai tout raconté. En apprenant ce que j'avais fait, il n'a été ni choqué, ni vexé, au contraire, il s'est trouvé gêné, gêné de ne pas avoir vu que quelque chose n'allait pas. Et, plutôt que de m'enfoncer, il s'est mis en tête qu'il avait une part de responsabilité dans cette histoire. Quoi qu'il en dise, il s'en veut, je le sais. Je sais trop bien ce qu'il vit pour l'épauler à mon tour afin que cesse le cercle vicieux de la culpabilité. À deux, on est plus forts. Maxime était déjà mon roc, aujourd'hui il est aussi ma canne, et je m'appuie sur celui qui incarne son rôle à la perfection.

Lucas, Marion et Eliot sont des enfants avec toute l'innocence de leur jeune âge. Ils sourient à la vie sans retenue et sans contrainte et ils s'attendent à ce que je fasse pareil. C'est bien, ça m'évite de m'apitoyer sur mon sort, qui n'a d'ailleurs rien de pitoyable. Lucas commence à comprendre l'humour mais Marion et Eliot en sont encore démunis et c'est si drôle de les voir tout prendre au pied de la lettre. Pas de second degré qui vaille, seul le premier sens du mot a son importance.

Ada, Jess et Mila sont mes trois anges gardiens. Elles sont aux petits soins avec moi et ne ménagent pas leurs efforts pour trouver l'identité de la victime. Ada fait des recherches sur Internet, lit les journaux et demande à Benoît de trouver un moyen numérique pour nous faire avancer plus vite. Mila essaie de me divertir tout en insistant pour que je me remette à la course à pied car, c'est bien connu, quand on chute de vélo, il faut aussitôt remonter en selle. C'est sûr, quand elle a dit ça, Mila s'est mordu les doigts, mais je ne lui ai pas tenu rigueur de sa maladresse car j'ai compris ce qu'elle voulait dire et c'est avec une facilité déconcertante que j'ai réussi à m'y remettre, régulièrement. Jess, quant à elle, a décidé d'effectuer une reconstitution. Minute par minute, elle reprend mon parcours, me pose des questions pour mieux voir les choses, regarde qui court dans la région, qui a publié le tracé de son itinéraire, etc. À force de volonté, les filles sont convaincues qu'on finira par trouver les réponses à nos questions, au moins pour nous récompenser du travail fourni.

Mon frère a proposé de prendre les enfants pendant toutes les vacances scolaires. Partant du principe que pour faire le vide dans sa tête, il faut aussi le faire dans son foyer, ma mère s'est invitée à la maison, afin d'effectuer un peu avant l'heure un grand nettoyage de printemps. Même mon père a prévu de faire une visite éclair en France alors qu'il ne rentre jamais avant l'été.

Si on mesurait l'amour de sa famille au nombre de démonstrations d'affection que l'on reçoit, j'aurais une carte Platinium. Je me suis toujours demandé si je pourrais compter sur les miens en cas de coup dur. Maintenant, je n'en doute plus, j'en suis certaine.

Je vais remonter la pente parce que je le veux. Je vais tenter de reprendre une vie normale. Pour mon mari, mes enfants, ma famille et mes amies. Avec une pensée qui m'obnubile désormais : la vie est trop courte pour remettre à plus tard ce que j'ai envie de faire aujourd'hui.

— Chloé, vous sentez-vous à l'aise avec cette nouvelle charte graphique ?

La voix de M. Ruitare me fait sortir de mes pensées.

Dans ma nouvelle vie, mon lumineux nouvel ensemble pour lequel j'ai craqué dans un sac à mes pieds, je suis assise autour d'une table avec l'équipe projet en charge de l'intégration de Clollidays pour le *Guide du Globe-trotter*. Je commence à réaliser la page que je suis en train de

tourner.

Je regarde attentivement l'écran, j'analyse les propositions de mises en page dans lesquelles je ne reconnais plus mon blog et je me dis qu'il appartient définitivement à quelqu'un d'autre. Je m'amuse de voir mon logo associé à celui du mastodonte par lequel il est racheté. *Clollidays by le Guide du Globe-trotter*, c'est la formulation retenue pour la période de transition.

Toujours pro, je reprends le dossier qui m'a été donné en début de réunion, je fais mine de chercher l'erreur et après m'être assurée que toutes les rubriques y sont bien, je valide.

— Absolument, monsieur.

Rassuré, le chef de projet poursuit le déroulé de sa présentation.

— En revanche, si je peux me permettre, il manque une rubrique.

Coupé dans son élan, il se tourne vers moi qui n'avais jusque-là pas ouvert la bouche, sauf pour répondre à M. Ruitare à l'instant.

— Une rubrique qui prodiguerait des « conseils de voyage pour cibles particulières ».

Perplexe, M. Ruitare me demande de développer mon idée.

— C'est l'une des évolutions que je comptais apporter au blog. Proposer des trucs et astuces pour des niches de voyageurs.

— Mais encore ?

— En tant que généraliste, vous vous adressez au tourisme de masse et, s'il est vrai que les grandes thématiques s'appliquent à tous, il est parfois intéressant de creuser selon la cible à toucher.

— Pourriez-vous nous donner un exemple ?

J'ai réussi à reprendre le contrôle de la situation. Même si je vends mon blog, j'ai toujours des idées et je vois qu'ils sont prêts à les entendre. Contrairement à ce que j'ai pu penser ces derniers temps, j'ai toutes les raisons d'être là. Et je le prouve.

— Évidemment ! Regardez, sur Clollidays, si je donne des idées de voyage en général, je me suis spécialisée dans les voyages en famille. Dans votre nouveau site, vous pourriez, par exemple, créer une rubrique pour « voyager pas cher » – et contrer les fausses affirmations comme quoi voyager coûte un bras. Une autre pour « voyager entre femmes » : connaître les bons plans pour ne pas être importunée et profiter de son voyage. Encore une pour « le photographe voyageur » : lui dénicher les destinations ou modes de voyage adaptés. Enfin, pourquoi pas « voyager à la retraite », et proposer des solutions adaptées aux personnes âgées ?

— Excellente idée, Chloé ! s'exclame mon fervent défenseur. Mais quels sont les freins ?

— Prendre le risque de ne pas s'adresser à tout le monde. Oublier une catégorie.

— Les possibilités d'y remédier ?

— Rien ne vous empêche de l'enrichir au fur et à mesure et même de faire participer vos internautes à la création de nouvelles rubriques. Pour bien connaître vos abonnés, il suffirait de leur adresser un questionnaire de satisfaction les invitant à soumettre des propositions d'évolution.

— Intéressant. Très intéressant. Voilà qui confirme que nous avons bien fait de travailler en équipe, conclut-il.

Puis, après un court instant nécessaire pour choisir le bon mot, il déclare :

— Poursuivons.

M. Ruitare a repris le lead. La réunion suit son cours. Les points qu'ils évoquent à présent ne me concernent plus.

Une chose après l'autre.

J'ai rempli mon rôle aujourd'hui, j'ai apporté ma pierre à l'édifice. Maintenant je peux rentrer endosser mon double costume de maman et d'épouse.

Aujourd'hui, nous allons courir notre première course officielle, et chronométrée : dix kilomètres en plein cœur de Paris. Sur un parcours mythique déambulant parmi des monuments historiques.

La veille, nous sommes allées récupérer nos dossards au Village situé place du Palais-Royal. On nous avait demandé quel temps on comptait faire, et, sous la pression du slogan de la course, *le 10 kilomètres le plus rapide de votre vie*, on a répondu discrètement moins d'une heure, sachant que les meilleurs le courent en moins de trente-cinq minutes. Pour moi, même si j'ai énormément progressé depuis mes débuts, c'est déjà un exploit.

Nous sortons du métro pour rejoindre une foule de plusieurs milliers de personnes au départ. Il y a un monde fou, des sas de départs bien délimités, mais chargés, des toilettes sales à en vomir, et un niveau sonore au plus haut. Des champions sportifs sont présents pour donner le top départ. L'ambiance est à la fête, c'est la folie.

3, 2, 1, GO !

Nous enclenchons nos applications running, nous nous élançons tout en suivant celle qui court avec le panneau 58'. En course à pied, l'essentiel est de bien maîtriser sa respiration et de se caler sur un rythme régulier. Sur du plat, pour viser 58', il faut donc se caler sur un rythme de 5'48 au kilomètre.

Avec quelques graines, abricots secs et autres barres énergisantes dans le ventre, je me sens pousser des ailes. Moi qui ai toujours aimé relever de nouveaux défis, je suis servie ! Entourée de mes amies, je cours la tête haute pour ne rien manquer du paysage. L'ambiance est à l'euphorie. S'il y a une majorité de Parisiens, nombreux sont les coureurs qui lèvent les yeux pour observer les majestueux monuments de la capitale qui s'offrent à eux le temps d'une course.

Sur le trajet, aucune voiture, seulement des sportifs et des personnes venues les encourager. Le plus étonnant, c'est le silence. Bizarrement, Paris n'est pas vraiment Paris sans les files interminables de voitures sur ses grands boulevards. Mais quel plaisir de ne pas souffrir des klaxons, feux rouges et gaz de pots d'échappement ! Et quelle superbe sensation d'avoir Paris à soi en foulant ses pavés ! Vraiment, je me dis que j'ai bien fait de suivre les copines en m'inscrivant à cette course. D'autant qu'on

est tellement en forme qu'on en profite pour faire un selfie devant l'Opéra. Souriantes, même pas rouges et mêmes pas crispées sous le coup de l'effort, la classe !

Forcément, sept kilomètres et deux ravitaillements plus tard, cela se complique.

Mes muscles sont tendus, mon souffle est court, j'ai l'impression que mon cœur va exploser et je commence à compter à rebours le nombre de mètres restant à courir. Mon cerveau est en ébullition. Chaque nouvelle foulée me rapproche un peu plus de l'arrivée, mais il m'en reste encore tellement !

Autant ne pas compter finalement.

Se taire aussi, car à force de parler j'ai attrapé un point de côté.

Se concentrer sur ma respiration : inspirer par le nez – impossible à faire quand on n'en a pas l'habitude –, expirer par la bouche – en évitant les moucherons. Bien regarder au loin pour visualiser la ligne d'arrivée et faire croire à ses jambes qu'on y est presque.

Finalement, courir, c'est presque un combat avec soi-même. Il paraît que tout le monde peut courir, que ce n'est qu'une question de motivation. Il suffirait d'être capable de s'en convaincre pour réussir. Comme toujours, c'est dans la tête. Après, bien sûr, plus on augmente la distance, plus il faut de l'entraînement mais sur le principe, vouloir c'est pouvoir.

J'en suis convaincue, je veux aller au bout de ces dix kilomètres alors je ne m'autorise pas à flancher. Déjà, interdiction formelle de m'arrêter, même pour boire ou grignoter un sucre ; il faudra donc que je le fasse en courant, au détriment des taches sur mes vêtements. L'essentiel est de réaliser l'exploit. Un exploit dont on sera tellement fières au final qu'il annihilera toutes les souffrances antérieures. Enfin, ça, c'est ce qu'on nous a dit. Alors, je l'espère...

Qui l'eût cru ?

Trois jours plus tard, quand nous nous retrouvons pour passer une soirée entre filles et que nous revoyons les photos du jour J, on pourrait croire que nous n'avons jamais souffert. Passant outre les joues rosies et les traits tirés, la fierté de notre petit succès nous rend très souriantes, et d'une certaine façon si belles qu'on pourrait se demander si on a vraiment couru la totalité du parcours. Pourtant c'est le cas. On ose encore à peine y croire, mais on l'a fait. Cette course est l'aboutissement de plusieurs heures d'entraînement ensemble, et c'est ce qui la rend si importante à nos yeux.

Ce soir, dans le nouvel appartement de Jess, nous sommes plus unies que jamais. En regardant ces photos autour d'un cocktail accompagné de quelques toasts

apéritifs, l'arrêt sur images nous plaît bien. Si on a toutes les quatre des vies très différentes, on réussit tout de même à se garder des moments pour nous. Le running fait partie de ces moments privilégiés lors desquels on peut compter l'une sur l'autre. Que ce soit psychologiquement ou physiquement car, quand l'une est en souffrance, les autres prennent le relais. Et c'est tout ce qui compte.

Plutôt sereines, nous pouvons désormais nous attaquer au sujet du soir : faire le point sur nos recherches.

Si aucune n'a encore trouvé le nom de la femme qui s'est fait agresser, Jess a un début de piste. L'une des alertes qu'elle avait créées sur Internet pour être tenue informée du moindre article sur les cas de violence dans cette région vient de lui être adressée. Un homme a été appréhendé par la police à la suite d'une tentative d'agression ratée dans la forêt de pins où j'ai couru. Apparemment, c'est un récidiviste qui aurait été identifié par l'une de ses anciennes victimes. Actuellement en garde à vue, on attend d'en savoir plus dès que les enquêteurs l'auront fait parler.

L'agresseur que j'ai vu et cet individu seraient-ils un seul et même homme ? Est-il d'ailleurs possible que *mon* agresseur n'ait pas encore été arrêté ? Pour l'instant, aucun élément d'identité, aucune photo ne permet de le confondre. Mais si c'était lui, pourrais-je faire avancer l'enquête ? Une question que je ne m'étais encore jamais autorisée à me poser me vient à l'esprit : dois-je me présenter aux services de police ? Les policiers ne trouveraient-ils pas louche que je me présente plus d'un an après le drame ? On dit bien qu'il vaut mieux tard que jamais, non ? Décidément, qui que nous soyons, quoi que nous fassions, un mauvais choix, on le paie toute sa vie...

Toutes les quatre attablées à l'îlot central de la cuisine ouverte qui fait office de pièce de vie principale, Ada, Jess et Mila continuent à chercher des informations tandis que je suis en plein débat intérieur avec ma conscience. Subitement, posant vivement les mains sur le bar, je décide de sonder mes amies :

— Les filles, à ma place, vous feriez quoi ?

Un peu étonnées, elles ont l'air pantoises. La première à réagir est Jess :

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, on ferait quoi sur quoi exactement, Clo ?

— Eh bien, là, si la police a vraiment une piste, vous manifesteriez-vous ou non ? je demande, déjà angoissée de leurs réponses.

Cette fois, c'est Mila qui réagit la première :

— Attends, ne commence pas à paniquer, Clo, pour l'instant c'est juste une alerte. Y a-t-il un quelconque rapport avec l'agression dont tu as été témoin ? On n'en sait trop rien.

— Oui, mais Clo a raison, renchérit Jess. Si elle peut aider à identifier

l'agresseur, non seulement elle pourrait enfin mettre un nom sur la personne qu'elle a vu se faire agresser mais en plus elle aiderait la police à boucler un individu dangereux.

Regrettant déjà d'avoir posé la question, je n'écoute plus ce qu'en pensent mes amies.

— Ta question a du sens, Clo, poursuit Ada. Jusqu'à présent, on a cherché nous-mêmes, mais il faut bien l'admettre, pour l'instant on n'a rien. Zéro. Nada. Peanuts. Si tu penses que tu peux les aider d'une façon ou d'une autre, il ne faut pas réfléchir plus longtemps. Viens, je t'accompagne au commissariat et tu leur racontes ce que tu as vu.

— Impossible, je réponds instinctivement pour me protéger.

— Impossible n'est pas Chloé, tente Mila pour faire un brin d'humour.

— Non, vraiment, vous ne comprenez pas. C'est au-dessus de mes forces. J'ai déjà eu tellement de mal à arrêter d'y penser sans cesse que je ne peux pas me permettre de replonger dans cette histoire. D'autant que, comme le dit Mila, pour l'instant, on n'est absolument pas sûres que les deux affaires soient liées.

— T'as raison, reprend Ada. Ça fait un an que tu vis comme si rien ne s'était passé, autant continuer. On n'est plus à un mensonge près.

Immédiatement, je perçois l'ironie d'Ada. Ada, mon amie, celle qui, avec mon mari, me connaît le mieux. Ses lèvres pincées sont le signe qu'elle est contrariée. Mais contrariée pour quoi ? Après tout, c'est moi qui porte toute la responsabilité dans cette histoire. D'une certaine façon, Ada n'en a que faire...

— Et tu proposes quoi ? Que je me pointe comme une fleur en disant : « Pardonnez-moi, j'ai oublié de vous faire part d'un fait important et grave qui s'est produit il y a près d'un an, puis-je me rattraper ? » Sérieusement Ada, tu n'y crois pas toi-même...

— Et toi, Clo, tu proposes quoi ? Continuer à faire comme si rien ne s'était passé te ronge intérieurement. Tu peux dire ce que tu veux, je le sens bien, tant que tu n'auras pas retrouvé cette cycliste, tu ne t'autoriseras pas à vivre pleinement. J'ai pas raison ?

— C'est pas si simple, Ada. Pour toi, c'est facile, tu n'es pas directement concernée, mais si tu étais à ma place...

— Justement, non, je ne suis pas à ta place, me coupe Ada. Et tu sais pourquoi ? Parce que tout simplement je ne suis pas toi. Personne ne sait comment il va réagir face au danger mais concrètement, ce n'était pas moi qui étais dans cette forêt et ce n'est donc pas moi qui ai arrêté de vivre ce jour-là.

— Ce que tu peux être désagréable, Ada.

— Ce n'est pas le sujet, Clo. Tu ne pourras jamais aller de l'avant sans assumer ce que tu n'as pas fait. Alors, de deux choses l'une : soit tu vas voir la police et tu leur racontes tout, soit on arrête les recherches.

Parce que nous ne sommes pas des expertes et que j'en ai assez de passer mon temps à courir après la vérité que tu n'as peut-être même pas vraiment envie de connaître...

Piquée au vif, je finis mon verre, vais chercher mon sac à main posé par terre dans l'entrée et je m'en vais.

Au moment où j'ouvre la porte, j'entends Ada qui me lance avec ironie :

— C'est ça, va-t'en, c'est plus facile de fuir que d'affronter la réalité...

Alors, je me retourne et leur dis :

— Tu te trompes, Ada. Je ne choisis pas la solution de facilité. Contrairement à ce que vous pouvez croire, je suis quelqu'un de bien. Et je vais vous le prouver. Ne bougez pas, je reviens.

Dubitatives, Jess et Mila me regardent sans savoir si ce qui vient de se passer est positif ou négatif. À l'inverse, Ada a le petit sourire de celle qui a réussi à m'amener là où elle voulait. En l'occurrence, me titiller juste assez pour que je n'aie d'autre choix que de prendre mes responsabilités. La comédie a assez duré, l'heure est à la franchise.

Deux heures plus tard, je suis de retour après une déposition aussi laborieuse qu'éreintante. La soirée a été longue mais j'ai besoin de la raconter en détail à mes amies.

Aussitôt entrée dans le commissariat, j'ai été reçue par des policiers qui m'ont écoutée sans bien comprendre où je voulais en venir. Lorsque je leur ai clairement dit que je venais témoigner pour l'agression d'une femme peut-être en rapport avec l'enquête lue dans le journal, ils ont consulté le dossier. À sa lecture, il est apparu que le suspect n'était sorti de prison qu'à peine un an plus tôt. Or, s'il était en prison, il ne pouvait être dans la forêt aixoise en avril. En somme, encore une voie sans issue.

Plus pour me faire plaisir que par conviction, ils ont tout de même pris ma déposition. Ne pouvant trop en dire en vertu du secret professionnel qui les liait, ils m'ont promis qu'ils m'appelleraient pour témoigner si cela se révélait nécessaire, m'assurant dans le même temps qu'aucune enquête n'avait été ouverte dans cette région sur cette période.

Un peu déboussolée, je leur ai fait part de ma gêne latente. Par mon action du jour, je m'étais libérée d'un poids mais je ne comprenais toujours pas ce qui avait pu arriver à cette cycliste. Et, plus j'avais l'impression d'approcher du but, plus finalement je me demandais si je ne m'en écartais pas. Car au bout du tunnel, pas l'ombre d'une d'issue. Mais je suis allée au bout de ma démarche. Les policiers ont enregistré ma déposition et mes coordonnées pour me contacter.

— C'est bien, Clo, conclut Ada. Tu as fait ce que tu avais à faire. Le reste suivra. Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

À ces mots, elle se lève du canapé et s'approche de moi pour me prendre dans ses bras. Elle me serre si fort que je manque de tomber en arrière.

— Vingt secondes, n'oublie pas, me souffle-t-elle à l'oreille gauche.

Presque en train de chronométrer ces vingt secondes indispensables pour savourer les effets bénéfiques d'un câlin, je sens mon corps se détendre et mon petit cœur fondre comme neige au soleil. Quand Ada me relâche, c'est au tour de Jess, puis de Mila de me serrer dans leurs bras.

— *Free hug*, susurre l'une.

— On n'a jamais rien trouvé de mieux comme preuve d'amour, ajoute l'autre.

Rassérénée, je peux maintenant me consacrer à mon avenir. À commencer par rentrer chez moi retrouver ma petite famille certainement endormie à cette heure avancée de la nuit. Mais pour rien au monde je ne manquerais d'embrasser mes enfants dans leurs lits et de me coucher en me nichant auprès de mon mari.

Le lendemain, après une journée harassante, à peine rentrée de l'aéroport, je suis agrippée par mes trois enfants qui me sautent au cou. Je n'ai même pas le temps de poser mon sac à main sur le guéridon de l'entrée qu'ils m'entraînent vers le salon et me font asseoir sur le canapé. Encore chaussée, je tente un geste pour enlever mes bottines lorsque Lucas s'accroupit pour le faire à ma place. Marion m'apporte un petit verre d'eau pour me rafraîchir tandis qu'Eliot m'a préparé une assiette de poulet rôti, tomates et morceau de pain en bois directement issus de sa dinette.

— T'as passé une bonne journée, maman ? demande Marion l'air espiègle.

— Très bonne, merci. Et toi chérie, ça a été à l'école ?

— Super ! Avec Lucie on a gagné le concours à l'élastique, on a même battu des CM1, t'imagines ?

Impatient, Eliot ne peut retenir sa langue plus longtemps.

— E-que j'pourrais avoir un chien, te plaît manman ?

— Et non, mon chéri, tu sais bien que maman est allergique.

— Des poissons rouges, alors.

— Oh non, pitié, tout sauf des poissons rouges ! Peut-être qu'un jour on prendra un chat ? C'est tout aussi affectueux qu'un chien mais bien plus indépendant.

Tout sourire, mes trois enfants lancent un regard vers leur père qui, à ce moment-là, se penche vers moi pour m'embrasser tendrement avant de s'asseoir lui aussi dans le canapé.

— Mais qu'est-ce que vous complotez, tous les quatre ?

Maxime ne répond rien et regarde, complice, ses enfants, étonnamment silencieux tout d'un coup. Prenant son rôle d'aîné à

cœur, Lucas prend la parole :

— On va jouer à un jeu, *Mom*, tu vas deviner ce qu'il y a de nouveau dans la maison.

— Tu peux poser des questions et on répond que par oui ou par non, précise ma fille.

Amusée par la connivence de mes bambins, je me lance.

— Très bien, alors... est-ce que c'est dans cette pièce ?

— Non.

— Est-ce que c'est dans la maison ou dehors ?

— On a dit qu'on répondait que par oui ou par non, *mommy*, fais un effort.

— C'est vrai, tu as raison, Lucas. Alors, est-ce que c'est à l'intérieur de la maison ?

— Oui !

— OK... Est-ce que c'est gros ?

— Oui ! dit Eliot tandis que Lucas tonne :

— Non !

— Disons que c'est pas aussi gros que moi mais ça prend quand même de la place, renchérit Marion.

— Qui a eu l'idée d'acheter ça ?

— Tout le monde ! répond Eliot qui se fait gentiment sermonner par son frère et sa sœur car il ne devait répondre que par oui ou par non...

— Oui et non, intervient Maxime. On y est allés ensemble mais on ne l'a pas acheté.

— Papa... le gronde Lucas. Répondre par oui ou par non, c'est pas compliqué quand même, si ?

Maxime en convient.

— On vous l'a donné ?

— Yes !

Marion jette un œil à son frère pour voir si, en ayant utilisé l'anglais, elle va se faire reprendre. Mais non, tout va bien.

Songeuse, je ne vois pas du tout ce que la surprise pourrait être. Malgré ma persévérance, je suis complètement dans le flou.

— Je crois que je vais donner ma langue au chat...

Ce sur quoi ils pouffent de rire. Ayant tellement insisté pour qu'Eliot tienne sa langue, Maxime fait signe aux enfants de se taire. Je suis toujours en train de me creuser les méninges lorsque je crois entendre un bruit provenant de la chambre d'amis.

Soudain, un petit cri comme un couinement se fait entendre. Comprenant que j'approche de la solution à leur énigme, je me lève lentement, fais signe à Eliot de m'accompagner et me dirige vers la chambre. Lucas et Marion me suivent de près. Maxime, plus tranquille, nous observe de loin. En file indienne dans le couloir, les enquêteurs en herbe que nous sommes entendent de plus en plus distinctement des

pleurs plaintifs entrecoupés de silence. En arrivant devant la porte fermée – chose inhabituelle –, les petits cris ont cessé. Le silence est total. Ménageant la surprise jusqu'au bout, les enfants tentent de me retenir. Toutefois, tout en faisant durer le suspense, ils tendent l'oreille. Et, lorsqu'un nouveau couinement s'élève, Eliot se rue sur la poignée de porte pour l'ouvrir avec fracas. Si les enfants regardent comme moi à l'intérieur de la pièce, Maxime, lui, ne me quitte pas des yeux. La surprise qu'il lit sur mon visage est à la hauteur de l'émotion qu'il espérait y voir.

Je m'écrie en m'avancant :

— Mais c'est un chat !

— Non, un chaton maman, précise Marion.

— Et c'est nous qu'on l'a choisi, ajoute Eliot.

Tellement surprise, j'oublie de reprendre Eliot sur son langage et me retourne vers Maxime qui, d'un clin d'œil, me confirme ce que je voulais savoir : ce chaton est pour moi. Je m'agenouille, j'ouvre la porte du panier, la bête recule au fond, manque de renverser la petite coupelle de lait et c'est une sorte de feulement qui sort de sa gueule. Prêt à se défendre malgré son jeune âge, il tente de griffer la main qui se tend vers lui, mais je retrouve mes automatismes avec vigueur et l'attrape d'une main. Lorsque je le sors de sa cage, je le cajole contre mon cœur avant de me baisser pour le présenter à un Eliot très intéressé.

— Alors, t'as donné ta langue au chat, maman ? me taquine Marion.

C'est la seconde d'inattention dont le chat profite pour s'échapper et se faufiler derrière le lit. Ainsi, nous nous retrouvons tous les cinq à quatre pattes pour rattraper le chaton craintif qui ne cesse de s'enfoncer dans le trou entre le mur et la tête de lit. Finalement, nous laissons faire les enfants qui ont décidé de l'appâter avec des croquettes.

— Ils ont déjà compris l'appel du ventre, plaisante Maxime.

Moi qui, depuis mon aveu de faiblesse, sens mon cœur fondre à chaque démonstration d'amour, je me love contre mon mari que je remercie tendrement. Accueillir un chat dans la famille est une belle preuve d'amour pour lui qui n'a jamais vécu avec des animaux et qui, par ricochet, les craint.

— Merci, *my dear*.

— De rien, *sweetheart*. Les enfants nous tannaient tellement pour agrandir la famille que je me suis dit qu'un chaton ferait l'affaire.

Voilà un sujet que nous n'avions pas abordé depuis longtemps : avoir un quatrième enfant. Maxime en étant le fervent défenseur mais reconnaissant aussi que bien s'occuper de trois n'est déjà pas une mince affaire. En prenant un chat, il a solutionné le problème. Pour un temps.

Difficile de s'obliger à lâcher prise mais, avec ce qui m'est arrivé cette

année, j'ai décidé de jouer la carte de la franchise. Savoir parler de ce qui me tracasse ou au contraire me réjouit. On dit souvent qu'une relation est vouée à l'échec lorsque les personnes ne communiquent plus. J'ai bien failli perdre mes amies ; désormais, je suis armée pour faire face à l'adversité. Oublier mon acte manqué, arrêter de culpabiliser. Car, s'il y a bien une chose dont je suis sûre, c'est que, pour le bien-être de tous, il nous faut nous tourner vers l'avenir. Ne pas enterrer le passé, mais s'en accommoder pour profiter du quotidien.

Alors que les enfants sont encore en train de jouer à cache-cache avec le chaton, la sonnerie de l'entrée retentit. Si nous avons décidé de nous octroyer du temps pour nous, nous n'en oublions pas pour autant de voir régulièrement nos amis. Ce soir, Adélaïde et Benoît nous rejoignent pour dîner. Quelle n'est pas leur surprise lorsque je leur raconte que nous venons d'accueillir un chaton.

— Adieu les week-ends prolongés et les vacances entre amis, ma belle ! Avec un chat, tu ne peux plus aller nulle part.

— Mais pas du tout, qu'est-ce que tu racontes, Ada ? Un animal n'a jamais empêché personne de voyager !

— Ah oui ? Et tu vas faire comment quand vous partirez plusieurs jours de suite ? Tu comptes emmener ton chat dans ton sac à dos ?

— Tu sais, les chats sont des chasseurs, ils se débrouillent tout seuls.

— Mais oui bien sûr. À l'époque des chats sauvages peut-être, mais aujourd'hui les chats sont des animaux domestiques, tu comprends ce que ça veut dire ? En tout cas, je te préviens, ne compte pas sur moi pour te dépanner.

Autant j'adore Ada, autant parfois qu'est-ce qu'elle peut m'agacer ! Sa vive réaction du jour par exemple me met les nerfs en pelote. Je me tourne vers les enfants qui s'amuse comme des petits fous.

— Mais arrêtez de vous chamailler les filles, moi je m'en occuperai de ce petit minou, dit Benoît pour détendre l'atmosphère.

En dépit du brouhaha régnant dans la maison, Adélaïde fait volte-face vers son mari et le fusille du regard. Comprenant qu'il a parlé trop vite, Benoît poursuit pour concilier et sa femme et ses amis :

— Ne t'inquiète pas, Ada, je ne le ramènerai pas à la maison si tu n'en as pas envie mais je viendrai ici pour qu'il ne meure pas de faim et ne manque pas de câlins. Vous pouvez tous compter sur moi !

— Merci, Benoît, dis-je pour clore le sujet. Je suis rassurée, au moins l'un de vous deux n'a pas un cœur de pierre...

Plus tard, nous engageons les conversations plus sérieuses autour d'un café et de petits carrés de chocolat. À commencer par celle de mon blog désormais vendu.

— J'ai déjà signé tous les papiers, je passe quelques heures par semaine au siège histoire de m'assurer que l'intégration de Clollidays se passe correctement et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire,

le relais sera passé ! Ils ont tellement bien préparé le terrain que la transition devrait se faire en douceur sur leur tout nouveau site en ligne.

— Je n'en reviens pas que ça aille si vite, s'étonne Ada.

— Oui, cette fois, ça y est, j'ai besoin de tourner la page. Et puis, j'ai envie de réfléchir à complètement autre chose.

Bien décidée à ce que la conversation ne tourne pas exclusivement autour de moi, je questionne Ada sur son boulot. Depuis qu'elle travaille, Ada a toujours eu l'impression de se faire exploiter. Toujours la première au bureau, elle pourrait y passer ses nuits, leurs plus belles créations ayant été réalisées lors de charrettes mémorables. Serait-ce l'approche de la quarantaine qui la mettrait dans tous ses états ? Ce qui est sûr, c'est que contrairement à ce qu'on pourrait penser, Ada en a marre. Ras-le-bol de toujours devoir être au top, de se dévouer corps et âme à sa patronne, Nicole, qui ne se rend même pas compte du travail qu'elle lui mâche. À y regarder de plus près, j'ai bien peur qu'Ada soit au bord du burn-out. D'autant que ce que j'ai vécu l'a beaucoup fait réfléchir. Revoir ses priorités.

Tant que les hommes sont à table, la discussion s'arrête là. Mais dès que Maxime a réussi à entraîner Benoît vers son antre pour lui montrer les planches des dernières aventures de Théo, Ada se rapproche de moi pour me confier une anecdote en catimini.

— Je ne t'en ai pas parlé, mais il faut que ça cesse. J'en peux plus d'être l'esclave de Nicole, c'est simple, je ne la supporte plus.

— OK j'avais compris, dis-je d'un air compatissant.

— Et de toute façon, il faut que je change parce qu'il s'est passé un truc mais je ne sais même pas quoi exactement.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu sais, pour fêter nos bons résultats, le mois dernier on a fait une soirée à l'agence. J'étais tellement fatiguée que je suis restée dormir sur le canapé de mon bureau. OK, jusque-là tout va bien. Sauf qu'à mon réveil, qui je retrouve sur le canapé à côté de moi ?

— T'avais pas fermé ton bureau à clé ?

— Mais non... Bref, je te le donne en mille : Vincent, le directeur de la créa. L'un comme l'autre on était bien incapables d'expliquer la situation. Depuis, c'est simple, j'ai beau le renvoyer dans ses filets, il ne me lâche pas d'une semelle...

— *Oh my god !...*

— Affreux... C'est affreux, confirme Ada.

À l'issue de notre conversation, Ada me confie qu'elle a décidé d'amorcer un changement dans sa vie. Son travail restant sa priorité, soit elle recherche un nouveau job, soit elle crée sa boîte. Le problème c'est que, dans le premier cas, elle n'est pas motivée et dans le second, elle n'a pas d'idée.

— Toute seule je n'y arriverai pas, alors je m'intéresse à un groupe de femmes entrepreneures. Le principe est le suivant : tous les mois, une réunion est organisée entre les femmes actives dans la région. On y fait le point sur l'actualité professionnelle dans chaque secteur, ensuite se présentent les nouveaux membres et enfin, la discussion est libre autour d'un cocktail dinatoire. Je suis convaincue que je pourrais rencontrer des cheffes d'entreprises influentes qui me donneront l'envie de me lancer.

— Super idée ! Mais tu voudrais te lancer dans quoi ?

— Bien justement, je ne sais pas. J'aimerais rencontrer quelqu'un qui a une idée mais qui ne saurait pas la développer. Moi, je n'ai pas l'idée, mais je serais capable de mettre en œuvre n'importe laquelle pourvu qu'elle me plaise.

Je souris. Ada serait-elle en train de me la jouer à l'envers ? Du genre piquer ma curiosité pour m'amener à dire moi-même ce qu'elle aimerait que je dise ?

— Pourquoi tu souris ? me demande Ada.

— Je te connais, Ada, et je crois que tu voudrais me faire dire quelque chose.

— Mais pas du tout, réplique vivement mon amie. Tu m'accuserais de te manipuler ?

— Non, mais je sais que tu as une idée derrière la tête. Avoue...

Laisser le temps au temps. Ne pas se précipiter. Mais Ada n'y tient plus. Alors, elle se lance :

— Clo, on s'entend à merveille toi et moi, on est dynamiques et volontaires dans nos vies comme dans nos métiers. Franchement, t'en as pas marre de travailler des heures pour que ce soit toujours les autres qui en profitent ?

— On en a déjà parlé, Ada.

— Oui, et jusqu'à présent, à part le fait qu'on aimerait bien monter quelque chose ensemble, on n'en discutait pas sérieusement parce qu'on en revenait toujours au même : il nous manquait un apport.

— Et aujourd'hui, avec la vente du blog, tu te dis qu'on l'a ?

— Oui et non. Je me dis que toi, tu peux mettre une partie en apport et qu'à nous deux on a les moyens d'emprunter. Allez, Clo... tu sais combien j'ai toujours eu envie de me lancer à mon compte, me supplie Ada.

Faisant mine de réfléchir, je reviens à l'autre sujet qui fâche.

— OK, ça fait un problème plus ou moins résolu. L'autre question à laquelle on n'a jamais répondu, je te rappelle, c'est : qu'est-ce qu'on ferait ?

— Eh bien, si tu es d'accord sur le principe, à partir de maintenant, on se voit deux fois par semaine et on réfléchit à notre projet commun. Si on a l'envie et l'argent, je ne doute pas qu'on trouvera le projet.

En revenant dans la cuisine, mon mari attrape au vol les derniers mots d'Ada.

— Alors, ça y est, t'es déjà en train de mettre des idées dans la tête de ma femme, c'est ça ?

— C'est pas nouveau, Maxime, ça fait des années qu'on se prend à rêver de changer de métier. Laisse-nous réfléchir et, avec Chloé, on va vous épater ! Personne ne sait où il sera dans un an, mais je te donne rendez-vous et tu verras, nous aurons bien avancé.

— Oui oui oui, répond Maxime sceptique. Et sinon, pour le chaton, Chipie ou Casse-pieds, qu'est-ce que t'en penses ? Vous pourriez vous entendre...

Troisième partie

Vivre pour le meilleur

Un an plus tard jour pour jour, Ada a négocié une rupture conventionnelle avec Nicole, la vente du blog a eu lieu comme prévu, j'ai fait une demande de mise en disponibilité auprès de ma compagnie et nous nous sommes mises d'accord sur un projet commun.

Quitte à changer notre quotidien, autant le faire pour un domaine qu'on affectionne particulièrement, a-t-on décidé : la décoration ! Travailler ne nous a jamais fait peur et nous sommes toutes les deux fans de déco, à l'affût des dernières nouveautés design et autres accessoires prestigieux ou astucieux pour agrémenter son intérieur.

Nos recherches sur le Net au sujet de la femme victime de l'agression ont été quelque peu oubliées au profit de recherches pour dégoter l'entreprise qui nous donnerait envie de nous lancer. Au bout de quelques mois, à force de patience et de bonne volonté, nous avons trouvé le nom d'une enseigne familiale française en pleine dynamique. Dans un marché très concurrentiel, ses dirigeants avaient fait preuve d'audace et de persévérance pour moderniser la marque historique et avaient justement le projet d'ouvrir un showroom déco en plein cœur de Paris. Sans expérience professionnelle dans le secteur mais avec de l'envie à revendre, nous avons immédiatement su que l'offre avait été rédigée pour nous et nous avons décidé de nous faire connaître.

Après des mois de tractations, nous avons trouvé un local en plein cœur du Marais, monté un dossier de financement béton, fait des travaux pour donner un esprit à la fois chic et design au lieu qui accueillerait désormais un extrait de la toute nouvelle collection de marque française. Avec Ada, nous sommes fières de tenir l'écrin qu'est notre boutique, fer de lance de l'enseigne au design accessible qui vend par ailleurs aussi sur Internet et dans une cinquantaine de magasins dans toute la France.

Nous avons retrouvé notre complicité et réussi notre pari ! En prenant notre destin en main, nous ouvrons un nouveau chapitre de notre vie, lequel, je l'espère, nous rendra heureuses.

Et ça commence bien ! En tant que franchisées nouvelle génération, nous avons accès au savoir-faire de notre franchiseur tout en restant maîtresses de notre stratégie commerciale. Nous accédons aux collections, services logistiques, informatiques et administratifs tout en

continuant à dégoter nos produits phares et exclusifs. Cerise sur le gâteau : nous maîtrisons aussi notre communication qui est la chasse gardée d'Ada car, elle en est convaincue, on ne communique pas de la même manière pour des magasins en Province et un showroom en plein Paris. Elle qui a toujours été frustrée de ne pas voir aboutir la totalité de ses recommandations est aujourd'hui seule décisionnaire à bord pour déterminer, moyennant délai et budget impartis, des actions à mener.

Côté voyage ? Nous ne sommes pas en reste car nous partons régulièrement ensemble pour dénicher les nouvelles tendances, rencontrer des fournisseurs. À nous deux, nous nous organisons pour tenir la boutique selon nos impératifs personnels et horaires d'affluence tout en restant libres de notre agenda. Finies, les réunionnites aiguës ! Finis, les dialogues de sourd à n'en plus finir. Fini aussi, le bon vieux temps du salaire assuré à chaque fin de mois, car désormais nous découvrons les joies de l'entrepreneuriat... Lenteur administrative, charges à la pelle et fin de mois riches en déclarations font partie de notre quotidien mais n'en gâchent pas pour autant notre plaisir d'avoir choisi notre nouveau métier.

Ce soir, place à la fête ! Nous avons organisé une soirée d'inauguration et invité le Tout-Paris. Conjointes, enfants et famille élargie, amis de tout âge et de toute origine (des vieux copains d'enfance aux nouveaux parents d'école), ex-collègues de travail, nouvelles relations professionnelles dans le cadre de notre reconversion, hommes d'influence, femmes entrepreneures et nouveaux associés, tout le monde est au rendez-vous pour trinquer au lancement de la toute nouvelle boutique du quartier !

Excitées comme deux adolescentes, nous avons pour l'occasion écrit un discours à quatre mains. L'une a commencé à rédiger quelques lignes, puis l'autre l'a relu et corrigé. La première y a encore apporté des corrections, la seconde l'a remanié, et ainsi de suite jusqu'au moment où, satisfaites, il n'était plus possible de savoir qui avait écrit quoi. L'essentiel étant que l'ensemble soit juste et cohérent, ce qui l'était. C'est à quatre mains que nous avons écrit notre discours inaugural, et à deux voix que nous avons prévu de le lire. Face à toutes ces personnes qui vont devenir nos premiers clients, nous avons réussi l'exploit de faire oublier nos passés respectifs. Rayonnantes dans nos petites robes noires, nous représentons le chic à la française de notre boutique déco.

— Pas mal, le temps pour un 17 avril, non ? me demande Ada tandis que nous sommes sorties de la boutique quelques minutes pour prendre l'air.

— Oh oui ! Je ne pensais pas qu'il ferait aussi bon. Et puis, avec le changement d'heure, on a l'impression de revivre.

— J'ai toujours détesté les changements d'heure. Mais tu as raison, au moins, ce soir il fait nuit plus tard, c'est extra !

Alors que le calme apparent dans la rue nous surprend, j'exprime tout haut ce que je pense tout bas.

— As-tu déjà remarqué combien tout est question d'équilibre dans la vie, Ada ?

— Oui, peut-être. À quoi tu penses ?

— Le changement d'heure, par exemple. Il a lieu deux fois par an : le dernier week-end d'octobre et le dernier week-end de mars. Pour l'un, tu passes à l'heure d'hiver, c'est triste, mais le côté positif c'est que tu gagnes une heure de sommeil. À l'inverse, au printemps, tu perds une heure mais comme tu vas vers les beaux jours, tout le monde est content. Donc, dans un cas comme dans l'autre, il y a du bon et du moins bon.

— Oui... répond Ada dubitative. Et alors, madame la spécialiste de l'heure ? Tu veux en venir où exactement ?...

D'un côté je me sens très proche d'Ada, car c'est ma meilleure amie, nous nous connaissons depuis tellement longtemps que notre relation est sans surprise ; de l'autre elle est tellement susceptible sur certains sujets que je ne sais jamais trop anticiper sa réaction. Depuis tout à l'heure, je réfléchis en même temps que je profite de la soirée. J'en suis arrivée à une conclusion mais là, dehors sur le trottoir avec elle, je ne sais plus trop sur quel pied danser. Avant, je n'étais jamais indécise comme ça. Mais ça c'était avant. Tant pis, je me lance.

— Quand je repense à tout ce qui s'est passé depuis deux ans, je me dis qu'on en a fait du chemin.

— C'est exact.

— Bien sûr, on ne sait jamais ce que nous réserve l'avenir ; je suis de celles qui vivent au jour le jour, mais, tu vois, jamais je n'aurais pu imaginer tout ça.

— Comment ça, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien il y a deux ans, tout allait bien. Si le bonheur existe, naïvement, je pensais qu'on nageait en plein dedans. Arrivent alors la proposition pour Clollidays, l'agression de cette femme, mon passage à vide... Et puis mon *mea culpa*, le besoin de mettre un nom sur ce visage qui me hante, les recherches qui n'aboutissent pas... Et finalement la vente du blog, une rentrée d'argent qui nous donne à toutes les deux l'opportunité de nous lancer, monter cette boutique déco en plein Paris et le rêve qui devient réalité. C'est quand même incroyable, tu ne trouves pas ?

— Carrément. C'est sûr que résumé comme ça, c'est génial d'en être arrivé là. Et en si peu de temps finalement.

Je suis rassurée, Ada a compris ce que je voulais dire et, mieux encore, elle semble d'accord avec moi. Rien n'est jamais acquis. Certes, il y a toujours une part de chance et d'opportunité, mais il faut savoir provoquer les choses pour qu'elles se réalisent. Et, s'il y a encore du chemin à parcourir pour retrouver une vie tout à fait sereine, je sens que nous sommes sur la bonne voie.

— Tu crois qu'on va finir par la retrouver, Ada ? Savoir qui elle était, je veux dire ?

— Bien sûr, Clo. C'est plus compliqué que ce que je pensais, ça prend aussi plus de temps que prévu. Et puis l'ouverture de la boutique était notre priorité ces derniers mois. Mais je t'ai promis qu'on découvrirait qui c'était. Maintenant que le magasin est ouvert, je vais m'y remettre sérieusement. Et je te garantis que j'y arriverai. Tu peux me faire confiance.

Moi qui étais un peu perplexe, je ne le suis plus. Dans ces dernières paroles, je reconnais Ada la battante, celle qui ne lâche jamais rien. Et le pire, c'est qu'elle est contagieuse, car je la crois. Mettre la main sur le nom de cette femme n'est rien d'autre qu'un objectif qu'elle s'est fixé. Une chose après l'autre, mais elle ne laissera pas tomber tant qu'elle n'aura pas trouvé. Souhaitons qu'elle réussisse rapidement car c'est le genre de promesse qui pourrait la turlupiner toute sa vie...

— Tu connais l'expression « à quelque chose malheur est bon » ? Petite, je ne comprenais pas bien ce que ça voulait dire, mais aujourd'hui je comprends. On a beau tout faire pour avoir une belle vie, protéger les siens, personne n'est infailible. Et finalement, on peut tirer de ses malheurs des avantages qu'on n'aurait pas obtenus sans eux. Si je n'avais pas été bouleversée par cette histoire, je ne me serais peut-être pas jetée à corps perdu dans la vente du blog, et on n'aurait peut-être jamais fait affaire toutes les deux.

— Oui, ou peut-être que si. Mais ce qui est fait est fait, et pour le reste, on ne saura jamais, conclut Ada de façon pragmatique.

Puis, commençant à avoir un peu froid, elle s'apprête à rentrer.

— Allez, retournons avec les autres, c'est qu'on a un rôle à tenir maintenant, Clo. On a un commerce à faire tourner !

La stoppant dans son élan en l'attrapant par le coude, je la retiens un instant.

— Il faudra que je trouve un autre mot, un peu plus grand, mais pour l'instant, je tenais à te dire merci. Merci, Ada, pour tout ce que tu fais pour moi. Merci d'être là, tout simplement.

À la fois surprise et émue, Ada tente de rester maîtresse d'elle-même et retient les larmes qui, je le vois, je le sens, sont en train de lui monter aux yeux.

— Je t'en prie. Mais c'est toujours dans les deux sens, Clo. Tu sais, toi aussi, tu as beaucoup fait pour moi. Et pas seulement depuis un an.

Je ne suis pas maniaque, mais j'aime que les choses soient propres et bien ordonnées. Ainsi, avant de quitter ma maison pour quelques jours, je m'active toujours pour la nettoyer. Ada a une femme de ménage depuis qu'elle travaille, Jess fait le strict minimum, et Mila se débrouille – c'est-à-dire qu'elle n'en parle pas ni ne s'en plaint, à croire qu'elle ne le fait jamais.

Un mois et demi après l'ouverture de notre boutique, nous, les cinq Tomasini, sommes en route pour un week-end prolongé en Provence ! Les jours fériés du joli mois de mai ont leurs avantages, et notamment celui de permettre de nous évader pour quelques jours. D'autant que nous avons quelque chose à fêter, ou plutôt à étrenner : notre nouveau camping-car !

Nous qui avons toujours rêvé de voyager en camping-car, grâce à la vente du blog, nous l'avons fait : nous sommes devenus les heureux propriétaires d'une maison roulante. Hormis l'argent investi dans le lancement de notre boutique, c'est la seule folie que nous nous sommes autorisés. Je me souviens, lorsque nous sommes allés au Québec il y a maintenant près de deux ans, ils appelaient ça « un véhicule récréatif ». Ils ont le sens de l'humour, les Québécois, car il n'y a en effet rien de plus amusant que de voyager en camping-car ! Sans forcément aller très loin, sans non plus dépenser trop d'argent, ce week-end, nous avons décidé d'en profiter.

— On pourra aller à la piscine, hein P'pa ? demande notre chipie de fille. M'man, t'as pris les maillots ? T'as un élastique pour mes cheveux ? Mes lunettes de piscine ?

En bonne mère de famille, j'ai pensé à tout, bien sûr. C'est donc avec une certaine assurance que je peux répondre :

— Évidemment ! J'ai même pensé à prendre vos tongs.

— Ouais ! crient les enfants en chœur.

— OK, alors check-list, *Mom*, tu fais comme dans l'avion, tu réponds « affirmatif », OK ?

— OK.

— Non, « affirmatif » on a dit, me reprend Lucas.

— Affirmatif ! Faut-il que j'ajoute « chef ! » ?

— On n'est pas en cuisine, donc non, pas chef.

— OK. Affirmatif.

— Serviettes de piscine ?

— Affirmatif !

— Casquettes ?

— Affirmatif !

— Lunettes de soleil ?

— Affirmatif !

- Ballon ?
- Affirmatif !
- Bonbons ?
- Affirmatif !

Je vois bien que mes grands se demandent, amusés, ce qui a pu m'arriver pour que je prenne des bonbons, moi qui ai la phobie des caries. Alors, ils poursuivent leur comédie, une fois l'un, une fois l'autre. C'est au tour de Lucas de me poser une question.

— Pique-nique ?

— Oh non...

D'un coup, j'arrête de rigoler.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? me demande Maxime inquiet de mon soudain changement d'humeur.

— Non, non, non... c'est pas vrai !...

Je me frotte nerveusement les mains.

— Non quoi ?

Je tape contre la boîte à gants.

— Je crois que j'ai oublié le pique-nique dans la cuisine, dis-je en râlant.

Ayant toute confiance en moi, Maxime ne peut y croire.

— Mais non, Clo, la glacière était dans l'entrée, c'est moi-même qui l'ai mise dans le coffre, dit-il d'un ton qui se veut rassurant.

— Je ne te parle pas de la glacière, mais du pique-nique. J'ai sorti la glacière pour penser à la prendre mais j'ai laissé les sandwiches dans le frigo pour qu'ils restent au frais jusqu'à la dernière minute. Tu as dû prendre la glacière vide...

À bien y réfléchir, Maxime réalise qu'elle lui a en effet paru légère.

— En même temps, on a aussi des courses dans le petit frigo, non ?

— Oui, évidemment, mais pour ce midi j'avais prévu des sandwiches faits maison, tous préparés pour ne pas s'arrêter longtemps sur l'autoroute. Dans le frigo, j'ai emporté des choses à cuisiner et ce midi, on n'a pas le temps !

Voyant bien que je suis en train de devenir nerveuse, Maxime dédramatise la situation :

— OK, réfléchissons aux conséquences d'avoir oublié notre pique-nique à la maison : 1) nous n'aurons rien à manger ce midi, 2) les sandwiches vont pourrir dans le réfrigérateur et 3) nous allons devoir piocher dans nos réserves pour le week-end.

Le temps de réaliser qu'il y a des choses bien plus graves dans la vie, Eliot fait une remarque d'importance qui, à la surprise générale, fait rigoler tout le monde :

— Bêtise, maman !

— Ah oui, ça, pour une bêtise c'est une bêtise, renchérit mon mari.

Et à mon avis, c'est pas la dernière...

— Alors un gage pour maman.

— Oh oui, un gage. Un gage ! Un gage ! Un gage ! claironnent les enfants.

Entre mettre un doigt sur le bout de mon nez à chaque fois que je prends la parole, et réciter à l'envers les douze mois de l'année, c'est Marion qui tranche :

— Pendant cinq minutes, tu dois ajouter le mot « banane » à la fin de toutes tes phrases, OK ?

Un petit sourire en coin et ma réponse fuse :

— OK, banane.

Là, forcément, tout le monde éclate de rire. S'enchaînent ensuite plusieurs minutes de fou rire dû aux incessants « banane » qui ponctuent notre conversation. Or, c'est bien connu, rire est signe de bonne santé mentale. La bonne humeur est au rendez-vous, en dépit de nos estomacs qui vont bientôt crier famine.

En arrivant le soir au camping sous une pluie battante, fatigués par la route, pour fêter notre arrivée, nous décidons d'aller manger au sec. Justement, à côté de notre zone de stationnement se trouve un restaurant familial, à mi-chemin entre le restaurant chic et la cantine. Sans nappes blanches, mais avec une vaisselle de qualité.

À peine entrés, les enfants, autoritaires, choisissent leurs places et nous attribuent les deux restantes. Une fois la commande passée, ils sortent de table pour jouer en attendant d'être servis et avec Maxime nous observons les autres clients.

Au fond du restaurant, une bande de jeunes fête les vingt-cinq ans de l'un d'entre eux ; bruyants, ils doivent se croire tout seuls. À notre gauche, un couple d'amoureux transis qui n'arrêtent pas de s'embrasser par-dessus leurs assiettes ; *disgusting*. À côté, un père célibataire en vacances avec sa fille unique, une ado qui ne rêve probablement que d'une chose : terminer son repas au plus tôt pour sortir rejoindre ses nouveaux copains. Son père, quant à lui, n'aura plus qu'à noyer sa solitude au bar. Il y retrouvera peut-être les trois mamies qui se sont offert une excursion entre amies. Deux d'entre elles prennent de l'eau plate (parce que les bulles ça fait gonfler le ventre), l'autre assume son eau pétillante qui l'aide à digérer. Un homme seul regarde le journal télévisé du soir sur son téléphone portable. Non loin de lui se tient un vieux couple qui n'a plus grand-chose à se dire mais la tendresse qu'il y a entre eux saute aux yeux. Enfin, un groupe de quatre copines qui se racontent avec enthousiasme leur journée. Sans raison valable, j'envie leur connivence.

S'apercevant du voile apparu sur mon visage, Maxime m'apostrophe.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette tête, Clo ? Tu sais que tu n'as rien à leur envier ?

— Oui, je le sais, dis-je avec timidité. Mais je réalise aussi que j'aurais pu les perdre.

— Mais non, ne dis pas ça.

— Si, tu le sais bien.

— Et dire que j'aurais pu tout gâcher...

— Au contraire, *darling*, tu n'as rien gâché du tout. Arrête de culpabiliser. Si tu n'as pas su comment réagir au début, maintenant tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir pour te rattraper. Et tes amies ne t'en ont pas tenu rigueur à ce que je sache, non ?

Toujours prévenant, Maxime a le don pour trouver les mots justes pour me rassurer. Je repense alors à une citation qu'on m'a récitée le jour de notre mariage : « Il ne faut choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme. » Clairement, l'auteur de cette jolie phrase, Joseph Joubert, était un homme bon car je n'aurais su dire mieux. Même si nous avons nos divergences et nos prises de bec, nous réussissons toujours à trouver un compromis. Ou devrait-on dire consensus ? Cela vaudrait le coup de s'y pencher. Une autre fois.

À notre réveil, la chaleur est étouffante. Les enfants sont pleins d'entrain tandis qu'avec Max, nous sommes las. Nous n'avons pas dormi de la nuit et nous nous sentons épuisés. Nos paupières sont lourdes, nos membres pèsent des tonnes à tel point que le moindre mouvement nous coûte. Notre première nuit dans notre nouveau camping-car n'a pas été une réussite, loin de là. Nous qui étions venus pour reprendre des forces, ça promet !

Pourtant, la lassitude due à la chaleur ne dure pas. Nous nous remuons, faisons notre toilette et préparons les sacs à dos pour aller faire un vrai pique-nique à l'ombre d'une forêt.

Depuis leur plus jeune âge, nos enfants ont l'habitude de partir marcher avec nous. Ils ne rechignent donc jamais ; au contraire, ils adorent ça. Aussi entamons-nous le sentier de randonnée heureux d'être ensemble. Trois heures de marche dans le parc naturel des Alpilles avec une surprise que nous ne tarderons pas à découvrir : un âne nous accompagnera pour porter les sacs ou les plus petits lorsque le besoin s'en fera ressentir. Maxime est tout content de sa surprise qu'il a réussi à cacher jusqu'au dernier moment.

Au cours de leur marche, Lucas, Marion et Eliot, guillerets, font des devinettes ou racontent des blagues et c'est sur l'impulsion de Marion, qui traîne un peu plus la patte, que les autres membres de la famille décident de remettre au goût du jour la liste des petits moments de bonheur. Chacun y va de ses petits plaisirs et, quand arrive midi, ma fille récapitule la liste à voix haute :

- Faire un pique-nique en pleine nature
- S'allonger dans le lit entre papa et maman
- Faire du cheval sur la plage

- Voir le coucher de soleil sur la mer
- Sentir l'odeur du poulet en train de rôtir dans le four
- Nicher Croquette – le nom du chat, bien sûr – dans ses bras
- Danser sous la pluie
- Manger du chocolat sans limite
- Faire un câlin de famille
- Attendre ses enfants à la sortie de l'école et les voir sortir en courant

Inutile d'écrire qui a dit quoi car nous nous retrouvons tous un peu dans ces scènes de vie du quotidien.

Le lendemain, alors que nous avons profité toute la matinée des installations du camping, Maxime nous annonce qu'il a repéré un petit caviste pas loin. En dépit des protestations des enfants qui ne voient pas l'intérêt de quitter la piscine, il insiste pour faire une sortie l'après-midi.

Parfois, s'obstiner a du bon car la boutique du viticulteur est charmante ; l'homme, un passionné, est de bon conseil et si nous enchaînons les dégustations de cépages, les enfants sont heureux car le viticulteur leur a offert un petit paquet de bonbons chacun – il sait y faire, le propriétaire, avec les chérubins de ses clients !

Quelques bouteilles dans le coffre contre plusieurs billets en moins, et c'est avec un enthousiasme communicatif que nous quittons la boutique pour retourner au camping. Sur la route du retour, je repère au loin une pancarte indiquant la vente de produits provençaux et je veux bien sûr y aller, malgré les protestations des enfants qui préféreraient retourner dans la piscine !

Après avoir salivé devant la vitrine regorgeant de bocaux en verre, bouteilles d'huile d'olive et tissus provençaux, j'entre et j'observe les tableaux au mur représentant des paysages des Alpilles, région d'origine du père fondateur de la boutique. Je m'empare bien entendu d'une brochure contant l'histoire familiale avec les portraits des hommes et femmes qui la composent car, même si aujourd'hui le terme a tendance à être galvaudé, je fais partie de ceux qui aiment lire « *maison fondée en...* » ou « *depuis...* » ; l'assurance de l'expérience me rassure et me protège contre le côté éphémère de la nouveauté.

Bizarrement, j'ai une sensation de déjà-vu. Inexplicable mais prégnante.

Maxime me rappelle que l'heure tourne et, aussitôt, les bocaux s'empilent sur le comptoir avant d'être emballés dans un carton pour assurer leur transport en toute sécurité.

Quel dommage d'habiter si loin d'une boutique pareille ! À cet instant, autant pour me rassurer que pour battre le rappel des troupes, Maxime me fait remarquer que leurs produits sont aussi vendus en ligne ! C'est donc le cœur léger que nous quittons le magasin *La Provençale* en nous promettant toutefois d'y revenir lors d'un prochain

séjour.

D'autant que je dois élucider ce mystère... Incapable de pointer du doigt ce qui me chiffonne, je me dis que j'étais peut-être à l'école avec l'une des personnes dont j'ai vu les photos sur la brochure ? Ou seraient-ce des amis de ma mère lorsqu'on habitait dans la région ? Il faudra que je pense à lui demander si elle les connaît.

Une fois n'est pas coutume, c'est chez Mila que nous sommes attendues ce soir pour notre traditionnel dîner entre filles !

Après avoir fermé la boutique, Ada et moi nous arrêtons rapidement chez le fleuriste de notre quartier. Au-delà de la signification de chaque fleur et du sens de chaque couleur, nous choisissons un bouquet tout simple, chic et naturel, blanc et vert, avec de belles fleurs de saison. Il n'y a qu'avec des fleurs que nous pouvons gâter notre Mademoiselle j'aime cuisiner et son talentueux cuisto de chéri qui nous a préparé notre dîner.

Au pied de l'immeuble, nous retrouvons Jess qui arrive par le côté opposé de la rue. Parfaitement synchronisées, nous sonnons à l'interphone. Puis, nous montons les six étages à pieds pour accéder au petit appart cocon et douillet dans lequel notre amie a élu domicile avec sa sœur. Cet appartement correspond bien à Mila : entièrement composé de meubles de récup, sans chichis, il est aménagé avec goût et convivialité. Et, même si nous sommes toutes les trois essouffées en arrivant sur le pas de sa porte, elle, Mila, est tellement habituée qu'elle monte et descend les escaliers sans effort, avec ses basses et amplis, aime-t-elle nous préciser pour nous rappeler qu'on peut toujours faire mieux. Effectivement, ça pourrait être pire... En attendant, contrairement à nous qui nous plaignons tout le temps qu'elle n'ait pas d'ascenseur, Mila nous rétorque que c'est sa façon à elle de garder un beau fessier. Ce sur quoi nous sommes toutes d'accord. Pas besoin de payer un abonnement excessif dans une salle de gym, quand on habite chez Mila, son sport on le fait tous les jours !

Enfin, quand nous découvrons toutes les tapas qu'elle nous a concoctées, on est heureuses d'avoir perdu d'avance quelques calories !

— Bon Dieu, qu'ça a l'air bon ! s'exclame Jess.

Même Ada qui fait très attention à sa ligne et qui est très à cheval sur la qualité des ingrédients, se rue sur la table basse qui regorge de plats colorés aux couleurs de l'Espagne.

— Hop hop hop, dis-je, on attend qu'on soit toutes assises autour de la table avant de se servir, les filles.

— Allezzzzz, disent en chœur Ada et Jess, capricieuses pour l'occasion. Juste un... pour goûter !

— C'est bon, j'en ai pour une minute ! lance Mila depuis sa chambre.

Mila revient dans la pièce de vie qui n'a jamais aussi bien porté son nom entre la basse qui trône sur son support, le pupitre, le métronome sur un coin de buffet et le bric-à-brac de tout ce qu'on peut abandonner sans raison sur le canapé... Puis, elle sélectionne une playlist musicale pour nous accompagner en fond sonore.

Assises en tailleur par terre autour de la table basse, nous sommes prêtes à attaquer. Nous trinquons, à notre santé, n'attendant que le *go* de Mila pour commencer à manger. Amusée à l'idée de nous faire languir, mais pas inconsciente au point de nous frustrer, Mila se sert elle-même de tapas qu'elle dispose dans une petite assiette.

À la première bouchée, Ada déclare :

— Terribles. Elles sont terribles, Mila. Tu pourras dire à Marco qu'il s'est surpassé !

Mila réplique d'un ton narquois :

— Hey, faudrait pas que mon mec récupère tous les lauriers non plus. J'ai fait toutes les courses, et pas livrées à domicile, non, je les ai portées à la force de mes petits bras. Ensuite, j'ai pris ma place de commis de cuisine. Ben oui, les petits légumes que vous croquez là, vous croyez qu'ils se coupent fin tout seuls ? Et puis j'ai rangé la cuisine après le carnage de Marco ! Vous auriez vu le chantier ! On aurait cru qu'un ouragan était passé chez nous.

Les discussions vont bon train. Entre nous, la conversation a toujours été facile. Nous avons tant de choses à nous dire. D'anecdotes à nous raconter. De conseils à demander, aussi.

En me levant pour aller chercher une bouteille d'eau, je remarque sur le coin de la table un magazine titrant « *Quelle amie es-tu ?* ».

Forcément, je souris, le prends en main, étudie le sommaire et le feuillette jusqu'à atteindre la page concernée. Moi qui pensais lire un énième article écrit par un spécialiste des relations humaines, je tombe sur un QCM en dix questions sur l'amitié. Génial ! Je me lance :

— Regardez, les filles, ce que je viens de trouver : un questionnaire sur l'amitié. Alors, seriez-vous prêtes à répondre à mes questions ? dis-je d'un air taquin.

Je savais que je ferais un carton. Les QCM nous ont toujours plu. En y regardant de plus près, je m'aperçois que des réponses ont déjà été cochées. Amusée, je souris à Mila qui se propose aussitôt pour poser les questions. Armée d'un stylo quatre couleurs, elle démarre :

— Première question : « *Pour toi, ta meilleure amie, c'est :*

A- *Ta confidente*

B- *Ta sœur de cœur*

C- *Une personne que tu connais depuis toujours*

D- *Une personne que tu vois quand tu es toute seule*

E- Une personne qui t'offre souvent des cadeaux »

Comme prévu, nous éclatons de rire quant au niveau d'intelligence de la question posée. Qui irait choisir la réponse E ? Non, mais franchement...

Les questions s'enchaînent, souvent plus incongrues les unes que les autres et tellement superficielles qu'il vaut mieux en rire. Mais, après les questions matérielles, viennent les questions sur les valeurs de l'amitié : la tendresse, le respect, l'empathie...

— Neuvième question : *« As-tu confiance en ta meilleure amie ?*

A- Oui, absolument, j'ai une confiance aveugle

B- Oui, la plupart du temps

C- Jusqu'à preuve du contraire, oui

D- Pas toujours, ça dépend des fois

E- Elle m'a trahie une fois ; depuis, je n'ai plus confiance. »

À cette question, Jess fait mine de réfléchir, Ada réfléchit sérieusement et Mila reste les yeux bloqués sur la page de son magazine. Voilà le genre de blanc qui n'aurait jamais eu lieu, *avant*. Mais auquel il faut faire face *maintenant*.

Bien décidée à montrer à mes amies que je suis honnête, je choisis la réponse B. Jess, en bonne pragmatique, la réponse C. Ada, entière comme elle est, la réponse A. Mila nous confie s'accorder à Jess avec la réponse C.

Mal à l'aise, elle poursuit :

— Enfin, dernière question : *« Peut-on tout dire à sa meilleure amie ?*

A- Oui, c'est la seule sur qui je peux compter

B- Oui, et j'espère bien que c'est réciproque

C- Je crois que oui

D- Oui, à l'exception de mon intimité

E- Non, il vaut mieux ne pas tout se dire. »

J'ai toujours considéré l'amitié comme une forme d'amour, faite de patience et de bienveillance. Offrir à l'autre ce dont il a besoin sans jamais rien imposer. Savoir écouter sans juger. Inciter à faire, sans dire quoi.

Un ange passe... Toutefois, Mila a si vite comptabilisé nos réponses que, sans attendre, elle nous lit nos résultats et nous déclare, à l'unanimité, « bonnes amies » ce qui, si nous avons besoin d'être rassurées, nous conforte dans la qualité de notre amitié plurielle.

— Tant qu'on est dans les confidences, les filles, ne croyez-vous pas qu'on devrait jouer cartes sur table ? nous demande Jess par surprise.

Après un silence de réflexion nécessaire, Ada répond :

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, c'est simple. À la question « Peut-on tout se dire ? », aucune de nous n'a franchement répondu. Or, contrairement à ce que l'on pourrait croire, je fais partie de ceux qui pensent que oui, entre

amies, on peut tout se dire.

— Irais-tu jusqu'à dire qu'on *doit* tout se dire ? enchaîne Mila.

— Oui, je crois que oui. Pour être honnête, Clo, je ne te l'ai jamais dit mais quand j'ai su ce qui t'était arrivé, j'étais à la fois en colère contre toi de ne rien nous avoir dit et un peu en rogne contre moi aussi. Qu'est-ce que ça veut dire être ton amie si tu n'as pas assez confiance en moi pour me dire ce qui a pu t'arriver de pire ? Et quel genre d'amie je suis pour ne pas avoir été là pour t'épauler quand tu en avais besoin ?

Un peu surprise par la tournure que prend la soirée, je ne peux m'empêcher de contredire Jess.

— Bien sûr que si tu es là pour moi. J'ai eu mon passage à vide, mais à compter du moment où tu as su, tu as toujours été à mes côtés. Tu es mon amie, un point c'est tout.

— Évidemment ! C'était la moindre des choses après t'avoir laissé seule avec tes problèmes pendant des mois... Non, nous ne sommes pas des amies *jetable*s, nous sommes de *vraies* amies. Alors, pour une fois, je propose qu'on fasse fi des convenances, des sujets tabous et qu'on se dise tout. Vous êtes d'accord ?

— T'as décidé de te fâcher avec tout le monde ce soir, Jess ? ironise Ada, légèrement sur la défensive.

— Absolument pas, tu vas voir, ça va nous faire du bien à toutes.

Prenant notre silence pour un accord, elle respire un bon coup et se lance :

— Alors, je commence. Je vous adore, c'est certain, j'adore passer du temps avec vous trois, j'aime quand on se retrouve pour déjeuner, courir ou faire du shopping. À votre contact je me sens bien. Ce qui, à l'évidence depuis le décès soudain d'Anthony, n'est pas toujours le cas. Ma partie émergée de l'iceberg, c'est une mère célibataire fière de réussir à élever seule sa fille, envers et contre toutes les difficultés que cela implique. La partie immergée est plus complexe... Si j'étais totalement honnête, je vous dirais qu'il ne se passe pas un jour sans que j'aie peur de me rater. Pire encore, de rater ma vie. Très jeune, j'ai connu celui qui allait devenir mon mari. Pendant un temps nous avons vécu pleinement, sans contraintes ou presque. Et puis d'un coup, notre vie a basculé. Je me retrouve seule avec ma fille et je dois faire des choix. Pour elle, pour moi, pour nous deux. Ai-je fait les bons choix jusqu'à présent ? Est-ce que je fais vraiment de mon mieux ? Et puis, la question que tout le monde se pose : vais-je retomber amoureuse ou vais-je finir ma vie seule ? Comment vais-je faire pour m'abandonner entre les bras d'un autre homme que celui que j'ai toujours connu ? Et Rox l'acceptera-t-elle ? Cherchera-t-elle ne serait-ce qu'à me comprendre ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Tant qu'il y a de l'espoir, il y a de la vie. Je suis bien vivante et j'ai l'espoir d'un avenir meilleur, mais

est-ce que je profite pleinement de ma vie ? Ne devrais-je pas me laisser aller un peu plus ? Me libérer de certaines angoisses. Tout simplement prendre des risques pour vivre...

Abasourdie par ces confidences, nous sommes songeuses. Jess n'attend pas de réponse, elle recherche plutôt un signe qu'elle est sur la bonne voie. Par ricochet, elle nous renvoie à nos interrogations les plus secrètes. Je pense que chacune réfléchit à sa situation.

Plus spectatrice qu'actrice pour le coup, je laisse aux autres le soin d'enchaîner. Et c'est Ada qui s'y colle :

— C'est le moment où on se dit tout, alors ? dit-elle d'un air coquin. OK, je crois que tu as raison Jess, on ne se dit pas assez les choses. On se doutait de tout ce que tu viens de nous dire et on n'a pas les réponses à tes questions. En revanche, on peut te rassurer sur le fait que tu ne passes à côté de rien. Il faut pouvoir se remettre d'une perte comme celle que tu as vécue. Cela demande du temps, mais je t'assure que tu t'en sors très bien.

Jess a l'air rassurée mais son inquiétude n'a pas disparu pour autant. Elle triture un élastique à cheveux entre ses doigts.

— Et puis, à propos de Roxane, je crois que tu n'as pas de souci à te faire. Elle a trouvé sa voie et aujourd'hui c'est un petit bout de femme qui concilie parfaitement vie scolaire et vie artistique. Je suis certaine qu'elle réussira le défi qu'elle s'est lancé.

Grâce aux paroles d'Ada, on sent qu'elle commence à se détendre. Ou tout au moins à se sentir moins seule, soutenue, épaulée. Elle l'a toujours su, mais la réassurance a quelque chose de bon. C'est à elle d'avancer, bien sûr, mais nous sommes là pour l'aider.

— En plus, te connaissant, généreuse comme tu es, tu vas t'ouvrir à nouveau. Comme un fruit bien mûr, la belle personne que tu es va très bientôt se faire croquer, j'en suis sûre ! renchérit Ada, volontiers polissonne.

Je crois que l'initiative de Jess plaît bien à Mila car je remarque qu'elle attend de s'exprimer à son tour. En effet, elle tousse pour s'éclaircir la gorge et, de sa voix rocailleuse, démarre ainsi :

— C'est drôle, à vous entendre, je me dis que la Mila que vous connaissez est assez loin de la Mila que je suis en solitaire... Avec vous, je suis la copine chanteuse, un peu loufoque à qui on passe tout sous prétexte de fibre artistique, un peu réservée certes, mais toujours partante. J'aime ma vie à *trous*, mes jobs changeants et mes concerts dans des salles miteuses à la dernière minute. Mais, en privé, vous pouvez demander à Marco, j'ai beaucoup moins confiance en moi. Je doute énormément. D'avoir arrêté mes études pour me consacrer pleinement à ma passion et de courir la capitale au gré de mes concerts. D'être en conflit perpétuel avec mon père qui ne me comprend pas et qui n'a d'yeux que pour ma sœur. De ne pas avoir une vie stable, tout

simplement. C'est sûr, je n'ai pas choisi la facilité et je m'en rends compte chaque jour, mais pourquoi je m'embêterais à rentrer dans le moule alors qu'on n'a qu'une seule chance de vivre ? Qu'est-ce qui fait qu'on se met autant de chaînes ? Quand je pense à tous ceux qui se sont battus pour obtenir une certaine liberté, je me dis que c'est un devoir d'en jouir. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de culpabiliser... Bref, tout ça pour dire que je ne sais pas si vous apprécieriez autant la Mila introvertie que je suis en privé mais il n'y a que quand je suis avec vous que j'arrête de penser à tout ça et que je suis celle que j'aimerais être tout le temps.

N'ayant jamais réfléchi à cette facette de sa personnalité dont Mila vient de nous faire part, je m'aperçois qu'on a toutes deux visages : celui qu'on donne aux autres et celui qu'on voit dans le miroir, au naturel. C'est humain, après tout. Que Mila doute de son avenir qui est peut-être en effet le plus incertain de nous quatre ne m'inquiète pas, mais je comprends qu'elle se tracasse. Vivre dans l'ombre d'une sœur modèle n'est certainement pas facile et mon amie doit avoir une volonté plus forte encore pour assumer ses choix.

Au bout de quelques minutes de réactions à chaud, Mila nous annonce que cet échange de vérité arrive à point nommé car Marco vient de lui proposer de s'installer avec lui. C'est son dilemme du jour et le sujet sur lequel nos avis sont assez contraires... Jess l'incite à s'engager, tandis qu'Ada lui suggère de conserver sa liberté dont elle vient de faire tant d'éloges. Personnellement, j'aimerais savoir ce qu'en pense Mila avant de lui faire part de mon avis. J'aimerais qu'elle prenne sa décision seule.

Puis, Ada poursuit :

— J'hésitais entre action ou vérité mais vous avez choisi à ma place, alors je m'y colle. En même temps, vous allez être déçues parce que je n'ai pas de problème secret ou enfoui. Je vais bien, les filles. Réjouissez-vous ! Il y a un an, je me serais certainement lamentée sur mon sort de salariée surexploitée à outrance pour un salaire misérable, mais depuis qu'on a lancé la boutique avec Clo, franchement je revis. Il y a tellement de choses à faire ! Je m'implique à deux cents pour cent et j'aime ça. Benoît travaille autant que moi, donc tout va bien. Et puis, pouvoir partir en week-end quand je veux, quelle joie ! Non, vraiment, désolée, y'a pas de quoi fouetter un chat.

Et, comme il en faut toujours une pour dire tout haut ce que les autres pensent tout bas, Jess demande :

— Et à propos d'enfant, Ada, t'en es où ? Je ne veux pas te forcer à en parler, mais tu sais, je crois qu'au fond, Benoît attend que tu lui dises que tu es prête...

Vlan ! Le pavé est lancé dans la mare. Le visage d'Ada se tend légèrement et, sans perdre de son assurance, elle nous répond sur un

ton plus confidentiel :

— J'en suis nulle part, Jess. Les enfants, je ne peux pas. J'adore les vôtres, bien sûr, mais ce sont vos enfants, ils sont sous votre responsabilité et ça change tout. Comment pourrais-je assumer de mettre un bébé au monde sans avoir la garantie de le protéger envers et contre tout ? Mon cas personnel est la meilleure preuve qu'on ne devrait jamais faire confiance en la vie. Heureusement que je vous ai rencontrées car sinon je doute que je serais aussi épanouie aujourd'hui. Mais pour y arriver, il m'a fallu être forte. On ne naît pas fort (ni faible d'ailleurs), j'ai appris à le devenir. Et la vie que je me suis construite, je l'ai choisie. Comme je choisis de ne pas avoir d'enfants. Je connais mon mari, Jess, Benoît l'a toujours su et il ne me fait aucun reproche. Sois rassurée là-dessus...

Qu'Ada se soit confiée à ce point m'étonne et me rassure à la fois car c'est un vrai sujet tabou entre nous. Si chacune est maîtresse de ses choix de vie, il n'en reste pas moins qu'on aime, entre amies, pouvoir en discuter.

Au moins, les choses sont claires et il ne tient qu'à nous de respecter son choix. C'est aussi une façon de la soutenir.

C'est maintenant à moi de m'exprimer, mais j'ai l'impression d'avoir déjà beaucoup parlé de moi ces derniers temps. Pire encore, je crois que nous n'avons rien fait d'autre que de se pencher sur mes états d'âme... Pour autant, je dois jouer le jeu des confidences comme elles l'ont fait avec moi. Alors, je me lance :

— Je crois que je n'ai rien de neuf à vous dire, dis-je sur le ton de la plaisanterie. Il n'y a pas si longtemps, je pensais que le bonheur était accessible à tous, qu'il n'était qu'une question de volonté et qu'il ne tenait qu'à nous de mettre tout en œuvre pour l'atteindre. Mais y accède-t-on vraiment ? Ne serions-nous pas finalement dans une quête perpétuelle ? Toutes mes certitudes ayant volé en éclats il y a deux ans, je sais désormais que le plus important dans la vie, ce sont les gens sur qui compter. J'ai fait un mauvais choix, mais grâce à vous, j'ai réussi à m'en sortir et j'ai envie d'avancer. D'ailleurs, ça me fait penser que je ne vous ai pas assez remerciées. Déjà d'être là, pour moi, pour nous. Et puis d'être vous, avec vos qualités et vos défauts, vos convictions et vos divergences. Parfois je me dis que j'ai vraiment de la chance de vous avoir... Et puis, tout de suite après, je me dis que c'est vous qui avez de la chance de me connaître !

— Ah, l'humour et toi, Clo, décidément, ça fait deux ! lance Ada. Tout ça pour ne pas t'entendre dire que nous aussi on t'aime, Clo...

Décidément, l'humour est bien la meilleure arme pour se sortir de toutes les situations. Même si parfois, je dois avouer que ça fait du bien de se confier, ça permet de relativiser, d'y voir plus clair.

En me couchant, ce soir-là, je souris en lisant la réponse d'Ada à mon message lui disant que je suis bien rentrée chez moi :

« Tu sais que t'assures, Clo ? Je suis fière de toi. De la femme que tu es devenue et de ce que tu as accompli depuis deux ans. Bravo ! »

*M*esdames, messieurs, nous avons amorcé notre descente vers Hong Kong. L'atterrissage est prévu d'ici vingt minutes. Veuillez attacher vos ceintures, redresser vos sièges et tablettes et commencer à ranger vos effets personnels.

À chaque voyage en avion, c'est pareil, je ne peux m'empêcher de tout contrôler. Les hôtesse ont-elles vérifié les issues de secours ? La porte est-elle bien verrouillée ? Les pilotes ont-ils bien tout ce qu'il leur faut sous la main ?... Incapable de voyager comme une personne lambda, j'essaie néanmoins, pour le bien-être d'Ada, de prendre mon mal en patience.

Voilà maintenant six mois que notre boutique est ouverte. Six mois déjà (et seulement !) que nous nous sommes lancées, sans filet. Depuis que nous travaillons ensemble, avec Ada, nous n'avons plus beaucoup de temps libre en commun. À la boutique, quand on n'assure pas les livraisons ou l'agencement des produits, on ne parle que boulot. Mais j'ai tout de même appris à mieux la connaître. Aujourd'hui, toutes les deux, nous sommes plus mûres, plus âgées, mais aussi plus sûres de nous-mêmes. Certes notre boutique n'atteint pas encore des chiffres mirobolants, mais avec le temps et l'énergie que nous y passons, ils décolleront. Certainement.

Une fois n'est pas coutume, nous accompagnons les acheteuses de l'enseigne en voyage à l'étranger pour dénicher de nouveaux fournisseurs. Ainsi, après douze heures de vol à alterner des phases de somnolence avec des points boulot, nous récapitulons les objectifs de cette tournée asiatique. En bonne meneuse, Ada a préparé nos différents rendez-vous. Alors, elle sort sa pochette verte à rabats et prend la parole en premier.

— En arrivant, direction le centre-ville pour déposer nos affaires à l'hôtel, et ce soir dîner fournisseur avec M. Frick, qui porte bien son nom, tiens. Demain matin, visite de l'usine à l'issue de laquelle nous devons nous prononcer sur un montant de commande. Après-demain, nous passerons la journée à Shenzhen pour rencontrer le fournisseur

de bougies végétales parfumées. C'est une catégorie dont les ventes sont prolifiques, nous devons élargir la gamme des senteurs et augmenter notre volume d'achat. Et jeudi, direction Ganzhou pour le Salon international du meuble et de la maison.

Fouillant dans ses papiers, elle me tend une feuille et ajoute :

— Voici la liste des fournisseurs que nous devons voir et leurs numéros de stand. Ceux avec qui on travaille déjà sont indiqués en jaune, ceux à démarcher en violet. La liste changeant continuellement, j'en ai peut-être même oublié, mais sinon c'est bon pour toi ?

— C'est bon, chef ! je réponds d'un ton militaire pour la taquiner.

Se tournant vers moi pour me faire face, Ada me demande :

— Tu te moques de moi ?

— Pas du tout, mais avoue que c'est drôle, tu as tout préparé dans les moindres détails et pourtant on dirait que tu stresses d'avoir oublié quelque chose.

— C'est normal, j'ai envie que tout se passe bien. Le timing est serré, je ne voudrais pas qu'on rate quelque chose.

— Alors là, je te rassure, il n'y a aucun risque. Regarde tes fiches, tu as fait un travail incroyable, Ada ! Une feuille de route par jour avec les heures et lieux de rendez-vous, noms et coordonnées de nos contacts, points à aborder. Et j'ai même ma fiche sanitaire de liaison !

À ces mots, j'extrait une fiche sur laquelle sont indiqués mes prénom, nom, adresse et téléphone mais aussi mon numéro de passeport, date de visa, périple prévu pendant ces quelques jours. En bonus, mon groupe sanguin, mon carnet de vaccination, mes allergies aux médicaments – néant – et même les noms des personnes à prévenir en cas d'urgence.

— Je savais que tu étais prévoyante mais pas à ce point-là. Quel bonheur de travailler avec toi, Ada.

D'accord, je la taquine, mais gentiment.

— À d'autres...

— Écoute, je t'assure que quand je vais raconter ça à Maxime, il trouvera ça génial. Un peu extrême mais génial.

Je me gausse déjà rien qu'en imaginant sa tête... Sur un ton plus sérieux, avec l'air de réfléchir, Ada me demande :

— Tu as l'impression que je te flique, c'est ça ?

— Absolument pas, pourquoi ?

— Parce qu'à l'agence, Nicole m'a plusieurs fois fait remarquer que j'en faisais trop et que c'était pesant à la longue.

— Je ne suis pas du tout d'accord avec elle. Mieux vaut être prévoyante que l'inverse, Ada. Bon, c'est vrai que je ne m'attendais pas à ce que tu constitues un dossier me concernant mais c'est plutôt malin. S'il nous arrive quelque chose, au moins ton anticipation nous sera utile. Surtout dans ce pays, je veux dire, on ne sait jamais...

Rassurée, Ada poursuit :

— OK, merci, Clo. Et donc, tu rentres vendredi, après Canton, et moi je continue sur Shanghai pour le dernier rendez-vous de ce parcours du combattant. On se retrouve lundi à la boutique, OK ?

J'ai fini de rigoler, alors j'acquiesce. Nous commençons à ranger nos affaires, redressons nos sièges et tablettes, ramassons nos détrituts et effets personnels et bouclons nos sacs à main remplis à craquer. Heureusement que nous n'avons rien à acheter au duty free, faute de quoi nous passerions vraiment pour des touristes.

— Vivement qu'on gagne assez d'argent pour voyager en business, Clo...

— Quoi ? Non mais ça va pas, dépenser le double pour le même trajet ! Je te rappelle que c'est moi qui gère les comptes, alors non, c'est hors de question.

— Ah non, c'est pas du tout pareil, je t'assure. Quand tu voyages en business, tu ne somnoles pas, tu dors.

— Et pourquoi ça ?

— C'est très simple : parce que tu es vraiment allongée et si confortablement installée que ton corps se relâche, ce qui, entre nous, est impossible lorsque tu es engoncée en classe eco, avec les genoux qui coïncent à l'avant et les coups de pied du gamin derrière toi...

— Je te l'accorde mais bon, il y a pire quand même. Voyager en avion c'est déjà pas mal, non ?

— Bien sûr, il y a toujours pire, Clo... On aurait pu aussi venir en train ou en bateau ! Mais j'ai pas trois semaines à perdre en transport, tu vois. Quoi qu'il en soit, dans la vie, il faut toujours se fixer des objectifs, atteignables, mais aussi ambitieux. Quand je te dis que dans trois ans, on gagnera tellement d'argent qu'on pourra se permettre de voyager en business, tu me crois ?

— Si tu le dis...

— Non seulement je le dis mais je le pense aussi !

— Dis ce que tu penses, et fais ce que tu dis ?

— Absolument !

Alors que l'avion est à quelques minutes de l'atterrissage, j'ai une idée que je me permets de libérer sans arrière-pensée.

— Tu sais que tu ferais une bonne mère en fait, Ada ?

— Ah non, c'est pas vrai, tu vas pas remettre ça sur le tapis ?

— Eh bien, de nous deux, c'est moi qui suis maman mais c'est toi qui es la mieux organisée. Or, quand on a des enfants, c'est bien d'être organisée, ça permet de ne pas paniquer au moindre problème. Tu vois, je te dis, t'es mûre pour tomber enceinte.

— Arrête avec tes sous-entendus, Clo... me rembarre Ada. OK, c'est pas parce qu'on a ouvert la boîte de Pandore chez Mila qu'on va en reparler tous les jours non plus. Non mais sérieusement, tu me vois

maman ?

— Oui, très bien, je te confirme.

— Moi qui cours toujours par monts et par vaux, qui ne reste pas en place ? Et Benoît, tu le vois en papa, lui ? Non mais sans blague, il n'est déjà pas capable de mettre à la poubelle le rouleau de papier toilette terminé pour le remplacer par un neuf, alors comment crois-tu qu'il ferait pour changer une couche ?

Voyant bien que la conversation ne mènera à rien, je décide de changer de sujet. Mon amie n'est peut-être pas aussi mûre que je le pensais. Et pourtant, Adélaïde est une femme épanouie, équilibrée, sur qui l'on peut compter. Je suis convaincue qu'elle ferait une bonne mère, si tant est que l'association des deux mots veuille dire quelque chose. Le temps apaise toutes les souffrances, même les plus vilaines. J'espère seulement que le sujet ne sera plus tabou trop longtemps.

Trois jours plus tard, je me dirige, exténuée, les pieds en compote, vers le comptoir d'enregistrement pour mon vol retour vers la France.

Pour cette première visite en Asie, nous sommes relativement satisfaites. Bien sûr, on peut toujours faire mieux, mais compte tenu des objectifs que nous nous étions fixés, nous pouvons considérer que notre déplacement aura eu les effets escomptés. Tout ce qu'Ada avait prévu que nous fassions, nous l'avons fait. Il ne reste plus qu'à rentrer en France, retrouver le quotidien, la routine des horaires d'ouverture, assurer la mise en avant des produits et vendre. Vendre. Vendre encore. Toujours plus. Recruter de nouveaux clients, se faire connaître par le bouche-à-oreille. En un mot ? Être au top !

Assise dans la salle d'embarquement, je feuillette des magazines : un français que j'avais acheté à mon départ et d'autres asiatiques. Quand je suis dans un pays étranger, j'aime bien établir des comparaisons avec nos habitudes françaises. En l'occurrence, les magazines de déco sont très différents entre l'Asie et l'Europe. Les matières, les formes et les couleurs diffèrent du tout au tout et c'est pour moi autant de sources d'inspiration.

Une fois mon sac à main rangé dans le coffre placé au-dessus de ma tête, je m'installe sur mon siège – côté hublot pour admirer le ciel pendant le vol –, déballe mes petites affaires que je range dans le compartiment prévu à cet effet juste devant moi et je m'octroie une pause détente. À la maison, si je lis chaque soir dans mon lit, je n'ai jamais trop le temps de lire autre chose que le roman faisant office de livre de chevet. En revanche, en voyage, je suis une inconditionnelle des magazines. Magazine people, magazine d'actualité et surtout mon magazine féminin préféré qui regorge de conseils beauté, mode, livres, recettes de cuisine, etc. Créé par des femmes et pour les femmes !

J'aime y piocher des idées et il n'y a rien qui me passionne plus que de lire le destin extraordinaire d'une femme ordinaire. Chaque fois, je

me dis que tout est possible. Que si cette femme est devenue qui elle est aujourd'hui, c'est parce qu'un jour, elle a eu une idée, qu'elle y a cru et qu'elle est allée au bout. Ces femmes, quelle que soit leur notoriété, sont des exemples pour moi. Elles incarnent à merveille l'entrepreneuriat féminin tel que je me l'imagine. Un cercle fermé de femmes avec une volonté de fer qui s'entraident pour réussir et prouver à tous qu'une femme peut faire aussi bien qu'un homme. Car, on a beau être au xxi^e siècle, une femme devra toujours se battre pour se faire respecter et faire respecter ses idées.

C'est sur ce principe qu'a été fondée l'association *Femmes en action* ! Quelques mois après l'ouverture de notre boutique, la présidente de l'association nous a invitées à intégrer leur cercle restreint. Ada, qui a toujours soigné son réseau, était très heureuse de cette invitation alors que je n'en avais que faire. Mais, depuis, je dois reconnaître qu'elle avait raison de vouloir saisir cette opportunité. Nous faisons de nouvelles rencontres professionnelles avec des femmes admirables qui, un jour, comme nous, ont eu le courage de prendre leur destin en main, incarnant avec force la devise de l'association : *Qui ose, gagne* !

Depuis, chaque mois, nous sommes conviées à un dîner lors duquel, tous secteurs d'activité confondus, l'une des nouvelles arrivantes prend la parole pour se présenter et parler de son entreprise. Ainsi, nous avons déjà rencontré une jeune maman qui a créé sa boutique de luxe pour enfants en bas âges, une femme reconvertie en paysagiste après plus de quinze ans passés à travailler dans un bureau ou encore une autre proposant de créer des mini-sites web pour les artisans et très petites entreprises, car aujourd'hui aucun entrepreneur, même le plus petit, ne peut vivre sans Internet. Toutes ces femmes sont passionnantes, même si le rythme d'une fois par mois est, à mes yeux, trop soutenu. J'estime qu'une fois par trimestre serait largement suffisante. Enfin, pour faire plaisir à Ada, je me range à son avis et je m'y plie avec plaisir.

En feuilletant quelques pages, je tombe sur une photo de femme que je connais ou, pour être plus précise, que j'ai déjà vue quelque part. Je commence à lire l'article, curieuse de mettre un nom sur ce visage qui ne m'est pas inconnu. Très vite, me revient en mémoire notre petite escapade dans les Alpilles au printemps dernier et cette boutique de mets provençaux dans laquelle nous avons fait une razzia. Mais oui, c'est Clémence Giraud ! La nouvelle directrice générale de l'entreprise paternelle, *La Provençale*, fabriquant de bons produits à base d'olives et de légumes du Sud-Est, la femme dont j'ai vu la photo dans la brochure contant l'histoire familiale. À nouveau, la même sensation de déjà-vu m'assaille. Pourquoi ai-je l'impression de connaître cette femme ? Intriguée, je commence à lire l'article la concernant.

Dès les premières lignes, je me prends de passion pour le parcours de

cette femme qui, à moins de quarante ans, prend la tête de l'entreprise familiale elle-même quarantenaire cette année. Alors que leur boutique historique au cœur des Alpilles a toujours connu le succès, ils vendent aujourd'hui partout dans le monde grâce à leur site e-commerce. Mais cette année, c'est à Paris qu'ils ouvrent une toute nouvelle boutique, nouveau fer de lance de *La Provençale*. Information sur laquelle l'article démarre. Puis, très vite, la journaliste revient sur son parcours professionnel, son enfance aixoise, ses loisirs et passions. Benjamine d'une fratrie de garçons, ses centres d'intérêt sont la peinture, le tir et le vélo tout-terrain. Enfin, en fin d'entretien, dans la traditionnelle rubrique « On se dit tout », l'interviewée joue le jeu des confidences. Intimes, de préférence.

À ce moment, mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Car l'anecdote qu'elle a choisi de raconter fait ressurgir mon passé. Cette femme à qui tout réussit, belle et souriante sur les photos, est passée il y a deux ans à côté d'un drame. Alors qu'elle roulait, en VVT, sur son trajet habituel, elle a eu la peur de sa vie à cause d'une mauvaise rencontre. Le temps de réaliser ce qui lui arrivait et son agresseur était déjà reparti. Elle s'en est sortie par miracle.

Et là, tout se mélange dans ma tête. L'agression, la silhouette de cette femme de dos, la photo du dépliant *La Provençale*, l'article... Et si ces deux femmes n'étaient en réalité qu'une seule et même personne ?

À Paris, la passerelle arrimée, je débarque de l'avion et suis les longs couloirs, alternant parfois avec des escalators. Concentrée sur mon trajet retour jusqu'à la maison, je tire ma valise cabine d'une main. De l'autre, je jette un œil à mes messages sur mon téléphone portable. Un instant, je manque de m'étaler sur une personne âgée qui n'a commis d'autre erreur que celle de ne pas avancer sur l'escalator prévu à cet effet, mais je me ressaisis au dernier moment. De temps en temps, je lève les yeux pour m'assurer que je suis sur le bon chemin et croise les regards de voyageurs allant dans l'autre sens. Un aéroport est une fourmilière dans laquelle certains arrivent quand d'autres partent et nombreux sont ceux qui y travaillent. En un sens, les hommes ressemblent à ces travailleuses que sont les fourmis.

Toujours perturbée par la lecture du portrait de Clémence Giraud, j'ai l'intime conviction que son agression a un rapport avec celle à laquelle j'ai assisté il y a deux ans. Toute raison gardée, je ne peux m'empêcher de chercher des similitudes, des indices qui tendraient à me prouver que son histoire et la mienne sont liées. Dans le même temps, je réalise combien cette situation est improbable. Comment pourrait-il en être ainsi ? Et pourtant, au fond de moi, je sens qu'il faut que je creuse, que j'en sache davantage.

Déjà en train de réfléchir à ce qui m'attend de retour à la boutique, j'aperçois soudain Mila au loin. C'est incroyable quand même, à peine arrivée je tombe sur une amie ! Qui a l'air de partir en sens inverse. J'ai beau me rafraîchir la mémoire, je n'ai aucun souvenir d'un projet de voyage de Mila qui d'ailleurs ne quitte presque jamais Paris de peur de rater des concerts... Mais alors où va-t-elle ? A-t-elle prévu de partir en dernière minute ? Toute seule ?

M'approchant, je l'interpelle :

— Ohé, Mila !

Pas de réaction de l'intéressée. Forcément, avec ces couloirs vitrés, il est difficile de se faire entendre de l'autre côté. Je lance, un peu plus fort :

— Mila ! Hey, tu m'entends ?

Pourtant persuadée d'avoir reconnu mon amie, je la vois se retourner l'air de chercher quelqu'un, et puis s'échapper d'un bon pas vers une porte d'embarquement à laquelle je n'ai pas accès. Dommage, j'aurais bien aimé savoir où elle partait comme ça, les cheveux relevés en un chignon flou, avec son jean gris skinny et son top noir. Contrairement à

sa nonchalance habituelle, elle avait l'air de savoir où elle allait. Inconsciemment, cette impression de mirage me perturbe. Très vite, la raison reprend le dessus et je me réjouis que mon amie prenne l'avion. Reste à élucider vers quelle destination, ce que je ne manquerai pas de lui demander lorsque je l'appellerai depuis le taxi.

« Salut Mila, c'est Clo. Ada est encore à Shanghai, mais moi je suis rentrée par l'avion de 16 heures. Je voulais prendre de tes nouvelles avant que tu partes. Tu me rappelles ? Bisous. »

Une heure plus tard, alors que je suis en train de défaire ma valise, je reçois un appel mais, entre le linge qui traîne par terre en attendant d'être mis dans la machine à laver, les sacs de prospectus et mon bazar personnel, je n'arrive pas à décrocher à temps. J'écoute donc le message qu'a laissé Mila :

« Salut Clo. Alors, ça y est, t'es rentrée de voyage ? Pas trop long le vol passé à ne rien faire ? Bon, comme tu as l'air au courant, tu viens ce soir ? Rendez-vous à vingt et une heures au bistrot d'à côté, métro Oberkampf, pour avoir le temps de manger un morceau avant le concert, OK ? Allez, bisous. »

Je ne saurais dire si c'est le décalage horaire ou si c'est ma mémoire qui me joue des tours mais une chose est sûre, je ne comprends rien à ce qu'a dit Mila. Comment peut-elle jouer en concert ce soir à Paris alors qu'elle était à l'aéroport en début d'après-midi ?

Lorsque Maxime et les enfants rentrent de l'école, nous prenons le temps de nous retrouver, de nous raconter notre semaine, puis je relate mon voyage à Max. Un instant, j'hésite à mentionner l'article paru dans le magazine, mais dans la seconde qui suit, je juge plus honnête de lui faire part de mes doutes, au risque de passer pour une illuminée qui voit des signes du destin partout.

Je lui montre l'article et, pendant qu'il le lit, j'essaie de remettre la main sur la brochure de la boutique provençale, pour comparer les photos. Mais rien n'y fait, ce prospectus a dû passer à la poubelle. Peu importe, nous cherchons d'autres photos sur Internet. Peu de résultats mais tout de même assez pour nous faire une idée plus précise du personnage. Jamais une ligne n'a été écrite sur l'incident. Jusqu'à cet article paru aujourd'hui. Pour une confidence, c'en est une ! Décidément, elle est très forte, cette journaliste. En tout cas, c'est une piste à creuser. Il faut que je le dise à Ada, Jess et Mila.

Repensant alors à Mila, j'en viens à cette vision que j'ai eue d'elle à l'aéroport, mais surtout à son étrange message.

— Tu étais au courant qu'elle nous attendait pour un concert ce soir ?

— Mais pas du tout, Clo. Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que sur son message ça avait l'air évident. Elle ne m'a pas demandé si je venais, elle m'a carrément donné rendez-vous.

— OK, et alors, ça te ferait plaisir d'y aller ?

Plutôt lasse, j'échoue sur le bord du lit pendant que Maxime m'aide à finir de ranger mes affaires.

— Oui et non. À vrai dire, en rentrant, je n'avais qu'une envie c'était de passer une bonne soirée avec toi et me coucher tôt, mais maintenant il y a quelque chose qui m'intrigue dans cette histoire avec Mila.

— Eh bien alors, vas-y, madame Pervenche, va mener l'enquête.

— Te moque pas de moi...

— Non, pas du tout, loin de moi cette idée !

— Avoue que c'est étrange, quand même... Je la vois à 16 heures à l'aéroport qui va embarquer et elle m'appelle ensuite comme si de rien n'était pour me donner rendez-vous dans un bistrot parisien le soir même. Il y a quelque chose qui cloche.

— Il y a aussi peut-être une explication toute simple. Pas la peine d'imaginer n'importe quoi.

Toujours aussi pragmatique, Maxime ne réussit pas pour autant à m'ôter cette tracasserie de ma tête.

C'est donc prête à éclaircir toute cette affaire que je rejoins Mila le soir même.

Vêtue de sa marinière fétiche, mon amie est attablée au fond de la salle. Elle qui est en pleine lumière sur scène préfère à la ville rester dans l'ombre. Nous nous embrassons, je m'assois, raconte mon périple, Mila sa semaine à jongler entre ses différents petits boulots et répétitions et la conversation aurait pu continuer ainsi. Sauf que Mila ne faisant pas mention de la scène de l'aéroport, je l'aborde de front.

— Mila, je t'ai vue à l'aéroport cet après-midi.

— Quoi ?

— Cet après-midi, en débarquant de mon avion, je t'ai vue dans le couloir menant aux salles d'embarquement. Un instant, j'ai même cru que tu étais venue me chercher.

— Mais non, t'as dû te tromper, c'était pas moi.

— T'étais pas à l'aéroport ?

— Ben non, je te dis. Je travaillais.

Perplexe, ne décelant aucune fièvre dans la voix de Mila, je poursuis tout de même mon interrogatoire :

— Tu travailles où en ce moment ?

Un peu honteuse de ne pas réussir à vivre de sa musique, Mila répond qu'elle a pris, en plus d'être serveuse, un job à temps partiel dans une boutique de fringues.

— J'étais pourtant persuadée que c'était toi.

Mila n'a jamais été très bavarde mais là, je sens bien que quelque chose m'échappe, alors j'insiste :

— T'es sûre que tu étais à la boutique ?

— Mais oui ! Tu insinues que je te mens, là ? lâche Mila.

Si mentir pour faire une surprise est appréciable, après ce que j'ai

vécu et ce que j'ai tu à mes amies, toute allusion au mensonge nous place en terrain glissant.

— Pardon, je retire ce que j'ai dit. Mais je ne comprends pas ton entêtement, Clo.

— Écoute, je t'assure que la personne que j'ai vue te ressemblait comme deux gouttes d'eau... Tu crois que je suis parano ?

— N'exagère pas, Clo... On a tous des sosies, tu sais, conclut Mila d'un ton moqueur.

— Tu as peut-être raison...

— Sur ce, mange un morceau avant que Jess nous rejoigne parce que, la connaissant, elle va se ruer sur ton assiette.

Quand Mila se lève pour aller se préparer, je réalise que j'ai complètement oublié de lui parler de l'article...

Arrivée bien en avance aux bains municipaux, j'ai le temps de prendre une boisson chaude histoire de me réchauffer avant de plonger dans l'eau.

Il y a cinq objets sur la table devant moi. Comme au bon vieux temps, je visualise la photo d'art que j'aurais pu faire de cet instantané de vie. Un cappuccino avec de la mousse de lait formant un cœur dans un tourbillon. Un sucrier blanc, au design épuré – même si je ne prends jamais de sucre. Un verre d'eau avec deux pailles – allez savoir pourquoi. Un photophore transparent qui illumine la table en bois brut. Et un carnet de poche, simple et classique. Couverture cartonnée, violette. Doté d'une fermeture à élastique avec signet. Des pages couleur crème, lignées à l'américaine. Un carnet encore vierge que je me réjouis de remplir au fil de mes journées. Une nouvelle habitude que j'ai prise depuis que nous avons amorcé un nouveau départ.

Aujourd'hui, plus de deux ans après l'agression, je ne suis plus que d'un œil ce qu'est devenu Clollidays. Déjà parce que mon blog n'existe plus, le *Guide du Globe-trotter* se l'est tellement bien approprié qu'il fait désormais partie intégrante de leur tout nouveau site web que je me surprends à consulter pour dénicher des idées d'escapades ; Marc-Antoine Ruitare est d'ailleurs un chic type avec qui je suis restée en contact et il continue à m'inviter à des événements festifs. Ensuite, parce que notre boutique à faire tourner me prend tellement de temps et d'énergie que j'en viens même à me demander comment j'arrivais avant à tenir un blog en plus de mon job.

Lorsqu'on est, comme moi, d'un naturel optimiste, on a tendance à penser que les épreuves de la vie sont nécessaires pour avancer. Paradoxalement, si aujourd'hui j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour témoigner de l'agression et tenter de retrouver le coupable ou la

victime, je ne suis pas totalement tranquille. Mes amies ont beau me rappeler qu'on ne saura peut-être jamais toute la vérité, je suis convaincue que ça n'est qu'une question de temps. Encore plus depuis la découverte de Clémence Giraud. Qui sait ?... Patience est mère de vertu. Alors, je fais de mon mieux pour être vertueuse en commençant par être plus présente pour ma famille et mes amies.

Sur le chemin qui nous mène aux vestiaires, je raconte à Ada, Jess et Mila mes plus récentes découvertes. Le retour en avion, le portrait de Clémence Giraud et cette sensation qui, comme un pressentiment, ne me quitte plus depuis : la cycliste que j'ai vu se faire agresser est forcément la nouvelle directrice générale de *La Provençale*.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ? me questionne Jess. Après tout, elle n'a donné ni le lieu ni le jour de son agression.

Aujourd'hui, nous nous retrouvons pour tester une séance d'aquabike. Depuis six mois au moins, Jess nous tanne pour nous inscrire à un cours qui a lieu tous les jeudis. Pédaler dans l'eau serait à ses yeux une activité bénéfique tant pour le corps que pour l'esprit car, si on brûle des calories, on se vide aussi la tête.

— Comme quand on court, finalement, a fait remarquer Mila.

— Oui, mais de façon moins violente pour nos articulations, a enchéri Jess, très sûre d'elle.

Aujourd'hui, impossible d'y couper. La piscine organise une séance test pour inciter les plus courageux à s'inscrire. Chacune a ressorti un vieux maillot de bain une pièce (non mais quelle horreur, ce look !), patauge dans les immondices collées au sol mouillé (bravo l'hygiène, tu m'étonnes qu'on attrape des verrues) et tente de faire rentrer toutes ses affaires dans le casier (les ingénieurs qui ont conçu cette piscine devaient être des hommes, car si cela avait été des femmes, elles les auraient forcément faits plus grands !).

— Je ne sais pas comment l'expliquer, mais je le sens.

— En même temps, ce serait un peu gros que ce soit elle, non ? enchaîne Mila. Enfin, je veux dire, des femmes qui font du VTT dans cette forêt, il doit y en avoir un paquet.

— Oui, t'as peut-être raison. Vous me faites douter maintenant...

— Allez, on se grouille parce que sinon le cours va démarrer sans nous, dit Jess.

— Ce serait dommage... raille Mila.

Nous allons prendre nos douches, dans un courant d'air froid bien entendu.

— Comment tu as dit qu'elle s'appelait, déjà ? demande Ada.

— Clémence Giraud.

— Tu l'écris comment, Giraud ?

— G-I-R-A-U-D. Pourquoi tu me demandes ça, tu la connais ?

— Non, pas du tout, mais si je ne me trompe pas, c'est elle qui sera

l'invitée de notre prochain dîner qui a lieu la semaine prochaine.

— Tu plaisantes ?

— Non. J'ai reçu le programme des trois prochaines dates, c'est juste que je ne me souviens plus si c'est la prochaine ou celle d'après. En tout cas, c'est sûr, elle fait partie de l'une des trois. J'ai ton invitation dans mon sac.

— Attends, va voir, Ada, s'il te plaît. J'ai besoin de savoir, tu comprends ?

— Clo, ça peut bien attendre la fin du cours. Détends-toi, le nom de l'invitée ne va pas changer pendant les quarante-cinq minutes de cours... me charrie Jess.

Nous nous dirigeons vers le bassin. Là, un maître-nageur en maillot de bain moulant nous attend avec sa liste et son crayon. Ayant donné son nom, chacune enfourche un des vélos que Jim, prévenant avec ses fidèles, a gentiment préparés à notre attention.

À peine a-t-elle mis un orteil dans l'eau qu'Ada se contracte. Mila, pour régler la selle, doit plonger son bras gauche dans l'eau et là, elle grimace.

— Arrêtez de faire les chochottes, les filles, c'est vrai qu'elle est pas chaude mais vous verrez, c'est bon pour nous rafraîchir pendant l'effort parce que c'est physique quand même ! se moque Jess.

— Ah oui, t'as déjà transpiré dans l'eau, toi ? grogne Mila.

Moi qui me suis volontairement mise à l'arrière, je me fais reprendre avant même de commencer. Si je ne suis pas assez immergée, je ne produirai pas assez d'efforts, alors Jim me propose de prendre le dernier vélo encore disponible : celui juste devant lui, en plein centre ! Qui fait la maligne... c'est bien connu. Finalement, je trouve un bon compromis en avançant mon vélo de quelques mètres. Ainsi, j'ai la voie libre pour discuter avec mes copines.

Mon fol espoir est vite mis aux oubliettes quand la musique s'enclenche car elle est complètement abrutissante ! Lorsque nous commençons à pédaler, Jim nous explique le principe des vitesses :

— 1 : à l'aise, tranquille, comme si vous vous baladiez parmi les champs de colza en rêvassant, 2 : vous accélérez car vous n'avez pas vu l'heure et vous allez finir par être en retard chez belle-maman, 3 : un chien vous poursuit, vous avez peur des chiens, vous pédalez à fond pour tenter de le semer.

Je jette un œil à mes copines qui sourient elles aussi. En bonne élève, j'essaie de suivre la cadence mais, de mon poste d'observation, avant tout, je m'amuse car, tout concentré qu'il est sur son cours, Jim n'est pas désagréable à regarder. Je comprends mieux pourquoi Jess voulait tant nous inscrire à ce cours d'aquabike ! C'est un vrai plaisir pour les yeux : des muscles saillants, des abdominaux en forme de tablettes de chocolat et un sourire ravageur. Si le sport est unisexe, il faut bien

reconnaître que certains sports sont réservés à la gent féminine. Ici, par exemple, pourquoi n'y a-t-il aucun homme ? Ils nagent bien pourtant. Et si Jim était remplacé par Jenny, une jolie sportive aux formes bien prononcées, aussi pétillante qu'il est charmeur, cela inciterait-il les messieurs à venir dandiner des fesses ? Qui sait ?

En attendant, je me concentre sur les accélérations qui commencent à me piquer les cuisses. Pour un peu, je risquerais d'être tétanisée ! Mais je ne veux pas perdre la face. Je jette un œil aux filles et m'aperçois qu'elles sont dans le même état : à la fois hypnotisées par les beaux yeux (ou les pectoraux !) de Jim et en train d'en baver pour réaliser parfaitement les exercices. D'autant que si nous faisons royalement baisser la moyenne d'âge, les mamies, en fidèles habituées, n'ont aucun mal à enchaîner les mouvements. Contrairement à nous, elles ne serrent pas les dents lorsque Jim leur fait travailler les bras en hauteur pendant cinq minutes (qui en paraissent trente !).

— Jess, il y a plusieurs niveaux de cours selon la difficulté ? Non, parce que là franchement c'est trop facile, dis-je d'un air taquin.

— Mytho ! me répondent les filles en chœur.

Au bout d'une demi-heure de pédalage intensif, je suis à bout. Pour être franche, je sature. D'autant que maintenant que nous avons bien travaillé les bras et les jambes, Jim est passé aux abdominaux et c'est une vraie souffrance de lever les jambes en position allongée et sortir les orteils de l'eau. Quelle position inconfortable ! Quelle idée de vouloir faire plaisir à Jess... Ada n'est pas loin de penser la même chose, même si, avec son corps longiligne et ses bras musclés, forcément, elle s'en sort mieux que moi. Finalement, nous reconnaissons que l'eau du bassin est rafraîchissante à souhait.

Avant de finir en pleine apoplexie, nous remontons sur la selle et entamons une dernière série à cadence élevée : quarante-cinq secondes à plein régime alterné avec quinze secondes de récupération et ce, sept fois de suite. Je me conditionne pour cette dernière ligne droite. Pour ne pas flancher, je me focalise sur mes pieds aux ongles manucurés et compte le nombre de tours de barillet effectués. Faire le vide, ne pas réfléchir, tout lâcher pendant quelques minutes. Je suis très douée pour ça. Même si du coup, à force de m'obliger à ne penser à rien, mon esprit s'emballe et me reviennent alors en tête toutes les questions au sujet de Clémence Giraud.

Perdue dans mes pensées, je commence à douter de mon raisonnement lorsque le ton vindicatif de Jim s'adresse à quelqu'un apparemment situé derrière moi :

— Monsieur, veuillez vous asseoir ailleurs, s'il vous plaît. Le bassin est réservé aux cours et vous n'en faites pas partie.

Surprises, nous nous retournons et remarquons un homme tranquillement assis sur une chaise en plastique en train de nous regarder avec une vue directe sur le ballet de nos fesses ! Outrées, nous trouvons que certains ne manquent vraiment pas de culot...

En sortant de la piscine, Ada fouille dans son téléphone pour me faire suivre l'invitation à la soirée *Femmes en action* ! de la semaine prochaine. Comme d'habitude, elle a vu juste. Notre invitée d'honneur pour le prochain dîner est : Clémence Giraud.

À journée spéciale, horaires spéciaux. J'ai fermé la boutique plus tôt aujourd'hui. Je comptais proposer à Ada de passer à la maison à l'improviste ce soir mais elle est partie cinq minutes avant moi car sa voisine l'a appelée en panique : sa baignoire s'écoule bizarrement et, d'après ce qu'elle entend, c'est dans l'appartement du dessous, celui d'Ada donc, que l'eau s'évacuerait. Malheur... Ada qui déteste les problèmes domestiques en plus !

Pas de nouvelles de Mila que j'ai donc appelée en sortant mais je suis tombée sur sa boîte vocale. Quelques minutes après, je reçois un message de sa part me disant qu'elle est de concert ce soir et qu'elle me rappellera demain, quand elle aura plus de temps. OK...

Étonnée de ne pas avoir non plus reçu de nouvelles de Jess, je lui envoie un petit message lui proposant de se joindre à nous pour dîner, mais elle me répond qu'elle est coincée en réunion de parents d'élèves.

Un instant, ça me chagrine de voir que je ne peux pas compter sur mes amies le jour de mon anniversaire. OK, j'aurais pu m'y prendre plus tôt, mais je pensais qu'on se serait vues au déjeuner ou, comme nous sommes un jour de semaine, au moins qu'elles auraient eu une gentille attention pour moi. Pour moi, toujours pour moi. Serais-je devenue légèrement égocentrique ? Non, parce que, moi, je suis la première à leur concocter des surprises pour leur anniversaire. Je rumine intérieurement.

Sur le chemin retour vers la maison, je me demande ce que Maxime a bien pu me préparer pour ce soir. Dîner spécial à cinq à la maison ? Dîner romantique en tête-à-tête ? Non, ça n'est pas son style. Dîner au restaurant en famille ? Je pencherais plutôt là-dessus car son portefeuille clients a tellement gonflé qu'il jongle lui aussi avec les rendez-vous et les enfants qui, heureusement, en grandissant, gagnent en autonomie. Son bébé reste Théo qu'il couve avec toute la douceur d'un père qui ne voudrait pas laisser grandir son petit dernier. Théo mène toujours la grande vie en dessins même s'il n'est encore jamais arrivé jusqu'en librairie. Peu importe, l'espoir fait vivre.

Plongée dans mes pensées, ne pensant qu'à ma prochaine rencontre avec Clémence Giraud, sans avoir pu en apprendre plus sur elle ni sur l'événement, je mets ma clé dans la serrure et lance mon traditionnel « Hello ! » en entrant. Pas de réponse. J'enlève mon manteau, mes chaussures, je pose mon sac à main dans l'entrée et je me dirige vers le salon.

Au moment où j'ouvre la porte, prête à râler parce qu'on n'y voit rien dans cette maison, je cherche à tâtons l'interrupteur, j'allume les lumières qui révèlent comme par magie ma famille et mes amis ! Et, comme ils ont voulu faire les choses bien, ils sont même auréolés d'une banderole « joyeux anniversaire ». Exactement comme dans les films américains, j'adore !

— Surpriiiiiiiiise ! clament-ils en chœur.

Un peu bête, je l'avoue, d'avoir pensé qu'ils m'avaient oubliée, je les remercie chaleureusement, un par un en prenant le temps pour chacun. Ainsi, Ada n'a pas plus d'eau dans son salon que moi, Mila n'est pas en concert et Jess n'a pas de réunion... Que c'est bon de se sentir entourée !

Nous profitons d'une soirée toute simple. Maxime a prévu un apéro dinatoire, il a demandé à tous d'apporter un petit quelque chose et nous picorons des amuse-gueules tout en discutant. Ce soir, c'est la fête !

Délaissant mon rôle de maîtresse de maison, je me laisse aller. Je me jette sur la petite place qu'il reste sur le canapé, en jouant des fesses pour creuser mon trou, au grand dam de Benoît qui déteste être serré, et puis je me goinfre de ce qu'il y a de bon à manger sur la table. J'ai tellement mangé de mini croque-monsieurs que j'en ai les doigts tout luisants de gras. Je m'amuse comme une gamine. Une enfant gâtée qui a tout son petit monde autour d'elle et qui a décidé d'être la reine de la soirée.

À cet instant, me vient l'idée subite de mettre de la musique car il n'y a rien de meilleur que de se lâcher en dansant et en chantant.

— Tu vas quand même pas nous faire le coup du karaoké, Clo ? demande Ada, légèrement angoissée.

— Mais si, carrément ! C'est mon anniversaire quand même, c'est moi qui décide, non ?

— Non, non, non, non, enchaîne Jess. On n'a pas besoin de karaoké, on les connaît par cœur, les chansons qu'on aime.

Ainsi s'enchaînent les meilleurs tubes des années quatre-vingt et, plus la soirée avance, plus nous chantons fort pour finir en apothéose lorsque Max arrive avec le gâteau.

— Y'a pas à dire, une soirée surprise entre amis, y'a qu'ça d'vrai ! dis-je en le pensant sincèrement.

— Profite, ma belle, me répond Ada. Tu peux encore te réjouir de prendre un an de plus puisque tu n'as pas encore passé la quarantaine...

— Méchante !... Toi non plus, je te signale, même si tu seras la première d'entre nous, je réponds pour la taquiner.

— M'en parle pas...

— Ah oui, c'est affreux de prendre un an de plus, renchérit Roxane.

Non mais sérieux, t'es née en 1900 et quelques, t'es vieille quand même, marraine.

— Je te remercie, Rox. Toujours les mots pour plaire, gamine...

— On n'est pas là pour te remonter le moral en même temps, confirme Jess. Max nous a dit qu'il y aurait à manger et à boire, alors on s'est dit qu'on passerait, un point c'est tout.

— Oh les pique-assiettes ! s'esclaffe Max. Non mais je rêve, vous êtes tous des opportunistes, en fait.

— Opportunistes, opportunistes, on a bon dos, conteste Mila timidement. Tiens, et si on passait aux cadeaux ?

Qui dit anniversaire dit cadeaux, oui, forcément. Autant j'aime en choisir pour les autres, autant je suis toujours un peu gênée d'en recevoir. N'étant jamais très expressive à l'ouverture d'un cadeau, j'ai toujours peur de ne pas avoir la réaction attendue et de blesser la personne qui me l'a offert. Néanmoins, je suis curieuse, qu'ont-ils bien pu me concocter ?

Trois paquets sont posés devant moi. Avant de les ouvrir, j'observe mes amis dont les yeux brillent d'impatience.

En ouvrant le premier cadeau, je découvre un pot à épices. Lorsque j'ouvre le couvercle, se dégagent avec force des senteurs orientales entêtantes. Sur l'étiquette, il est écrit « ras-el-ranout », un mélange d'épices typiquement marocaines.

— Toi qui aimes cuisiner, dit Mila, j'ai pensé que ça te ferait plaisir. Et attention, ce sont des vraies ! En provenance directe du Maroc.

Étonnée, je lui demande quand est-ce qu'elle est allée au Maroc pour la dernière fois. C'est vrai que j'adore rehausser mes plats avec des épices, mais je remarque que Mila a un petit sourire gêné...

Ada me tend un nouveau paquet à ouvrir.

— Waouh, une crème de jour à base d'huile d'argan.

— Et pas n'importe laquelle ! précise Ada. Cette huile a d'innombrables bienfaits. Tu verras, c'est tellement agréable, tu vas avoir la peau toute douce.

— Comme si je ne l'avais pas déjà, dis-je, ce qui fait rire tout le monde. Eh bien super... merci.

Je n'ai jamais été très attentive au type de crème que j'achète même si je fais attention à bien m'hydrater la peau, alors je veux bien tester celle-ci.

Le troisième cadeau m'est donné par Jess. De taille moyenne, il est plat et mou. Venant de sa part, je m'attends à tout.

— Des babouches !

— En cuir, s'il te plaît ! précise Jess. Toi qui as toujours froid aux pieds, avec des babouches, t'es tranquille. Tu savais d'ailleurs que *babouche* voulait dire *escargot* ? Ben oui, comme si ton pied rentrait dans sa coquille.

— Ah oui, eh ben, j'aurais au moins appris un truc.

Quelque chose ne tourne pas rond. Les cadeaux sont ouverts et pourtant l'excitation est toujours palpable.

— Eh bien... merci à tous. Je suis très touchée. On peut dire que mes cadeaux sont originaux cette année !

J'entame un tour de baisers pour les remercier mais j'aperçois une lueur de malice dans les yeux de Maxime. Au moment où je m'attends à ce qu'il ouvre une bouteille de champagne, mon mari tire une enveloppe du tas de papiers déchirés.

— Et mon cadeau alors, tu ne l'ouvres pas ?

J'essaie de deviner ce qu'il y a dedans avant même de décacheter l'enveloppe blanc nacré sur laquelle il a juste écrit mon prénom. *Chloé*. Tout en finesse et en simplicité, jamais en majuscules – il déteste les majuscules.

Finalement, sans retenue, je déchire l'enveloppe, et j'en sors un carton dans les mêmes tons.

Chloé,

Maintenant que tu as ouvert les cadeaux des filles, tu peux nous le dire que tu les trouves bizarres... Avoue ? Je te connais bien !

En fait non, ils n'ont rien de bizarres. Ils sont juste en rapport avec le cadeau que tu tiens entre tes mains. Toutes ces saveurs du Maroc, tu vas pouvoir les humer en vrai, car notre cadeau, aux filles et à moi, pour toi, notre femme et amie adorée, c'est un week-end au Maroc entre filles !

Voilà trop longtemps que vous n'avez pas profité d'un week-end toutes les quatre. Il était grand temps de rattraper le temps perdu.

Prépare tes valises, sweetheart, car le 29 janvier prochain, tu t'envoies pour Marrakech !

Touchée, je lève les yeux vers Max qui me confirme d'un regard que tout ceci est bien réel. J'ai l'impression d'être dans un rêve, mais les cris de joie des filles me ramènent à la réalité. L'excitation est à son comble. Ada, Jess et Mila me listent tout ce qu'elles ont déjà prévu de faire tandis qu'au fond de moi, je réalise que j'ai beaucoup de chance. Des amies sur qui compter et un mari au top. Il ne faudrait pas que trop de bonheur arrive d'un coup car j'aurais tendance à culpabiliser...

— Tu peux dire merci à Mila, Clo, car c'est elle qui a géré tous ces cadeaux typiques.

— Me dis pas que t'es allée au Maroc exprès pour les acheter ? dis-je en plaisantant.

Très sérieuse, Mila répond en souriant :

— Au Maroc non. Mais à l'aéroport... oui.

Et là, je comprends. Tout s'éclaire. La petite cachottière...

— C'était donc bien toi que j'ai vue le jour où je suis rentrée d'Asie ?

— Exactement...

— Non mais je rêve, t'as démenti mordicus, tu m'as dit que j'avais halluciné alors qu'en fait c'était bien toi ? !

— Oui, Clo, mais que veux-tu que je te dise ? J'allais récupérer les cadeaux qu'une de tes copines hôtesse avait rapportés tout spécialement pour ton anniversaire. Je n'allais pas gâcher la surprise en te disant ce que je faisais là...

— Oui, c'est clair. Mais alors là, bravo ! Encore une surprise ! J'en reviens pas. Tu m'as bien eue !

— On t'a tous bien eue, Clo.

Que Mila, pourtant si transparente d'habitude, ait réussi à tenir un mensonge comme celui-ci m'étonne au plus haut point. Comme quoi, on a tous une part de secret en nous. Mais aujourd'hui, c'est pour une bonne cause.

— À ce propos, comme il n'y a plus de secrets entre nous, avec Marco, on voulait vous dire qu'on va emménager ensemble !

Mila a donc pris sa décision. Se refusant à entrer dans des calculs interminables sur ce qui est bien ou non pour elle, elle a seulement décidé de faire ce qu'elle avait envie : entamer une nouvelle vie à deux avec Marco qui est gentil, attentionné, amoureux (et musicien bien sûr !). C'est une grande première mais, étonnamment, ça tombe sous le sens. Reste à trouver leur nouveau nid douillet.

Épilogue

Au moment où les lumières de la salle s'éteignent, que la scène est plongée dans le noir, que le silence se fait, c'est toujours la même excitation que je ressens : cette sensation d'être à ma place.

Ce soir, avec Clo et Jess, nous assistons à un concert, et pas n'importe lequel. Celui qui est à marquer d'une pierre blanche pour Mila qui, pour la première fois, joue en première partie du concert d'un chanteur renommé. Comme elle, nous sommes tiraillées entre l'ivresse du moment important et le trac de se produire sur une grande scène devant une salle comble.

— Salut, je m'appelle Mila, c'est la première fois que je joue devant autant de monde. Alors je vais essayer de faire de mon mieux, mais si vous remarquez des petites erreurs, soyez indulgents, ne dites rien à votre voisin.

Le public rit de cette introduction assez inattendue. Puis Mila entame son premier morceau. Dès les premières notes, la sonorité de la guitare acoustique associée à sa voix rocailleuse me rappellent notre rencontre et, dans la salle, la magie opère. Les spectateurs, à l'exception de nous trois, ne sont pas venus pour elle, et pourtant, en quelques secondes, cette inconnue s'approprie l'espace. Seule avec sa guitare, elle occupe la scène, sa mélancolie et sa douceur emplissent les lieux d'une mélodie qui apaise les cœurs.

Tout à sa tranquillité retrouvée, je sens Chloé à ma gauche qui s'enfonce confortablement dans son siège, se détend et laisse son esprit vagabonder. La musique a toujours eu cet effet sur Clo, celui de libérer ses pensées. D'autant qu'aujourd'hui sa conscience ne la torture plus, son bien-être n'est pas feint et, pour la première fois depuis longtemps, aucune ombre n'entache son plaisir d'être assise ici ce soir parmi nous.

Comment ce petit miracle a-t-il pu arriver ? Quand je repense à la somme de petites choses qui ont fait que nous sommes allées à cette soirée hier, je frémis, tout en me félicitant d'avoir suivi mon instinct.

Évidemment, hier soir, entre l'excitation extrême de rencontrer Clémence Giraud et sa volonté d'éclaircir toute l'affaire tout en ayant très peur d'être déçue, Clo pensait se désister.

C'était sans compter sur mon esprit de persuasion et j'ai réussi à l'y traîner, même à contrecœur, avec un argument de choc : non

seulement elle allait peut-être découvrir le fin mot de l'histoire, mais en plus notre déco serait mise à l'honneur avec des centres de table spécialement préparés pour la soirée, une occasion unique de faire connaître notre boutique.

Bien installées à une table ronde avec quatre autres femmes avec qui nous avons déjà sympathisé, Chloé, en jean slim et blouson en cuir, et moi, en petite robe pull en coton léger surlignée d'une grosse ceinture, sommes tout ouïe.

— Mesdames, débute la présidente, je vous remercie de votre présence et de votre fidélité pour cette soirée exceptionnelle en compagnie de notre invitée de marque. Je vous présente Clémence Giraud. Pour celles qui ne la connaissent pas, Clémence a repris, en début d'année, la tête de l'entreprise paternelle, *La Provençale*. La boutique historique est située au cœur des Alpilles et, depuis quelques années, Internet leur a permis de développer leur activité. Ce mois-ci, pour fêter le quarantième anniversaire de la marque, *La Provençale* ouvre sa toute première boutique en plein cœur de Paris. Clémence va rejoindre notre association et je la remercie chaleureusement d'être parmi nous.

Après des applaudissements de courtoisie, Clémence Giraud monte sur scène et prend la parole.

— Mesdames, c'est moi qui vous remercie de m'accueillir ce soir. Je suis très honorée de vous rencontrer et de vous présenter l'entreprise qu'a créée mon père il y a quarante ans. Né dans cette région où les olives sont comparées à des diamants verts, dans les années soixante-dix, il a eu l'idée de créer les premières conserves et produits appertisés d'olives et de légumes. La marque *La Provençale* était née. Depuis, avec mes frères, nos producteurs locaux et près de quarante salariés, nous n'avons cessé de développer une gamme de recettes commercialisées, d'abord dans notre boutique familiale, puis en épicerie fine et depuis quelques années en ligne, rendant ainsi nos produits accessibles à tous. Aujourd'hui, grâce à une nouvelle usine, nous vendons dans toute la France et même dans le monde entier. Il était donc plus qu'indispensable pour nous d'ouvrir une boutique dans un emplacement de choix : Paris ! L'inauguration aura lieu la semaine prochaine. Bien entendu, vous y êtes toutes conviées.

En quelques minutes, Clémence Giraud a réussi à capter l'attention de toutes les femmes présentes dans la salle. Elle en profite alors pour revenir sur son parcours personnel. Après des études dans le prestigieux Institut d'études politiques de Lyon, elle a immédiatement intégré l'entreprise familiale. Son père ne voulant pas faire de favoritisme, son seul piston a été de ne pas passer d'entretien d'embauche. Elle a démarré acheteuse, puis a gravi les échelons un à un pour, en début d'année, reprendre la tête de l'entreprise avec un objectif clair : celui

de continuer à la développer dans une démarche durable...

Je vois bien que Chloé est très concentrée sur les paroles de Clémence Giraud. Il faut dire que cette femme est épatante. Elle a un charisme naturel et une voix qui porte juste assez pour subjuguier l'assemblée. Au moment où je me dis qu'elle a aussi un charme fou, je remarque que son ton est en train de changer. L'assurance que j'admire il y a quelques minutes à peine est en train de faillir. Sa posture, bien droite jusqu'à présent, commence à flancher. Ses mains se mettent à trembler, de façon presque imperceptible, mais je l'ai remarqué. Chloé aussi.

Redoublant d'attention, nous nous apercevons que Clémence Giraud n'est plus en représentation, sa voix a changé pour prendre un tour plus confidentiel.

— Si ma réussite professionnelle est somme toute remarquable, je voulais vous faire part d'un événement plus personnel que personne ne connaît. Dans la vie, en dehors de mon métier, j'ai une passion : le VTT. J'ai toujours adoré faire du vélo tout-terrain. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige – même si dans le Sud c'est rare, je vous l'accorde –, je roule jusqu'à en perdre haleine, surmontant chaque obstacle avec force. Comme une drogue, j'en ai besoin pour évacuer mon stress et j'aime cette sensation de plénitude qui s'empare de moi lorsque j'ai terminé mon *ride*.

Après une courte pause, le temps de bien peser ses mots, elle reprend :

— Il y a un peu plus de deux ans, alors que j'étais sortie seule, comme cela m'arrive très souvent, j'ai manqué de vigilance. Perdue dans mes pensées, je n'ai pas vu venir le danger. Je roulais sur un chemin escarpé et j'ai dû poser un pied à terre quand un homme a surgi de nulle part, m'a fait trébucher, et après plus rien. Le trou noir. En un instant mon corps m'a lâchée, j'ai purement et simplement perdu connaissance. Je n'ai plus aucun souvenir de ce qui s'est passé, si ce n'est celui de m'être réveillée au milieu des sous-bois.

À ces mots, je me tourne vers Clo, et dans son regard, je vois tout le passé qui ressurgit. Même si elle s'y attendait, elle semble complètement déboussolée par ce qui est en train de se produire...

Clémence Giraud poursuit son discours, racontant qu'avant même d'essayer de se relever, elle a vu qu'elle était sale, balafrée, toute courbaturée. Du sang, provenant d'une blessure à la tête, coulait de sa joue sur son avant-bras, son tee-shirt était déchiré, son téléphone était à terre, son téléphone encore intact à l'intérieur comme si elle avait juste glissé. On ne l'avait donc pas agressée pour la voler mais pour lui faire du mal. Un détail avait attiré son attention : elle n'avait plus qu'une chaussure. Où était donc passée l'autre ?

En se remettant sur ses jambes, flageolante, Clémence a cherché à reconstituer le fil des événements. À la vue de sa cheville enflée, elle s'est souvenue qu'on l'avait bousculée. En tombant de son vélo, dégingandé lui aussi, elle avait dû se cogner la tête contre une pierre. Mais pourquoi l'avait-on agressée ? Pourquoi elle et dans quel but ? Combien de temps avait-elle perdu connaissance ? Frémissant à l'idée d'avoir été à la merci de son agresseur, encore tremblotante, Clémence s'est alors rendu compte qu'elle était en vie, saine et sauve. À cet instant, c'était plus qu'elle ne pouvait espérer.

Son cerveau cherchant toujours à se souvenir d'un détail, elle a alors revu une silhouette passer à côté d'elle au moment même où l'inconnu lui avait sauté dessus. Une ombre furtive, indéfinissable, mais humaine, c'était certain. En un quart de seconde, elle a imaginé tout ce qui aurait pu lui arriver, et tout ce à quoi elle avait peut-être échappé grâce à cet inconnu. Si elle était incapable de se souvenir d'autres détails qui lui permettraient de l'identifier, elle en était pourtant convaincue : cette personne lui avait d'une certaine façon sauvé la vie.

— À ma sortie de l'hôpital, avec de simples égratignures et une entorse, j'ai ressenti une force exceptionnelle en moi. Je ne me suis jamais sentie une victime et, puisque nous sommes dans les confidences, je peux vous le dire : depuis, je me sens invincible. Je ne crois pas en une puissance supérieure, mais je crois en moi, en ma chance, en ma bonne étoile qui a fait que ce jour-là n'était pas fait pour être mon dernier. Alors, c'est sûr, les quelques mois après l'agression ont été difficiles à vivre car ma confiance en avait pris un coup, d'autant que mon agresseur a réussi à s'en sortir indemne. J'avais beau être heureuse d'être en vie, je trouvais cela terriblement injuste. Pour tout dire cruel, même. Mais la vie est faite de rebondissements car, figurez-vous qu'il y a quelques jours à peine, la police m'a contactée pour me dire que de nouveaux éléments avaient été apportés à l'enquête. Récemment, un témoin s'est fait connaître et a donné un détail significatif sur mon agresseur. Dans la panique, l'ombre furtive que j'ai aperçue a blessé l'homme d'un coup de clé à l'épaule. Reprenant un à un les suspects fichés dans leur base de données, les policiers ont interpellé un individu avec une cicatrice à cet endroit et j'ai pu l'identifier. L'homme qui m'a agressée va maintenant être jugé pour ses actes et c'est tout ce qui compte pour moi. Et tout ça, grâce à cet inconnu qui était derrière moi ce jour-là. Quel soulagement !

Le silence règne dans la salle. L'auditoire est suspendu aux lèvres de Clémence Giraud, incapable d'émettre le moindre son. Toutes les femmes ici présentes attendent la phrase de fin.

— Aujourd'hui, conclut Clémence, je me tiens face à vous et j'ai fait le choix de ne plus avoir peur de rien. Des mots comme douter, tergiverser, hésiter, pinailler ne font plus partie de mon vocabulaire. La

vie est trop courte pour ne pas en profiter pleinement, chaque jour qui passe. Je le sais et je le ressens. Alors, si je n'ai qu'un message à vous transmettre ce soir, c'est celui-ci : osez désirer tout ce que vous avez envie de faire. Persévérez dans vos efforts pour ce qui en vaut la peine : votre travail, votre famille et vos amis, aimez autant que vous pouvez et ne vous laissez pas abattre, mais osez !

Tout en écoutant le discours de Clémence Giraud, je ne quittais pas des yeux Chloé. Ma Chloé. On peut dire beaucoup de choses sur elle, mais certainement pas qu'elle est insensible. Les traits de son visage ont trahi toutes les émotions par lesquelles elle est passée. De la crispation au moment où elle a compris que ses soupçons se vérifiaient, de la terreur lors de la scène de l'agression, de l'étonnement lorsque Clémence Giraud a parlé d'une ombre furtive qui lui a peut-être sauvé la vie et enfin du soulagement en entendant que l'agresseur a été arrêté. Finalement, si elle a fui ce jour fatidique, sa présence sur les lieux a néanmoins infléchi le destin et sa déposition par la suite a fait avancer l'enquête.

Les yeux embués de larmes, elle détourne la tête vers moi et, en un éclair, je vois tout le poids de ces dernières années s'envoler. La femme qui la hante depuis trois ans n'est donc ni disparue, ni morte. C'est bien elle qui se tient devant nous, si fière et droite.

Les applaudissements me font revenir à la scène. Mila a réussi l'exploit d'inviter la salle à fredonner l'air de sa chanson phare. Personne ne connaissait les paroles, mais elle a su créer un lien avec le public qui s'en donne à cœur joie. La musique a cette faculté de faire tomber les barrières : touchées, les personnes ici présentes rayonnent de bonheur, leurs sourires faisant plaisir à voir. Jess s'amuse du nombre de téléphones portables qui photographient la petite blonde sur scène. Nous sommes fières d'elle, du parcours accompli à force de travail et de persuasion.

Chloé qui, ces derniers temps, culpabilisait toujours pour tout et rien, nous a dit que, ce soir, elle se sentait à sa place. Elle passe un bon moment entre amies. Nous passons toutes un bon moment, de ceux qui nous redonnent des forces pour affronter le quotidien.

Au comble de la joie pour notre amie, nous bondissons de nos sièges et nous fauflons jusque dans les coulisses pour accéder à la loge de Mila et la féliciter de vive voix. Peu importe le reste du concert, nous sommes venues voir Mila et nous poursuivrons la soirée ensemble. Entre nous. Car nous sommes bien conscientes de la chance que nous avons de vivre une amitié forte et sincère. Ce lien qui nous unit est plus fort que les épreuves de la vie. Nous sommes les unes avec les autres, courageuses, braves, sans jugement, et quoi qu'il nous arrive, nous nous lancerons avec ardeur dans l'action.

Nous allons profiter de notre soirée, jusqu'au moment où, forcément, elles entendront mon habituel « *Allez les filles, assez rigolé. Maintenant, on rentre et au lit. Demain, on court !* » Car oui, demain, on court. Vers quoi ? Personne ne le sait. Mais ce qui est sûr, c'est que nous nous en donnerons à cœur joie. Haut les cœurs !

Postface

Souvent, lorsque je découvre une préface, ce qui me vient spontanément à l'esprit, c'est : « Oh non, une préface... »

Je fais l'effort tout de même en me disant qu'un trésor se cache peut-être à l'intérieur mais, bien souvent, il n'en est rien... Je reste régulièrement songeur ou alors perdu... Je me dis qu'ils ont sûrement dû inverser à l'impression la préface d'un autre ouvrage avec celui-ci !

Vous l'avez compris, je n'aime pas trop ça, les préfaces. ça ralentit mon envie de découverte, mon excitation passagère à lire les premières lignes. Bon, il y a pire vous me direz, non ? Vous ne voyez pas ? Mais si. Les citations avant un chapitre !

Je me demande souvent ce que l'auteur a voulu me dire en me citant Henri IV juste avant le passage sur l'arrestation du lieutenant véreux qui me tient en haleine depuis 140 pages ou encore en me rappelant du Tolstoï avant un récit sur une partie de pêche en mer...

Mais alors, pourquoi cette postface ?

Pour deux raisons : tenir un engagement et soutenir un beau projet.

Je me rappelle avoir dit à ma femme : « Si tu vas au bout de ton défi, de ta passion et que tu écris ce roman, alors j'en ferai la préface ! » Comment faire vu ma critique des préfaces ? Pourquoi prendre un tel engagement ? Provocation masculine peut-être ? #quifaitlemalintombédansleravin

Alors, pour tenir ma promesse je la transforme en postface !

Un jour, la décision est prise, elle décide de mettre sur papier ce qu'elle a dans la tête depuis longtemps et de se donner les moyens de le faire partager à d'autres, à des inconnus, des proches, des professionnels... ça y est, l'aventure commence !

Et parallèlement des questions me viennent :

Où va-t-elle écrire ?

Devra-t-elle se mettre à travailler la nuit face à la baie vitrée pour avoir de l'inspiration ?

Devra-t-elle se retirer six mois en repérages pour « vivre son écriture au plus près » ?

Finira-t-elle dépressive ou dépendante d'une substance illicite pour écrire comme mes écrivains préférés ?

Peut-on bien écrire si tout se passe bien dans sa vie ? Tout ne se passe peut-être pas si bien...

Et puis, elle se lance, se perd, se questionne, est optimiste, y arrive, n'y arrive pas mais tout cela en partageant avec nous son histoire, ses idées tout en continuant à vivre au même rythme que nous et en assumant le quotidien d'une famille active.

Enfin, on se rapproche du moment fatidique, du démarchage, de la rencontre avec un éditeur, et un rêve devient réalité, se forme, produit un bain de jouvence et de confiance, un ensoleillement intérieur...

Ces quelques mots donc pour simplement lui écrire que je suis fier d'elle, pas uniquement pour l'écriture de son premier roman, mais aussi pour la façon dont elle l'a fait, en l'intégrant parfaitement dans notre rythme, notre vie avec simplicité, méthode et engagement. C'est pour moi une prouesse remarquable et nous sommes déjà nombreux à l'avoir remarqué.

Haut les cœurs ! est un premier roman, frais, spontané, travaillé, vécu et rêvé depuis deux longues années. Une histoire d'amitiés, de choix, de rêves, de peines et de rires avec beaucoup d'empreintes personnelles !

J'espère que vous avez, toutes et tous, apprécié votre lecture !
Vivement le deuxième, nous on est prêts !

Nicolas Noel

Merci à...

Nicolas, mon complice de la première heure, que j'aime et que j'admire. Ce roman a vu le jour grâce à tes encouragements et à ton soutien sans faille qui m'ont permis de réaliser le rêve de ma vie. Merci d'avoir cru en moi, d'avoir toujours été à l'écoute et de bon conseil. Merci enfin de m'avoir fait ce cadeau exquis qu'est la postface.

Nathan et Thomas, mes précieux, pour leur curiosité incessante. Mes trésors, je suis tellement fière de vous. Et en plus, vous dévorez les livres et les BD ! Je vous aime. Et je vous aimerai toujours.

Colette, ma maman. Contrairement à ce que certains pourraient croire, ce n'est pas sa carrière de professeur de français-musique qui m'a donné le goût de la lecture. Mais c'est avant tout pour toi et pour toutes les lectrices modernes, passionnées et enthousiastes dont tu fais partie que j'avais envie d'écrire.

Adelin, Flo, LN, Olive, Soph, Véro et Virg, mes amies. Vous qui comptez dans ma vie et qui m'avez donné envie d'écrire sur ce lien formidable qui nous unit. Malgré l'éloignement géographique pour certaines, nous contredisons chaque jour le vieil adage « Loin des yeux, loin du cœur ». Les filles, je vous adore.

Mon père, mes frères, ma famille et ma belle-famille réunies qui m'ont toujours soutenue dans mon projet un peu fou d'écrire mon premier roman.

Pierre Fankhauser, auteur et mon tout premier coach en écriture créative qui, par ses conseils avisés, m'a épaulée tout au long de mon parcours.

Virginie et Stéphanie, mes toutes premières lectrices. Maintenant, je peux vous le dire, quand vous l'aviez entre les mains, de battre mon cœur s'était arrêté. Jusqu'à la délivrance de vos retours qui m'ont procuré une certaine ivresse.

Laury-Anne, Christine, Caroline, Mathieu et Clarisse, sans qui rien n'aurait été possible. Karine, je vous remercie infiniment pour votre confiance ; je suis très heureuse d'avoir su créer l'étincelle qui me permet d'intégrer à mon tour la grande famille des romancières

Charleston.

Vous, lectrices Charleston, blogueurs littéraires, abonnés Carobookine ou fidèles des apéros-littéraires, qui m'avez encouragée dans cette formidable aventure. J'ai toujours dit que ce qu'il y avait de plus beau dans la lecture, c'est quand elle se partage, alors je me réjouis que mon livre passe de mains en mains grâce à vous.

Du fond du cœur, merci à toutes et à tous. Il était temps que Chloé prenne son envol, je vous la confie !

Les éditions Charleston



La maison d'édition qui vous donne la joie de lire !

Rejoignez-nous sur la [page Facebook](#) des éditions Charleston et sur Twitter : [@LillyCharleston](#). Retrouvez **tous nos livres**, les prochaines parutions et les événements à ne pas manquer sur notre site : www.editionscharleston.fr

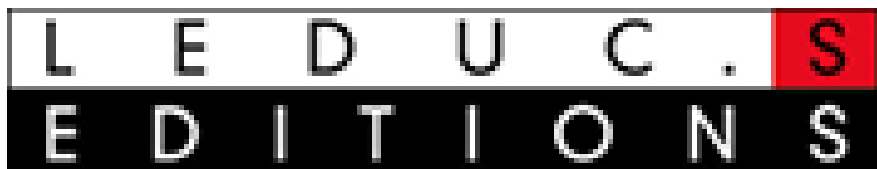
Les éditions Charleston est une marque des [éditions Leduc.s](#).

Les éditions Leduc.s

29, boulevard Raspail

75007 Paris

info@editionsleduc.com



Retour à la [première page](#).